

# Leh'Cím,

L'ombre des  
remparts



NESTI  
VEGNEN  
Editions

Peinture : Sandrine Gestin

**DIDIER  
QUESNE**

**LEH' CIM**

L'ombre des  
remparts

Roman

Didier Quesne

DU MEME AUTEUR AUX ÉDITIONS NESTIVEQENEN :  
(voir le résumé des ouvrages en fin de volume)

- *Étrangère*, 2001
- *Dragonne*, 2002
- *Les Chasseurs – Sanglornis prima I*, 2002
- *Dangereux Élevage – Sanglornis prima II*, 2002
- *Empire – Sanglornis prima III*, 2002
- *Âmes d'État – Sanglornis prima IV*, 2003
- *Magicienne*, 2003
- *Leh'cim, l'ombre des remparts*, 2004
- *La voix des dragons*, 2005
- *La Lande aux sorcières*, 2006
- *La Geste de Jehan*, 2011
- *De chair et d'os*, 2013

*Collection Fractales/Fantasy dirigée par Chrystelle Camus*

NESTIVEQENEN Éditions  
67, cours Mirabeau  
13100 AIX-EN-PROVENCE  
<http://www.nestiveqnen.com>

© Didier Quesne, 2004

**Tous droits réservés pour tous pays**

*Car nos démons personnels sont sans doute les plus effrayants...  
à Maud, Valdo et Julie,  
à tous ceux qui étaient là dans ces moments sombres,  
au lien qui unit deux êtres,  
Merci à Chrystelle.*

## – Prologue –

Un cri rauque, apporté par le vent du Nord. Une corneille, sans doute. L'homme fit avancer son cheval. La brume noyait le paysage, mais s'effiloçait par moments, révélant des vallons couverts d'arbres alourdis par la neige. Rien ne bougeait, tout semblait figé sous l'épais linceul blanc.

Le cri recommença, plus proche. Le brouillard, poussé par un léger souffle de vent, se leva sur sa droite. Un bruit soudain lui fit tourner la tête ; l'oiseau noir s'envola, effrayé par la brusque proximité du cavalier et de sa monture, puis disparut dans la brume en croassant.

Il ignorait quand il atteindrait la ville. On lui avait assuré, au dernier hameau, que le voyage durerait cinq jours, cela en faisait six qu'il luttait contre la neige et le froid. L'avant-veille, il avait croisé une meute de loups. Trois d'entre eux étaient restés en arrière et l'avaient regardé, leurs yeux jaunes tournés vers lui, avant de suivre leurs compagnons et de disparaître dans le sous-bois en quelques foulées souples.

Ceux qui l'avaient renseigné lui avaient déconseillé d'aller dans cette cité.

— Not'sieur déconnait, se peut, la géhenne qui sévit là-bas ? Il ne s'y faut point rendre ! La grande cité est maudite. Pour sûr que les citadins y ont par trop péché ! Lors, Dieu les a désappris et le grand cornu se trouve présentement parmi iceux.

Il avait assuré être au fait de tous ces événements. On l'avait alors regardé comme s'il était fou, et il était parti, tandis qu'une femme se signait dans son dos.

Il avait été abordé par une vieille femme que l'on avait envoyée à sa recherche. Elle avait entendu les bruits qui couraient sur son compte, et s'était dit qu'il s'agissait certainement de l'homme providentiel ; celui qui pourrait sauver la ville et ses habitants. Elle l'avait cherché pendant deux mois.

On le prétendait doué pour toutes sortes de combats, aidé en toutes choses par un étranger, qui ne le quittait que très rarement. Tous les deux avaient déjà affronté les dangers de la vie, les mystères des cas qui leur étaient soumis, et avaient toujours vaincu. Les gens qui les avaient approchés prétendaient qu'ils n'avaient jamais besoin de se parler, chacun savait ce que l'autre allait faire ou dire, ils étaient un.

Contrairement à son ami, lui n'était plus tout jeune, affichait un petit ventre qui lui donnait une allure débonnaire à laquelle on sentait toutefois qu'il ne fallait pas se fier. Ceux qui le connaissaient, ils n'étaient pas très nombreux, le savaient capable de violence. Sa notoriété venait de ses différentes interventions lors de phénomènes étranges.

Cette fois-ci, quand la femme lui avait raconté son histoire, dans l'auberge où il avait trouvé une chambre pour quelques jours, il avait compris qu'il s'agissait d'une affaire très grave. Il avait senti planer, dans le discours de la quêteuse, une présence malfaisante qu'il n'avait jamais ressentie auparavant.

La vieille lui avait révélé tout ce qu'elle connaissait. Il savait maintenant ce qu'il avait à faire. On l'appelait pour comprendre et faire cesser les phénomènes étranges qui se déroulaient dans la ville. Il s'agissait de disparitions, de sons étranges qui s'entendaient dans toute la cité, d'hommes pris de folie soudaine et violente. Chaque crise durait invariablement vingt-neuf jours. Elle entraînait systématiquement l'apparition d'un comportement meurtrier et le développement d'une force physique stupéfiante. Quand la crise cessait, la personne ne se souvenait apparemment de rien, et sa santé déclinait à une vitesse folle. Le malade finissait par mourir, vieillard épuisé, en râlant un seul mot avant de trépasser, toujours le même : « Leh'cim... ».

On avait cherché quelle pouvait être la signification de ce mot. Était-ce un terme ? le premier mot d'une prière ? ou bien encore le nom de quelqu'un ? Sa consonance étrangère avait fait suggérer qu'il pouvait s'agir d'un Maure. Des astrologues de cette civilisation avaient donc été appelés à la rescousse. Sans succès. Des mages, des alchimistes, des numérologues, des druides, toute une foule de savants, de charlatans et d'illuminés s'étaient succédé dans la ville, certains ayant même payé de leur vie leur tentative pour comprendre ce qui apparaissait de plus en plus comme une malédiction.

Ce phénomène durait depuis plusieurs mois. Avant de se décider à faire appel à des sages renommés, les responsables avaient fait chasser tous les juifs, les gitans et les hérétiques de tous poils que l'on suspectait de faire alliance avec le malin. Une fois que le dernier mendiant eut été expulsé à coups de pierres, on crut que la malédiction allait cesser et que la ville retrouverait sa vie normale. Ce fut du moins ce qu'annoncèrent les curés lors de leurs prêches dans les églises de la grande cité. Hélas, la trêve espérée ne dura que quelques heures car le soir même, un nouveau cas se déclarait et une jeune fille disparaissait.

On devait retrouver ses restes deux jours plus tard, éparpillés dans la ville. Les chiens, les rats, les porcs et les chats n'y touchèrent pas, pas plus qu'ils n'avaient touché à ceux des précédentes victimes.

Depuis, les crises se succédaient avec une régularité désespérante. Tous les vingt-neuf jours, un homme devenait fou et meurtrier. Certains avaient alors tenté de fuir la ville, mais ils avaient été atteints par la phase terminale de cette « maladie » qui les avait rattrapés avant qu'ils ne soient loin, et ils étaient morts en vingt-neuf heures exactement. Personne ne pouvait s'échapper, sauf les vieilles femmes que le mal paraissait laisser en paix.

Assis sur le dos de son cheval, et emmitoufflé dans son long manteau de cuir, il entendait encore la voix éraillée de la vieille femme qui le mettait en garde contre le malheur vers lequel il cheminait.

Soudain, sa monture broncha. La brume se levait rapidement, comme une masse impalpable qui disparaît, ôtée par le souffle d'un invisible colosse. Le vent était mystérieusement tombé, et le paysage qui se révélait était éblouissant. La neige scintillait douloureusement au soleil.

À la position de l'astre, il put juger que, malgré son errance dans le brouillard, il n'avait heureusement pas trop dévié de sa route. Il dut tâtonner un peu pour retrouver le chemin de la ville, mais ne perdit pas trop de temps.

Les routes étaient totalement désertes. D'ordinaire, il aurait pu croiser au moins un groupe de charbonniers, quelques chasseurs, ou des bûcherons. Il n'y avait pas de trace dans la neige, ni aucun passage, si ce n'étaient ceux des bêtes qui hantent les bois.

Même après le départ de la brume, l'atmosphère était lourde. Il se sentait oppressé, comme si une entité étendait sa présence menaçante sur l'air qu'il respirait. Il ne savait si cette sensation venait de l'aura de mystère malveillant qui nimbait les paroles de la vieille femme quand elle lui avait exposé son histoire, ou si elle existait réellement.

Il haussa les épaules et chantonna pour dissiper le malaise qui s'était emparé de lui.

*Leh'cim frémit. Leh'cim fut perturbé. Il percevait l'approche de l'homme. Il avait senti son arrivée dans sa zone de conscience et avait immédiatement compris avec une certitude absolue que celui-ci ne ressemblait pas aux autres. Son corps informe frissonna brusquement d'une bienheureuse douleur. Depuis sa retraite forcée, il s'appliquait à suivre par l'esprit la lente progression de l'être qui venait à sa rencontre pour le détruire. Par jeu, juste pour voir ce que ferait l'ennemi, il envoya une infime parcelle de souffrance dans sa direction...*

— Eh là ! mais qu'est-ce ? hurla l'homme.

Il avait soudainement ressenti une vive brûlure dans la poitrine. Comme si une lame de fer incroyablement fine et portée au rouge l'avait traversé de part en part.

Effrayé, son cheval fit un brusque écart, mais il parvint à le retenir et le rassurer. La douleur avait été aussi vive que fugace. Il ne sentait plus rien, mais gardait la parfaite sensation d'une pointe métallique dans le torse.

— Or çà, qu'était-ce ? se demanda-t-il à nouveau.

Son animal tourna les oreilles dans sa direction, comme pour lui signifier qu'il avait entendu.

Il sentait confusément que cette douleur aussi subite que violente était une attaque. Une attaque dirigée contre lui. Il n'aurait pas pu expliquer d'où lui venait cette étonnante impression, mais il savait que quelque chose, ou quelqu'un, avait voulu le viser. Sans doute le prévenir ?

— M'aviser de quoi ? s'interrogea-t-il.

Il fronça les sourcils, puis la réponse lui parvint, imparable, évidente. Il ne voulut pas y croire et murmura :

— C'est la chose ! souffla-t-il. Se pourrait-il que ce soit un être vivant ? Elle aurait entendu que j'arrive ?

Il se pencha sur l'encolure de sa monture et, la flattant, lui assura :

— Mon ami, je suis acertainé que cette fois-ci, il ne s'agit point de sorts factices. L'affaire va être rude, je le pressens...

## – Chapitre premier –

Quand il arriva devant la poterne nord, il faisait nuit noire. Aucun bruit ne venait de la ville et seules deux torches plus qu'à demi consumées et fichées dans des appliques de part et d'autre de la lourde porte en chêne armée de fer, pouvaient laisser penser que la cité n'était pas abandonnée. Les murailles de pierres jaunes, auxquelles s'accrochaient quelques petits paquets de neige, lui apparurent sinistres. Grandes et visiblement très anciennes, elles s'élevaient sur une hauteur de plus de dix mètres de ce côté de la ville. Une douve emplie d'eau croupie et nauséabonde paraissait cerner les remparts.

Il mit pied à terre et avança jusqu'à la porte, tenant son cheval par la bride. En passant sur le pont qui enjambait les fossés, la puanteur qui montait de l'obscurité accentua encore l'impression de malaise qui ne le quittait pas depuis qu'il approchait de cette ville.

— Allons, se dit-il à mi-voix. Il fait nuit, cette eau fangeuse empeste davantage que l'atelier d'un tanneur, mais il n'est point là de raison pour se mettre à accroire au diable !

Il se tourna vers la porte et, saisissant le lourd heurtoir métallique, frappa l'épais vantail. Une seule fois suffit. Presque aussitôt, un petit volet s'ouvrit dans le panneau et une trogne grêlée par la petite vérole apparut :

— Qui mande ? grommela l'homme, derrière son grillage.

— Jacques du Chesnoy. Je viens à la prière du prévôt de ta cité, l'homme. Déclos donc cet huis et fais-le héler sans tarder. À peu que je ne gèle dans cette froidure !

Le visage disparut et le petit volet se ferma sans un bruit.

Jacques attendit quelques longues minutes, écoutant le silence. Il se sentait décidément mal à l'aise. Il y avait, dans cette nuit profonde comme un détail qui le troublait. Il ne parvenait pas à savoir de quoi il s'agissait, mais le comprit soudainement quand une petite brise fit bouger légèrement les branches des saules qui poussaient près des douves et qui produisirent un doux chuchotement : le silence était absolu, il n'y avait aucun bruit. Pas un murmure, ni de frémissement d'aucune sorte dans la forêt proche, pas un hululement de hulotte ou de dame blanche, rien. Il ne s'agissait pas du calme habituel, habité par tous les petits bruits qui lui donnent son épaisseur et sa vie si particulière, mais de quelque chose de total. Un néant froid et infini qui niait résolument toute éventualité de mouvement et de respiration. Une présence. Une entité maléfique pesait sur tout le voisinage et entretenait cette atmosphère lourde et menaçante.

— Oui-da, se dit-il. Cette contrée est touchée par quelque mésaise dont je ne...

Il fut interrompu dans ses réflexions par le bruit de la porte qui s'ouvrait pesamment.

On le conduisit le long d'une rue assez large et pavée, jusqu'à une demeure imposante. Un homme plutôt gras, dont le ventre tendait son pourpoint de velours vert sombre rehaussé de fils dorés, l'accueillit :

— Maître du Chesnoy, j'escompte que vous avez effectué un voyage plaisant.

Il regardait Jacques avec un sourire aimable, mais celui-ci sentait chez le prévôt une terrible fatigue, imposée par un tourment immense qui lui cernait les yeux, ralentissait son élocution et ses gestes. Le prévôt était brisé.

Ils se trouvaient à présent dans la grande salle de sa maison, une tisane fumante à la main, devant un feu ranimé par un domestique. Un autre homme se trouvait dans la pièce : le curé de la plus grande paroisse de la ville. Il était grand, fin, possédait de longues mains aux doigts qui semblaient fragiles. Son visage avait frappé Jacques, car il ne correspondait absolument pas au reste de son individu. C'était exactement comme si l'on avait pris la tête d'un autre homme pour la placer sur ce corps presque frêle dans son apparence. En revanche, les traits, la forme des joues et du front, tout traduisait dans le visage du curé une force et une énergie hors du commun. Il s'agissait d'un homme fort et décidé.

— Que nenni, prévôt. Le voyage ne fut point plaisant, pas plus qu'agréable, répondit Jacques.

Le magistrat eut un sursaut d'étonnement.

— On vous aurait donc cherché noise ? Des malandrins ?

— Nenni, je n'ai rencontré personne ; pas âme qui vive. En revanche, la brume dense, la neige épaisse et lourde, tout cela m'a grandement fait délayer jusqu'à ce que, comme par enchantement...

— Ou par miracle, fit remarquer le curé qui se tenait sur la gauche de l'âtre, les mains tendues vers le feu.

— ... ou par miracle, voulut bien lui accorder Jacques, la brume s'est tout soudainement levée, ce qui m'a permis de me convenablement réorienter.

— Vous n'êtes point très âgé, nota le prévôt.

— Grand merci, mais j'ai tout juste quarante-quatre années depuis ce printemps, dit Jacques.

— Ah ? s'étonna l'homme. J'étais apensé que vous étiez plus jeune.

Il fit un geste de la main, comme pour signifier que cela importait peu, puis continua :

— Nous avons mandé votre aide, car de belles choses nous ont été rapportées sur votre grande réputation de sage et de guerrier. Or ce qui touche notre belle cité est une malédiction que nombre de savants ont en pure perte tenté d'expurger, ainsi que des religieux qui ont pratiqué tous les rites connus d'exorcisme, hélas toujours en vain. Nous voilà donc totalement démunis et nous faisons appel à vous.

— Le roi n'a point..., commença Jacques.

— Le roi, bien qu'averti de ce qui nous malmène ne peut intervenir, pour ce qu'il serait lors en grand danger de vésanie, ainsi que tous les ministres qu'il pourrait envoyer céans. Non, nous sommes seuls, soupira le gros homme.

— Point tant seuls, intervint le prêtre. Dieu est là qui nous côtoie et nous soutient.

— Certes, sourit petitement le prévôt. Dieu est là.

Il se tourna vers Jacques et conclut :

— Vous assavez donc ce qui vous conduit céans.

— Oui-da.

— Vous n'ignorez point qu'il s'agit d'une épouvantable calamité qui frappe notre cité, à telle enseigne que, malgré la grande amour que lui portait notre roi, elle a été mise au ban du royaume, personne ne nous venant plus fréquenter. Nous recevions autrefois la visite de la cour qui apportait avec elle des fêtes, des danses et des rires. À présent, tout cela est bien consommé.

— Ne s'agit-il point là d'une punition divine, mon fils ? demanda gravement le prêtre.

Le regard que lui adressa le prévôt fit penser à Jacques que cette discussion durait depuis longtemps entre les deux hommes.

— À tout le moins, ceci nous contraint à vivre en souveraineté absolue, et je suis fort aise que notre situation géographique nous permette de profiter des avantages naturels. Nous avons de l'eau, et grâce à Dieu, nos récoltes ont été bonnes ces dernières années, nous n'avons donc point à craindre la disette. Malgré cela, je rationne les denrées par mesure de précaution.

Jacques du Chesnoy hocha la tête, plus pour indiquer qu'il écoutait que pour approuver. Le gros homme poursuivit :

— Adonc, nous avons fait appel à vous car il semblerait que vous ayez une certaine expérience dans les phénomènes étranges et merveilleux. Entendez bien ce que je vous narre céans : si vous discerniez que vous ne pourrez souffrir cette épreuve, vous vous pouvez retirer, mais faites-le dès à présent. Je n'accrois point que le mal ait perçu votre présence, vous venez d'arriver.

— Détrompez-vous, prévôt. Je pense même qu'il m'a jà découvert et a pris contact avec moi. Il sait qui je suis et ce que je vais attenter de faire, il accepte le combat.

— Comment pouvez-vous être acertainé d'une telle chose ? s'enquit l'homme d'Église.

— Il m'a touché, quand je cheminai vers votre cité. Il m'a voulu nuire, j'en suis pleinement acertainé.

Le prévôt et le curé eurent un mouvement de recul, la frayeur leur décolorant le visage.

Jacques sourit :

— N'ayez crainte messeigneurs, je ne me vais point arruer sur vous à la parfin de vous démembrer. Je ne suis point fol, comme vous le pouvez constater. J'accrois raisonner correctement et suis très quiet. Est-ce le cas de ceux qui sont atteints par le mal ?

— Nenni, il est vrai, voulut bien admettre le prévôt.

— Adonc ayez fiance en moi, je vais bien.

— Accroyez-vous donc que vous êtes hors d'atteinte du mal, mon fils ? demanda le curé.

— Nenni, hélas. Nonobstant, il est vrai que pour l'heure je me trouve devant vous, sain de corps et d'esprit.

— Soit. Que quérez-vous pour exercer votre art ? s'enquit le gros homme.

— De tout assavoir, dit Jacques. Tout. Même ce qui ne peut être narré. Même ce qui ne peut être évoqué. Tout.

— Qu'entendez-vous par là ? demanda l'homme d'Église.

— Rien d'autre que ce que je dis. Il me faut tout assavoir, pour être en mesure d'entendre la nature du mal qui ronge votre cité. À qui avez-vous fait appel avant moi, qu'ont entrepris ces guillaumes, quelles ont été leurs issues, même les choses qui vous apparaissent comme les plus étonnantes, féeriques, ou choquantes. Il faut que je sache tout.

— Il est des secrets qui..., commença le curé.

— Des secrets qui n'en doivent plus être pour moi, le coupa Jacques, ou je vous certifie, non point qu'il me sera ardu de vous prêter la main, mais que je n'y succéderai point.

— Vous êtes singulier, monsieur, laissa tomber l'homme d'Église. Je pressens que vous ne faites point partie d'un ordre ou d'une école religieuse quelconque, si je ne me trompe.

— En effet. Je ne fais partie d'aucun culte, quel qu'il soit.

Le curé eut comme un hoquet de surprise :

— Vous osez me soutenir en face que vous n'avez point la foi ?

— Qui vous parle de foi ? Je déclare seulement que je ne reconnais à personne le droit de me dicter ce que je dois dire, faire ou penser. Si je dois confesser une foi, apprenez que c'est dans l'esprit que je place ma confiance. Dans l'entendement et la capacité que possède tout un chacun pour résoudre les tourments qui le peuvent bouleverser. J'ai foi en l'entendement humain, curé. En l'entendement humain et en l'amitié entre les hommes de bonne volonté ; rien d'autre.

— Seul notre Seigneur tout puissant sait ce qui est bon pour les hommes. Il nous guide, et chacun se doit d'écouter et de suivre Ses précieux enseignements.

Le curé s'enflammait. Jacques ne fit aucun commentaire et attendit simplement qu'il se taise, ce qui ne tarda pas, car il n'y avait aucun répondant à son agressivité.

— Bien, dit-il quand le discours de l'homme d'Église se tarit. Ce voyage m'a flapi. Je souhaiterais me dormir. Où me puis-je gêter ?

Le prévôt appela un domestique qui conduisit du Chesnoy dans une petite chambre située tout en haut de la grande maison. On y accédait par un escalier de bois qui craquait chaudement et sentait la cire. Il donnait dans un couloir lambrissé dont les trois fenêtres à petits carreaux laissaient passer la clarté de la lune qui illuminait la neige couvrant les toits.

La pièce était petite, mais une atmosphère douce et accueillante enveloppa Jacques quand il y pénétra. Une fenêtre donnait directement sur l'ensemble de la ville et offrait une vue magnifique sur les toitures, sur les clochers de la cité qui se dressaient vers le ciel indifférent à ses malheurs. Il sut qu'il se plairait dans cette chambre.

Avec un soupir de reconnaissance, il posa son sac de cuir sur le parquet, puis libéra le domestique qui se tenait devant la porte et attendait avec une impatience visible de retrouver son lit.

Jacques s'était levé dès le premier chant du coq, fidèle à son habitude. Il détestait rester au lit quand il ne dormait plus. Il était sorti de sa chambre la tête baissée, préoccupé par le cas qu'il devait résoudre et par les cauchemars qui avaient hanté sa nuit comme autrefois...

— Alors c'est vous ?

La femme se tenait en haut de l'escalier et le regardait. Il avança vers elle, étonné de cette présence et de son entrée en matière, lui trouvant beaucoup de beauté, ainsi qu'un indéfinissable charme. Elle le regardait venir, un léger sourire sur les lèvres, posé là quelques secondes plus tôt et sans doute oublié.

À cet instant précis, le soleil matinal passant à travers les vitres, éclaira d'un or cuivre ses cheveux châtain clair et la nimba d'une chaude et douce lumière. Jacques fut pris d'un soudain désir pour ce corps, cette peau qu'il devinait douce et soyeuse, ces lèvres que l'on devait se retenir de ne pas embrasser.

— C'est moi, confirma-t-il.

Elle hocha la tête sans faire de commentaire, apparemment satisfaite de cette brève réponse.

Il ne bougeait pas, ne sachant s'il devait engager la conversation, aller vers elle alors qu'elle continuait de le regarder sans aucune gêne, ou bien feindre une assurance qu'il ne ressentait absolument pas et s'enquérir de son identité. Elle ne lui laissa pas le temps de choisir.

— Suis Éline Blanché, nièce du prévôt, dit-elle.

— Jacques du Chesnoy, répondit-il.

— Bien je le sais. Je sais itou que vous vous trouvez céans, en icelle demeure de mon oncle, pour venir à bout de la malédiction qui meurtrit gravement notre cité et ses résidents.

Elle baissa un instant la tête et la releva tout aussitôt :

— Apprenez, monsieur, que mon époux a été pris de démence. Il s'est trouvé tout soudainement frappé par cette géhenne. Après avoir meurtri, puis enconné en grand dol une femme du faubourg, il a passé comme les autres guillaumes, sans reprendre conscience, seulement pour lâcher ce mot : « Leh'cim ». J'appète vivement à vous prêter la main pour détruire cette affliction qui nous occira tous et toutes.

— Je ne..., commença Jacques.

Elle ne parut même pas l'entendre et poursuivit :

— Seulet, vous ne parviendrez point à succéder à votre entreprise. De plus, j'accrois qu'il faut qu'un homme et une femme se donnent la main pour triompher. Un mâle et une femelle. Les deux sexes sont concernés par la malédiction ; les deux sexes en pâtissent pareillement. Ils se doivent donc d'œuvrer pour venir à bout de cette géhenne. Je suis acertainée qu'il y a de la magie, du merveilleux dans ce tourment. Adonc, il me semble que seule la complétude pourra être capable de surmonter les épreuves que l'être dressera sur notre route. Ne refusez point, je vous en prie, dit-elle en venant vers lui.

Elle lui saisit les deux mains et les serra fortement en plongeant ses yeux dans les siens. Jacques était extrêmement perturbé et ne savait comment se sortir de cette situation. Jamais il n'avait fait équipe avec qui que ce soit, hormis Amo, son ami étranger qui allait le rejoindre bientôt. Si cette femme se joignait à eux, il ne savait comment cela pouvait se passer. Enfin, il ne voulait pas qu'elle risque sa vie pour l'aider à combattre la malédiction. Elle parut percevoir ses scrupules car, lui lâchant les mains, elle déclara :

— Ne m'affirmez point que vous faites partie de ces hommes qui accroient la femme fragile et faible. Je suis apensée, bien au rebours, que vous concevez la gent féminine forte, capable de se battre pour les siens, comme une ourse traquée. Je suis devant vous ce jour d'hui, l'âme nue et navrée, et vous supplie de considérer ma requête avec l'attention qu'elle mérite, pour ce qu'elle est légitime et fondée.

Jacques cessa de la considérer comme une apparition. Il se ressaisit, surtout de peur de passer pour un écerelé, un de ces dandys de cour qui ne peuvent voir une femme sans en tomber irrémédiablement amoureux... jusqu'à la prochaine.

Il la regarda et la détailla objectivement. Elle était presque aussi grande que lui, des yeux d'un bleu assez pâle, un visage très fin aux lèvres pleines, apparemment faites pour les baisers. Du reste, tout était fin en elle : son cou, ses poignets, sa taille, ses jambes, ses chevilles. Elle était belle. Non pas jolie, mais belle. Il savait que, quoi qu'elle fasse, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit, elle serait belle. Elle... Il se secoua. Il ne fallait pas qu'il la regarde, parce qu'il redevenait immédiatement stupide et incapable de réfléchir. Cela l'irrita et ce fut d'une voix plus dure qu'il ne l'avait souhaité qu'il lui dit :

— Je déconnais ce dans quoi je me lance, madame. J'ignore à quel adversaire je vais être confronté, je ne sais même point s'il s'agit d'un adversaire, et il me déplairait d'agréer votre demande et vous entraîner vers un trouble, un mal qui vous pourrait meurtrir. Je ne le pourrais supporter.

— Que sont donc ces déraisonnables paroles ? s'exclama Éline. M'avez-vous bien ouïe, tantôt ? faut-il que je vous assène mes vues avec plus de force ? Oui-da, il s'agit d'un adversaire ! que non point, *vous* ne m'entraînez nulle part, si nous faisons équipe, c'est pour la raison que je le mande, non point parce que vous me l'ordonnez. Je suis libre. Née femme, certes, mais libre et pensant, et j'entends bien le rester !

— Certes, admit-il d'une voix sérieuse. Je vous ois, madame. Libre vous êtes, et bien je le vois. Nonobstant, il me déplairait au plus haut point de ne point succéder à vous protéger, or je ne le pourrai, si je me dois garder contre cet adversaire que vous savez retors et fort habile pour faire le mal...

Elle allait parler, il leva la main et poursuivit :

— Laissez-moi achever mon dit, je vous prie. Oncques je n'ai œuvré avec une aide quelconque, fut-elle masculine ou féminine, hormis celle d'un homme qui m'est comme une seconde identité. Je déconnais à tout plein la façon de parler aux gens quand je traque l'étrange, autant que je déconnais le moyen de travailler de concert. Je vous avoue que je serai certainement peu aimable et...

— Point ne vous mande de me ménager et de me considérer comme un frêle affiquet, monsieur du Chesnoy, mais tout au rebours, comme une assistante qui vous pourra donner la main, qui saura apporter ses vues sur les difficultés que vous trouverez sur votre chemin. Je connais ma ville, je sais ce qu'il s'y vient de dérouler. Je vous l'ai appris tantôt, ma propre famille a été victime de cette malédiction. Je suis forte et à même de me battre. Voilà le contrat que je vous propose : nous labourons de concert jusqu'à ce que vous jugiez que je ne vous suis d'aucune aide. Dans cette contingence, je vous fais serment de ne me point obstiner, de me retirer et vous laisser œuvrer seulet comme vous en avez l'usage et ne vous plus obséder. Mais je vous puis assurer que je ne suis point de ces femmes qui minaudent pour obtenir ce qu'elles désirent et qui s'effondrent devant la première difficulté. Ne suis point non plus de celles qui ne savent point ce qu'elles désirent vraiment, enfants-femmes qui ne connaissent point la vie et appètent à la trouver dans des changements dont elles ignorent tout le déroulement. Suis, tout au rebours, femme qui entend ce qu'est la vie et veut se battre pour la vivre. Cela vous agrée-t-il ?

Jacques sourit et lui tendit la main :

— Topons-là, madame l'entêtée.

Elle serra la main de l'homme avec un air infiniment sérieux et lui dit :

— Vous plairait-il de me suivre, que je vous fasse visiter notre cité ? J'aspire à vous révéler tous les lieux où se sont déroulés les sanglants drames qui vont, dores en avant, occuper notre quotidien.

Malgré le ton chaud et doré des pierres des murs, malgré le pavé propre et bien entretenu, les rues étaient sombres et vides. Pas un passant, une ménagère qui serait sortie pour aller faire des emplettes. Il n'y avait personne en ce brillant matin d'hiver dans les venelles et sur les places de la ville.

Malgré tout, Jacques sentait que cette localité pouvait être belle. Il comprenait maintenant que le roi et sa cour aient pris plaisir à s'y installer une fois l'an et à y donner des concerts, des spectacles divers. En ces temps-là, la lumière devait illuminer les toits en tuiles rouges, s'insinuer dans les ruelles qu'elle éclairait gaiement, et se déployer sur les esplanades inondant d'une douce chaleur les hautes portes des églises et de la cathédrale.

Ils avaient parcouru la cité dans toute sa longueur. Il s'agissait d'une vaste agglomération qui rivalisait avec la capitale et qui tenait sa richesse de la qualité de ses tissus et de ses cuirs. On venait ici de tout le pays et même d'au-delà des frontières pour y acheter des pièces d'une grande valeur. Le marché aux cuirs et tissus se tenait deux fois l'an, au solstice d'automne et de printemps. Celui d'octobre dernier n'avait pas eu lieu, malgré les efforts du prévôt et du gouverneur. Prévenus par on ne sait quelle rumeur, les marchands extérieurs avaient boudé la ville, de même que les acheteurs. Le mal était là, et il n'y avait pas eu de fête. Pas de veillées aux chandelles, de chants, de danses et de rires. La mort, la folie et le malheur avaient élu domicile dans ces murs.

— Pas un négociant n'a montré le bout de son étal. Ils ont tous organisé un marché à Tramois, la bourgade au sud du fleuve, expliqua Éline.

Elle était assise sur la margelle d'un puits commun dont elle caressait la pierre d'un geste distrait.

— Et les marchands de la ville ? s'enquit Jacques en s'asseyant près d'elle.

— Deux.

— Deux ?

— Deux ont voulu gagner Tramois. Ils ont été coursés par le mal qui s'est arrué sur iceux, et les a grappis dans les faubourgs de cette ville. Devenus vieillards en quelques jours, ils ont été chassés par les bourgeois et ont passé comme des bêtes dans un fossé.

— Quand s'est installé le mal, céans ? demanda Jacques.

— Juste à la fin de l'été. Je m'en ramentevois bien, pour ce que c'est mon époux qui a été le premier atteint, comme je vous l'ai narré tantôt.

— J'appête à en apprendre davantage, mais si le dol est par trop grand pour vous, je nous tourmenter plus avant.

— Ne vous ai-je point dit que j'aspire à vous donner la main ? fit remarquer Éline.

Malgré tout, elle baissa la tête et inspira profondément avant de poursuivre :

— Mon Edmond était un homme... comme les autres. Son labour lui donnait l'occasion de mirer moult féminines gambes. Il confectionnait des souliers de danse et de rue. Les clientes les venaient éprouver dans sa boutique. Il jouissait vivement de cela, mirant les femmes, sans penser à mal, me disait-il. J'entends bien qu'il a dû en enconner une ou une autre, mais quel est le mâle qui résiste à l'attrait d'une chair nouvelle ? Baste, dit-elle avec un geste de la main. Un soir, le dernier jour de l'août, il a tout soudain changé. Il me reluquait, alors que je revenais du lavoir. Il me souvient que je portais la bassine pleine de linge mouillé. Elle était fort lourde. Nous venions de nous prendre de bec pour une raison peu dramatique, mais j'entretenais une rancune tenace à son endroit. Il me souviendra jusqu'à ma mort du regard

qu'il m'a envoyé. Ses yeux ont changé de couleur. Ce n'est point-là une enjolivure de jactance, ils ont réellement changé de couleur.

— Comment sont-ils devenus ?

— Rouges.

— Rouges ? Dans leur entier ?

— Oui-da. Dans leur entier.

— Et ensuite ?

— J'ai eu grand pou. J'ai incontinent entendu que je ne pouvais rien pour lui et que je me trouvais lors en grand danger mortel. J'ai sitôt lâché ma bassine et décampé comme folle vers le lavoir. Il ne m'a point pourchassée. Je n'entends point la raison de ce comportement, maintenant que l'on sait comment agissent les fols atteints par ce fléau.

— Dès qu'ils mirent un jupon, ils...

— Ils le troussent. Mon Edmond n'a point bronché. Il m'a regardée partir en courant, son cap un peu penché sur le côté et n'a point branlé. J'accrois qu'il n'était point 'core pris par le mal dans son entier. Se peut qu'il lui restait une part de bon sens ? Je ne sais, et oncques ne saurai, mais j'accrois qu'il me portait une grande amour qui lui a permis de museler sa vésanie.

Jacques se leva et resta debout près du puits. Sourcils froncés, il ne disait rien. Éline respecta son silence.

Il reprit sa place et demanda :

— Les hommes atteints par le mal sont-ils tous du même quartier ?

— Nenni.

— Quand ils deviennent fols déments, le sont-ils avec la même intensité ? N'y a-t-il point de degré dans cette géhenne ?

— Nenni derechef. Point de degré. Tous tout autant fols, égorgeurs et éventreurs, qu'ils sont. Ils contusionnent vilainement le conuil de leurs victimes femelles, puis les éviscèrent. Quant aux mâles qui ont le malheur de se trouver devant leur route, ils les meurtrissent sans pitié. Le pourquoi de cette demande ?

— Pour ce que je voulais assavoir si le mal était puissant. Si son pouvoir s'était révélé s'amenuisant dans une partie de la cité, nous aurions alors pu, se peut, succéder à le circonscire.

Il se leva à nouveau, fit quelques pas, et revint vers le puits :

— N'est-il point un endroit, dans icelle ville, un lieu quelconque, où un esprit retors se pourrait dérober aux yeux de tous ? demanda-t-il.

Éline éclata d'un rire gai :

— La cité en est pleine, mon bon ! Des traboules, des venelles, des caves, des souterrains, des salles enterrées... Que des endroits pour s'escamoter, vous dis-je. Accroyez-vous que ce mal se pourrait être dû à une quelconque présence malfaisante ?

— Je ne sais, mais je confesse que mon esprit semble de lui-même attiré par cette hypothèse. Je ne sais quelle créature pourrait être suffisamment malfaisante, comme le dites, ou profondément et désespérément blessée pour se trouver capable d'autant de puissance employée à faire le mal, mais je ne puis que je reviens sans cesse à cette idée depuis que j'ai passé la porte cochère d'icelle cité.

— Appétez-vous à ce que nous visitons toutes les caches possibles ? proposa Éline.

— Vous me venez d'apprendre que la ville en est pleine. Nous y allons perdre un temps précieux.

Il secoua la tête et poussa un profond soupir :

— Nenni. J'accrois qu'il nous faudrait leurrer l'être ; le tirer dans une attrapatoire habilement tendue. Nous assavons jà qu'il appète à mirer les jupons, à trousser les linges et enconner les malheureuses. Lors, nous pourrions attendre qu'il...

— Je n'ose entendre ce que vous êtes apensé, le coupa Éline. Vous proposez d'espérer que...

— Las, oui-da. Je nous assavoir comment procéder autrement. Cette éventualité me désespère, mais j'accrois qu'il nous faut malheureusement attendre la prochaine crise.

— Et si nous échouons, que se passera-t-il ? une femme va souffrir mille morts et le mal courra toujours.

— Je ne sais quel autre parti prendre. Je déconnais tout de cette malédiction.

— Pourtant le prévôt, mon oncle, vous a professé ce qu'il savait.

— Certes, il m'a dit tout ce qu'il assavait, mais il ne sait rien. Vous ne savez rien, personne ne connaît le pourquoi ni le comment de ces attaques. Nous départons de rien. Je suis désolé. Si d'aventure vous voulez narrer notre entrevue au prévôt, je ne vous en tiendrai point rigueur, sachez-le. Il me pourra congédier s'il le juge bon. Je persiste à accroire que nous devons, fort mal heureusement, espérer une nouvelle crise et attenter de protéger toutes les jeunes femmes de la cité. Elles ne doivent point sortir de chez elles et se protéger derrière... Oui ! s'exclama-t-il soudain. C'est cela ! il faut murer les femmes.

— Murer les femmes ? vous êtes fol !

— Ah ! quand je dis « murer », je n'entends point derrière des murs définitifs, mais protégées, cachées dans un endroit sûr, dans lequel le fol ne pourra entrer.

— Un refuge bien muré..., dit Éline, pensive. Oui, ce peut être une bonne décision.

— Connaissez-vous tel endroit ?

— Une église ? proposa la femme.

— Nenni, trop d'entrées possibles.

— Mais un lieu saint...

— Que vient faire la sainteté dans notre actuel prédicament ? la coupa Jacques. Accroyez-vous que cela ait protégé celles et ceux qui ont été frappés par le mal ? Il devait pourtant y avoir de bons croyants dans toute cette foule. Comment expliquez-vous qu'ils n'aient point été réparés derrière leur foi ?

— Je ne sais, avoua Éline, un peu surprise par ces propos.

— Adonc, il nous faut une protection physique, de bonnes pierres, une porte à l'épreuve des coups, du fer et du feu. Assavez-vous où il nous sera loisible de dénicher cela ?

— Oui-da. J'accrois que la remise de certains tisserands ou pelletiers pourrait présenter ces avantages.

— Je vous suis. Montrez-moi promptement ces endroits.

Tout en marchant, Éline toussota et demanda :

— Je ne sais rien de vous, mais mon oncle nous a affirmé que vous étiez une sorte de maître qui aurait résolu plusieurs énigmes mystérieuses et que vous auriez bravé moult dangers. Est-ce constant ?

Jacques sourit.

— Il est vrai que je me suis trouvé mêlé à d'étranges affaires.

— Etranges comment ? vous piquez ma curiosité.

— Oh, il n'est point besoin de les narrer maintenant. Elles étaient étranges, voire effrayantes, pour ce qu'elles se trouvaient au-delà de l'entendement du commun. Je les ai résolues, je ne suis point passé, j'ai eu de la chance, et je n'étais point seul pour les dernières d'entre elles. Mais je ne suis point un mage. Je n'entends goutte à ce que bien des exorcistes de renom sont capables de faire. Je n'agis qu'en faisant fonctionner mon esprit, pour ce que j'accrois que les capacités humaines ne peuvent qu'elles ne dépendent de notre entendement.

— Vous ne croyez point au merveilleux ?

— Assez peu. J'ai rencontré tellement de charlatanisme dans tout ce que l'on nomme « merveilleux », que j'ai du mal à y prêter foi.

— Donc, point de merveilleux. Et la foi, justement ?

— J'ai peur de vous choquer, madame.

— Foin de ces craintes, monsieur du Chesnoy. J'aspire à vous connaître et vous assure de ma plus parfaite discrétion.

— Fort bien. Eh bien pour ce qui est de ma foi, apprenez que je reste très peu convaincu de l'existence d'un dieu tout puissant et bienveillant qui a créé la Terre et tout ce qui y vit. Il a été prié, imploré depuis si longtemps, des hommes, des nations se sont battus, entre-déchirés en son nom depuis des siècles et que voyons-nous ? rien. Rien ne semble changer de son fait. Il est certes des progrès, des découvertes, mais ils sont dus aux humains, à l'esprit humain.

— Il n'est donc que l'esprit selon vous ?

— Je ne sais si je suis dans le vrai, mais je confesse que j'accorde une grande importance à notre entendement et que j'accrois que bien des choses sont possibles à celui qui est capable de maîtriser ses émotions et sa réflexion.

— Donc, vous n'êtes point un mage.

— Nullement.

— Pas plus qu'un docteur, un savant ?

— Pas plus.

— Qu'êtes-vous donc alors, monsieur du Chesnoy, que votre renommée vous ait conduit céans pour nous prêter la main ?

— Juste un homme, madame.

Éline le regarda sans rien dire, puis elle sourit et lui serra le bras. Ils marchèrent en silence, jusqu'à ce qu'elle annonce :

— Voilà ce à quoi j'ai réfléchi.

*Dans son abri, dans son antre froid, Leh'cim frémit. Ce du Chesnoy était habile. Il venait de lancer les hostilités. La partie s'annonçait serrée, car cet homme n'avait pas peur, il ne craignait pas la puissance, la force. Il paraissait différent de tous les gens qui n'avaient*

*jamais côtoyé la mort violente dans toute sa cruauté. Celui-là, ce Jacques, avait certainement vécu des choses qui lui donnaient une vraie assurance. Leh'cim sourit. L'ennemi allait bientôt faire sa première rencontre avec ce que les autres nommaient la malédiction.*

— Voilà.

Le prévôt, trois hommes et Éline venaient de conduire Jacques dans une sorte de grande salle souterraine au plafond voûté. Le sol était de terre battue. On y accédait par un large escalier, puis un long couloir dans lequel s'ouvraient plusieurs autres portes.

— Cette salle me fait de l'usage pour ranger mes peaux, commenta le propriétaire des lieux en désignant un tas qui paraissait informe dans l'obscurité. Elles se doivent de sécher pendant plusieurs jours après avoir été lavées. Sentez, l'odeur est supportable.

Jacques plissa le nez.

— Oui, juste supportable. Je pense que nous n'avons rien de mieux réparé et que cet endroit conviendra bien, dit-il. Vous nous certifiez qu'il n'existe que cette entrée ?

— Oui-da, not'sieur, répondit le pelletier. Que cette porte épaisse et...

— Il la faut renforcer, l'interrompit à nouveau du Chesnoy. Je la trouve par trop fragile.

— Fragile ? s'offusqua le propriétaire.

— M'avez-vous bien appris que les fols voient leur force décuplée ? demanda Jacques au prévôt.

— À tout le moins, assurément, confirma celui-ci en hochant la tête.

Du Chesnoy se dirigea vers la porte et lui asséna un coup terrible dont la violence surprit toutes les personnes présentes. Le bois frémit et émit comme une plainte.

— Par trop fragile, dit-il. Je ne suis point frappé par le mal et voyez comme je malmène ce bois. Il la faut renforcer. Vivement.

— Vous suivez les instructions de monsieur l'expert, Foret, ordonna le prévôt.

Le pelletier s'inclina, obéissant.

— Que ce soit accompli dans les heures qui suivent, ajouta Jacques. Il y va de la vie d'une femme de votre cité.

— Foret, mandez prestement de l'aide et opérez, enjoignit le prévôt.

Le propriétaire disparut aussitôt dans le couloir.

— De quand date la dernière véspanie ? s'enquit Jacques.

— Vingt-huit jours, répondirent en chœur les personnes présentes.

— Vingt-huit jours à la neuvième heure de cette nuit, précisa le prêtre d'une voix sombre.

— Donc, dès demain, quelqu'un sera atteint par le mal, laissa tomber du Chesnoy.

Cette évidence pesa comme une chape de plomb, et un lourd silence s'installa dans la salle sombre. Il fut rompu par Éline après quelques longues secondes :

— Êtes-vous apensé qu'il faut prévenir toute la gent féminine dès à présent ?

— Assurément, répondit Jacques. Utilisez tous les moyens qui sont en votre possession pour succéder à cette entreprise. Départez promptement pour ce faire.

Il se tourna vers le prévôt, tandis que la femme quittait la salle :

— Monsieur, j'espère pour ce soir l'arrivée d'un homme, un ami, qui m'a secondé dans bien des situations délicates.

— Fort bien, dit celui-ci.

— Il est de nature étrangère, continua du Chesnoy.

— Ah ?

Le ton était moins assuré.

— Étrangère comment ? s'enquit l'oncle d'Éline.

— Il vient des Nippons.

— Les Nippons ? s'étonna le prévôt. Qu'est-ce que cela ?

— Une île située au-delà des mers, loin à l'orient, lui apprit Jacques. J'ai rencontré cet homme dans des circonstances particulières. Son aspect ne nous est point familier, mais c'est comme un frère pour moi. Sa science du combat et sa grande sagesse nous seront très précieuses. Je l'espère avec une grande impatience.

— Bien... s'il s'agit d'une personne de votre connaissance, dit le policier.

Les heures suivantes furent consacrées à inciter, voire ordonner aux femmes de se rendre dans la salle du pelletier. Elles étaient toutes effrayées, mais certaines d'entre elles refusaient malgré tout de quitter leur maison, ou de ne pas se réfugier dans les églises qu'elles considéraient comme sûres et hors d'atteintes du mal. Il fallut toute la persuasion d'Éline pour les convaincre de la suivre. Elle leur montra la salle, leur expliqua tout le dispositif qui était mis en place et démontra que l'abri le plus sûr était une salle fermée d'une seule porte que l'on pouvait plus facilement garder qu'une église ou une maison de ville.

Bien que ses arguments soient fortement étayés, elle eut beaucoup de difficultés à persuader les femmes à accepter de se laisser enfermer dans cet endroit sombre qu'elles craignaient apparemment autant que la malédiction qui les menaçait.

— Mais enfin ! s'exclama Éline. Il ne vous paraît donc point vital de vous remparer céans ? n'entendez-vous point que l'une d'entre vous va périr après avoir subi maints tourments ? avez-vous donc oublié ce qui est survenu ces derniers mois ? je ne le puis accroire.

— Tu causes bien, l'Éline, intervint une jeune matrone. Mais comment te trouves-tu acertainée que ces moyens pourront empêcher la malédiction de succéder à nous grappir. Aucune échappatoire. Regarde ! dit-elle en écartant les bras, tout est muré céans !

— Certes, et c'est là ce qui vous protégera le mieux. Le guillaume qui sera investi sera fort, mais point assez pour ôter les pierres à mains nues. L'huis est remparé par cette épaisse porte en vieux chêne qui sera gardée par deux hommes armés, tandis que les autres...

— Assureront une vigilante garde à l'extérieur, tu nous l'as jà appris, l'interrompit la femme. Et qui nous assure que ces gaillards ne seront point occis par la malédiction ?

— Rien, dit Jacques qui venait de rejoindre Éline. Rien ne nous le peut assurer. En revanche, ce dont on est à tout plein acertainés, c'est que si vous vous celez dans vos demeures, dans les églises, ou dans vos caves, vous ne serez point à l'abri d'une violente attaque. Il ne faut point attendre que ce soit une autre qui soit forcée par le fol guillaume. Il faut agir et contraindre la malédiction à se démasquer.

— Mais lors, nous l'allons rendre fâchée ! s'écria une jeune femme au bord des larmes. Elle va...

— Que va-t-elle attenter de plus que ce qu'elle a jà fait ? demanda Éline.

Aucune des femmes ne répondit, il n'y avait rien à répondre.

— Soit l'Éline, dit la matrone. Nous allons nous remparer dans ta salle, mais si cette manœuvre faille à succéder, nous agirons comme nous l'entendrons par la suite.

— C'est une sage décision, dit la jeune femme. À présent, il vous faut décider toutes vos voisines, parentes ou amies qui ont refusé de se joindre à vous. Le succès de notre entreprise est à ce prix.

Elles furent plusieurs à hocher la tête et sortirent après un dernier regard à la salle.

— Vous n'aviez point menti quand vous m'avez assuré que me seriez d'une aide précieuse dans notre prédicament, madame, dit du Chesnoy.

— Je vous remercie, dit la jeune femme avec un petit sourire. Dites-moi, quand va donc arriver votre ami mystérieux ?

— Il devrait être déjà parmi nous. Il a dû délayer à cause de la neige, mais je gage qu'il ne va point tarder à apparaître. Il le fait toujours quand on ne l'attend plus, ce drôle.

*Leh'cim sentit s'approcher une nouvelle entité. Un être tout autant redoutable que du Chesnoy, sinon plus. Un fauve, une âme sauvage qui paraissait ne rien craindre et ne vouer de vrais sentiments qu'à une seule personne. La sensation de peur qu'il ressentit lui procura une grande jouissance. Il allait sortir de l'ennui, il allait souffrir, et donc vivre.*

— Maître du Chesnoy, dit un homme en livrée de domestique, on vous mande chez monsieur le prévôt. On se prétend votre ami.

Jacques se trouvait alors avec Éline dans la rue près de chez le pelletier et réfléchissait avec elle aux postes de gardes qu'ils allaient devoir disposer pour parer à toute éventualité.

— Enfin, s'exclama-t-il.

Il marcha à grands pas, courant presque vers la prévôté, suivi par la jeune femme.

— Amo ! s'exclama-t-il. Te voilà enfin. Tu as tant délayé durant ton périple, gredin, que te voici seulement ce jour parmi nous ?

L'homme ainsi apostrophé sourit. Éline le trouva très étrange. Il était d'assez grande taille, sa peau était mate, de longs et très fins cheveux noirs lui descendaient plus bas que les épaules, et il avait des yeux tellement sombres que l'on ne pouvait en distinguer la pupille. Il se tourna vers elle. Son regard sans fond se vrilla à ses yeux et ne s'en détacha que d'interminables secondes plus tard. Elle se sentit, non pas fouillée, mais reconnue. Une sorte d'énergie passa entre eux sans qu'ils ne puissent ni l'un, ni l'autre, empêcher quoi que ce soit. L'homme sourit à nouveau mais, cette fois-ci, son sourire s'adressait directement à l'âme d'Éline qui le perçut jusqu'aux tréfonds de son être.

— Éline, dit Jacques, je vous présente Ves Amo, mon ami, mon frère.

— S'agit-il là d'un nom oriental ? s'enquit le prêtre.

Il avait tenu à être présent lors de l'arrivée de l'étranger et le détaillait sans vergogne, tout en s'adressant à du Chesnoy qui lui répondit :

— Pas entièrement. Ves est un nom portugais, Amo est un prénom des Nippons. Le père d'Amo était Portugais et sa mère, Japonaise.

— Donc, un métis, conclut l'homme d'Église.

— Avec tout ce que cela procure comme différences et richesses d'âme, compléta du Chesnoy.

— En parlant d'âme, mon fils, le peuple portugais, bien que frustré, est bon catholique. Avez-vous été baptisé ?

— Amo n'a pas été baptisé, expliqua Jacques. Il n'est point plus croyant que nombre de vos ouailles qui ne suivent vos prêches que par crainte de Dieu.

— Et ils sont dans le vrai ! s'exclama l'homme d'Église, outré. Il faut craindre le Seigneur. Notre âme est en perpétuel danger de damnation, les occasions de pécher sont si fréquentes sur cette terre qu'il nous faut vivre une vie d'ascèse et de prière !

— La vie sans la joie est une injure à la vie, laissa tomber l'étranger d'une voix basse qui fit penser qu'il ne parlait pas souvent. Il avait un fort accent.

Le prêtre eut un haut-le-cœur et lança, le doigt levé :

— La joie ne peut exister que dans le respect de la parole de Dieu et dans la contemplation...

— ... des étoiles dans le ciel, de la neige qui tombe et de la goutte de rosée sur une herbe au matin, le coupa tranquillement Amo en posant ses affaires.

— Dis donc toi, le sauvage, je ne..., commença l'homme d'Église, courroucé.

— Monsieur le prévôt, intervint sèchement Jacques, je me dois de vous instruire qu'il me sera très ardu de tolérer que mon ami soit dénommé de la sorte. Il ne s'agit point-là d'un sauvage, mais d'une personne de qualité, à l'entendement et à l'érudition éminemment reconnus dans son pays. Il me plairait vivement que tous en soient promptement informés pour que non point ils commettent de graves et dommageables erreurs de jugement.

— Si vous nous certifiez que cette personne vous pourra efficacement prêter la main dans la tâche qui vous attend, je veillerai personnellement à ce que vos désirs soient exaucés, répondit le prévôt.

— Entrons, mon oncle, dit Éline jusque-là silencieuse. Il fait par trop frisquet pour délayer hors plus avant.

Elle était troublée par Amo. Il s'était passé entre eux quelque chose qu'elle ne s'expliquait pas. Qu'est-ce qui pouvait causer cette impression de connaissance et de confiance qu'elle éprouvait à son égard ?

L'étranger saisit ses affaires et suivit du Chesnoy dans la demeure du prévôt. Il émanait de lui une présence, une force et une sérénité presque palpables. Il ne portait que deux sacs. L'un large et visiblement lourd, sans doute plein de vêtements, et l'autre, long et confectionné en cuir épais, qu'il manipulait très précautionneusement.

— Où aspirez-vous que nous logions votre ami ? demanda le prévôt.

— Dans une pièce près de ma chambre, si cela est possible, ce serait parfait, répondit Jacques.

— Il existe une petite salle mansardée dans le même couloir, mais elle n'est guère avenante quoi que propre, je tiens à la propreté dans toute ma demeure.

Éline vit Jacques lancer un très rapide coup d'œil à l'étranger qui hocha imperceptiblement la tête.

— Cela conviendra parfaitement, monsieur, dit du Chesnoy en réponse à l'acquiescement muet de son ami.

— Fort bien. Ma nièce vous va indiquer le chemin à suivre.

La chambre dont Éline ouvrit la porte était en effet très petite mais, comme l'avait dit le prévôt, d'une propreté irréprochable.

— C'est bien, dit simplement Amo en posant son grand sac sur le plancher.

— Dites-moi, demanda du Chesnoy à Éline. Ce prêtre, là, ne serait-il point inquisiteur ?

— Chut ! fit la jeune femme. Je décrois qu'il appartienne à l'inquisition, mais il est vrai qu'il est fort pointilleux et sourcilleux quant à tout ce qui concerne les choses de la chair, et des plaisirs de quelle que sorte.

— C'est bien ce que j'avais cru entendre. Descendons rejoindre votre oncle et ce garant de la vraie foi.

— Il nous faut établir un plan pour prévenir la survenue d'un fol dans la salle des femmes. Je souhaiterais d'ailleurs vivement que vous les rejoigniez, madame, dit du Chesnoy en s'adressant à Éline.

— Il n'en peut être question, monsieur, répondit-elle. Je me permets de rappeler à votre souvenance que je vous donne la main pour cette aventure, adonc je n'entends point comment je vous pourrais être d'une aide quelconque, claquemurée dans cette salle.

Du Chesnoy ne fit aucun commentaire. Il se tourna vers l'étranger :

— Amo, tu monteras la garde devant la porte de la pièce où sont les femmes.

Le Japonais hocha simplement la tête. Il n'avait pas lâché son long étui de cuir qu'il avait attaché dans son dos à l'aide d'une large sangle.

— Monsieur, demanda Jacques au prévôt. Toutes les femmes sont-elles à l'abri ?

— Oui-da. On vient de me prévenir que c'était chose faite.

— Éline, vous plairait-il de montrer à Amo où se trouve la salle en question ? Votre oncle, trois de ses hommes et moi allons monter la garde à l'extérieur du bâtiment.

Il se tut, regarda les personnes présentes et leur dit :

— Madame, messieurs, vous savez que nous nous préparons à affronter une entité dont la puissance dépasse, se peut, notre entendement. Adonc, il ne nous faut en aucune manière nous laisser envahir par la peur. Il fera nuit, période propice aux doutes et aux craintes. La crainte sera là, présente dans nos cœurs et c'est une émotion salvatrice. Nonobstant, il nous faut veiller de la façon la plus achevée à ce qu'elle reste à son niveau qui permet la vigilance et pare à toute folie. Si d'aventure nous cédon, elle se répandra dans notre esprit comme un terrible poison et étouffera toute réflexion, toute potentialité de jugement.

— Comment pouvez-vous être acertainé que le mal va frapper à nuit ? demanda le curé.

— Pour ce qu'il sait que nous sommes céans, Amo et moi. Pour ce qu'il se réjouit du combat qu'il va mener.

— Je vous trouve fort présomptueux de feindre assavoir ce que pense un être dont nous déconnaissons jusqu'à l'apparence, sourcilla l'homme d'Église.

— L'apparence de notre ennemi est-elle fondamentale dans notre prédicament ? demanda Jacques. Nous savons jà que l'être prendra la forme de celui qui tombera sous sa coupe. J'accrois qu'il nous faudra le circonvenir sans chercher à l'occire. Se peut qu'il nous pourra renseigner sur son maître ?

— Nous n'avons point succédé à cette tentative, fit remarquer le prévôt.

— Avez-vous interrogé les malades ?

— Nenni. Jamais nous ne l'avons attenté, mais ils sombrent tous dans une inconscience qui ne cède que peu de temps avant qu'ils ne passent.

— Certes, vous me l'avez jà narré. Mais avez-vous interrogé les fols, quand ils sont 'core vifs et gaillards ? insista du Chesnoy.

— Que nenni, pour la bonne raison qu'ils sont justement fort vifs et gaillards, ainsi que vous le dites !

— Adonc, c'est ce que nous allons attenter, dit Jacques. Amo ?

L'étranger hocha la tête en silence, ce qui parut répondre à la question sibylline de son ami.

— Je vous conseille de vous munir d'armes de jet, reprit du Chesnoy. Le corps à corps ne peut être utilisé, d'après ce que vous m'avez professé. En revanche, avec de l'habileté, se peut que des traits roidement tirés navrent ou estropient assez le fol pour que nous le puissions grappir. Prenez également des rets de corde solide que nous lancerons à sa tête.

Il réfléchit, et ajouta :

— Des torches. De grandes et belles torches brûlant haut d'une vive lumière. J'accrois que l'être prise l'obscurité.

— Sur quoi vous fondez-vous pour cette assertion ? s'enquit le curé.

— Sur mon expérience des êtres blessés et malheureux.

— Adonc, vous êtes apensé qu'il s'agit d'un pauvre misérable ? s'exclama l'homme d'Église.

— Oui-da. Je reste fermement persuadé, maugré tout ce que nous avons pu rencontrer comme vilainie et méchanceté de par les pays, que ceux qui répandent le mal et la douleur ne le font que sous l'emprise d'une grande méseise, d'une forte navrure qui prend le pas sur leur entendement. Ils sont hors du monde. Ils se placent eux-mêmes hors du monde et appètent à faire payer ceux qu'ils jugent responsables de leur géhenne. Le mal ci-devant s'en prend aux femmes, par le truchement des hommes sains et gaillards. J'accrois donc que nous avons affaire à un individu chétif, au physique débile et laid, qui aspire à l'amour avec la dernière des vigueurs mais qui, désespéré d'assavoir qu'il n'y pourra oncques que rêver, a vu croître en lui une puissance qu'il ne peut maîtriser et qui le dévore sans qu'il en ait conscience.

— Adonc vous voyez dans ce monstre un être à qui il faut pardonner sa fureur et sa vésanie ? demanda le curé.

— N'est-il point dans les préceptes de l'Église d'accorder son pardon, mon père ? fit remarquer Jacques d'une voix humble.

— J'entends et ne prise guère votre raillerie, mon fils...

— Point de raillerie, mon père. Juste une interrogation. Allons, ne délayons plus outre et allons chacun nous poster. Nous déconnaissons le moment où l'être va frapper.

— Encore une chose, monsieur du Chesnoy, intervint Éline.

— Oui, madame ?

— Êtes-vous acertainé que l'être va agir à nuit, alors que vous paraissez accroire qu'il a connaissance de nos agissements ? il sait que nous l'espérons, fortement armés, et il viendrait se jeter dans l'attrape ainsi tendue ?

— Je ne sais, avoua Jacques en écartant les mains. Se peut qu'il nous veuille démontrer qu'il reste le maître et qu'il vienne ; se peut également qu'il craigne pour sa vie et se tienne coi. Mais je suis apensé qu'il nous faut agir comme s'il venait, car nous éprouverions par trop de mésaise et de vergogne s'il succédait à grappir, tourmenter puis occire une femme, sans que nous ayons attenté de l'en empêcher.

— Vous dites le vrai, reconnut Éline.

Adonc, départons et plaçons-nous ainsi que j'ai dit.

## – Chapitre deux –

La nuit tombait doucement. Voilée par une fine couche de nuages, la lune montait dans le ciel et apparaissait au niveau du clocher de la cathédrale, venant se placer juste derrière la girouette qui, entourée par ce disque clair, se détachait de l'obscurité naissante. Les lampes avaient été allumées dans les rues principales et leurs lueurs dansaient mollement, au rythme de la respiration du soir.

Deux heures auparavant, sous le regard du grand vicaire, les femmes étaient entrées dans les salles qui devaient les protéger de l'éventuelle attaque de l'homme atteint par la malédiction.

La première pièce s'étant rapidement révélée trop petite pour les dizaines d'occupantes qui devaient s'y installer, le prévôt avait fait appel à deux autres pelletiers qui avaient ouvert leurs grandes caves. Heureusement, elles ne se trouvaient pas éloignées les unes des autres et il était possible de surveiller le secteur sans faire appel à un nombre d'hommes trop important.

Dans la plus grande salle, les femmes s'étaient installées comme elles avaient pu. Certaines avaient pensé à apporter des coussins ou des couvertures et s'étaient assises confortablement. La plupart affichaient une expression d'angoisse, d'inquiétude. Certaines parlaient à voix basse, d'autres, la tête penchée, paraissaient prier.

— Allons mesdames, dit soudain la matrone qui avait contraint Éline à présenter de nombreux arguments. Nous devons rester céans plusieurs heures, puisque ce maître du Chesnoy a fixé notre département de cette salle au midi de demain. Allons-nous rester en icelle comme brebis affolées ?

— Et que proposes-tu, la Camille ? demanda une autre.

— Chantons, parlons...

— Tu voudrais que nous fassions la fête en un moment comme celui-ci ? s'offusqua une de celles qui priaient.

— Point la fête, mais...

— La Camille a raison, continua la prieuse. Il nous faut demander à Dieu de nous prêter la main, de nous accompagner dans notre triste prédicament. Chantons mesdames. Chantons des psaumes pour clamer notre foi !

Elle entama un chant religieux et fut imitée par quelques femmes puis, rapidement, toutes les voix se joignirent en une vibrante complainte.

Dehors, Jacques attendait. Il ne savait quoi, mais il sentait que l'êtré allait se manifester.

— Rien à signaler, Josquin ? demanda-t-il à un jeune homme qui avait pour rôle de faire la navette entre les différents postes de guet.

— Rien, maître du Chesnoy, répondit l'intéressé. Est-il sûr que le fol guillaume va se manifester à nuit ?

— Je l'accrois, soupira Jacques. Si tu savais combien je souhaiterais m'êtré fourvoyé.

Il y avait en tout vingt hommes armés qui patrouillaient, quadrillant un pâté de maisons, arbalètes à la main, filets de chanvres dans des sacs, et restant en contact visuel permanent avec au moins deux autres guetteurs.

Le clocher de l'église proche sonna le premier coup de la neuvième heure. Jacques leva les yeux et regarda la silhouette sombre du bâtiment se détacher sur le ciel. Il se demandait précisément à cet instant si tout cela n'était pas un déploiement de force démesuré, s'il ne s'était pas affolé, pris par la tension qui régnait dans la ville.

Il prêta l'oreille. Au son de la cloche, se mêla une sorte de vibration qui chanta d'abord à l'unisson, puis passa joliment à la tierce, enrichissant ensuite le tintement de subtils harmoniques.

Josquin agrippa le bras de Jacques.

— Maître du Chesnoy, j'ois quelque son étrange qui m'effraie moultement !

— Je l'ois tout autant, Josquin. Cours prévenir les hommes de faire preuve de la plus grande vigilance à partir de cet instant ! cours !

Quand le dernier coup fut frappé au clocher, le son ne disparut pas, mais se mua de plus en plus rapidement en quelque chose qui tenait davantage du hurlement grinçant que de la note musicale. Il n'était pas fort, mais semblait occuper tout l'espace sonore et vrillait le cerveau des guetteurs.

Dans la ville tout entière, ce fut bientôt un tintamarre de hurlements de chiens, et un tapage mené par les chevaux qui ruaient dans les stalles des écuries. Jacques entendit un son aigu se mêler à la vibration et au vacarme qu'elle faisait naître. Il se retourna et vit apparaître une multitude de rats qui passaient sous les portes des maisons, et envahissaient les rues, courant sur les pierres du pavé en criant sans arrêt, telle une sorte de marée grise terrorisée et hurlante.

— Est-ce ainsi à chaque fois ? demanda Jacques à Éline qui se tenait pressée contre lui.

— Oui-da, mais il me semble que cette fois-ci la malédiction nous veut rendre tous fols déments ! Pourquoi ? cria presque la jeune femme.

— J'accrois que l'êtré a perçu notre volonté de ne point nous laisser aller à la défaite. Il en conçoit une vive irritation. Ne vous alarmez point, lui conseilla-t-il. Laissez aller votre crainte, elle est légitime, mais ne vous doit point navrer l'entendement. Je...

Il fut interrompu par un hurlement qui n'avait rien d'humain.

— Où est-ce ? cria-t-il.

— Là-bas, vers la vire dextre qui jouxte la cathédrale ! répondit Éline.

— Allons !

Ils coururent dans la direction d'où venait la clameur maintenant ininterrompue, rejoints par les autres guetteurs.

— Il manque Arnaud et Eudes ! fit remarquer l'un d'entre eux.

Quand ils débouchèrent tous à l'extrémité de la petite rue, ils tombèrent presque sur le corps d'un homme qui se tordait à terre, pris de convulsions et qui les regarda, la bave lui coulant de la commissure des lèvres.

— Ses yeux sont rouges ! ses yeux sont rouges ! il est habité ! cria l'un des guetteurs en levant son arbalète.

— Arnaud ! c'est Arnaud ! s'exclama un autre.

— Les filets ! les filets, grippez-le promptement ! ordonna Jacques.

Aussitôt, le pauvre homme reçut une dizaine de rets sur le corps et, ainsi couvert, même un ours n'aurait pu faire quoi que ce soit. Dès qu'il fut enseveli sous ces kilos de corde de chanvre, l'homme ne bougea plus, et n'émit plus un son.

— Il est étrange, fit remarquer Éline. Il ne branle mie et n'attente point de me trousser. Je n'entends point ce...

— Tel qu'il est mis, il ne peut plus se mouvoir, ricana un des guetteurs.

— Certes, mais il ne l'attente même point. Il se devrait de hucher et de gesticuler pour tenter de se libérer !

— Les salles ! les femmes ! hurla soudainement Jacques. C'est une diversion ! nous sommes tous céans, pendant qu'un autre se dirige en tapinois vers une des salles. Vite ! trois hommes pour garder celui-ci et tout le restant se partage vers les trois salles ! Prestement, je vous en conjure ! Celui qui manque se prénomme bien Eudes, n'est-ce pas ?

— Oui-da not'sieur.

— C'est lui qui est réellement habité. L'être n'a fait que nous attirer avec les cris et les gesticulades d'Arnaud. Ah, j'enrage !

Amo n'entendit pas les cris, les courses qui se déroulaient au-dehors. En revanche, il perçut très nettement le chant, puis le bruit atroce qui suivit, comme si l'épaisseur des murailles et le fait de se trouver sous terre n'empêchaient en rien le son de parvenir jusqu'à lui.

Derrière la porte de chêne, les chants des femmes s'étaient interrompus, avaient repris, puis s'étaient définitivement arrêtés. Elles avaient peur, il le sentait, mais ne pouvait rien pour elles, sinon rester devant leur salle et veiller à ce que personne n'y entre.

Il posa doucement son sac de cuir contre un mur et en dénoua paisiblement les lanières pour sortir un fourreau courbe d'où sortait une poignée faite d'une matière blanche délicatement ouvragée.

— Qu'est-ce comme arme ? demanda l'homme qui guettait avec lui.

Sa voix était tendue. Il avait bien sûr entendu les sons annonciateurs de la calamité et savait mieux que l'étranger ce qui allait se produire. Toutefois, il était soulagé de ne pas avoir été choisi par la malédiction et pensait qu'il serait à l'abri, derrière ces murs épais.

— Mon katana, répondit Amo.

— Ton quoi ?

— Mon sabre de combat. Tais-toi maintenant. On approche.

Il défourra lentement son arme dont la lame accrocha la lueur des torches et projeta de multiples rais de lumière sur les pierres ocre des murs.

La suite fut indescriptible. Le bruit d'une course rapide se fit entendre et enfla dans le couloir comme un vent de tempête, puis une masse sombre se jeta sur eux à une vitesse inouïe. L'être évita le coup que tenta de lui asséner Amo et, du tranchant de la main, décapita l'autre guetteur qui s'écroula sans un son, le sang giclant de la plaie de son cou. L'homme n'avait rien pu faire pour esquiver le coup qui le tua. Il n'avait tout simplement pas existé pour l'être qui se tourna vers Amo et voulut aussitôt l'attaquer. Celui-ci fut impressionné par la rage et la violence de son adversaire. Tous ses mouvements paraissaient démesurés, de même que les cris qu'il poussait quand il se déplaçait.

— Tu dois être bien malheureux, pauvre homme, pour montrer autant de rage à détruire, murmura-t-il. N'est-ce pas ?

Fut-il entendu ? il le crut car l'homme s'immobilisa un instant et le considéra en penchant un peu la tête. Il lui fut alors possible de le détailler. Ses yeux étaient totalement rouges et émettaient comme une lueur malsaine. Il était de taille moyenne et son corps ne semblait pas particulièrement développé.

— En fait cela n'a pas d'importance, lui dit Amo. Ta force te vient de l'être, de sa souffrance, n'est-ce pas ? demanda-t-il encore à celui qui lui faisait face. En fait, tu n'es plus dans ce corps. Tu es déjà mort et ton âme flotte quelque part. Tu es maintenant habité par un esprit malin, un esprit torturé par je ne sais quelle idée, je ne sais quelle croyance. Tu es devenu un kami avide de vengeance. Était-ce ton karma de finir ainsi le temps de ta vie en une mort peu honorable, investi par un autre sans pouvoir le combattre, sans pouvoir mourir dignement ? qu'avais-tu fait, ou que n'avais-tu pas accompli dans tes vies passées pour devoir finir ainsi ?

Durant tout le temps que son adversaire s'adressa à lui, le corps d'Eudes ne bougea pas. Il se contentait de le considérer de ses yeux rubiconds. Une larme de sang coula sur sa joue. Ce fut quand elle tomba et toucha le sol que la folie reprit. Il semblait que l'être avait entendu ce que lui avait dit Amo, car sa violence et son acharnement à détruire son adversaire paraissaient décuplés. Malgré sa science du combat, le Japonais ne réussissait pas à comprendre où se trouverait le corps d'Eudes quand il bougeait. Il lui était impossible d'ébaucher une attaque. Il consacrait toute son énergie, toute sa concentration à éviter les tranchants, les coups qu'assénait sans cesse son adversaire avec une vitesse, une puissance qu'il n'avait jamais eu à rencontrer. Jamais il n'avait vu quelqu'un se mouvoir aussi vite, dégager autant de force brute.

L'homme ne semblait utiliser aucune technique de combat. Il attaquait sans cesse, se jetant sur son adversaire en hurlant, les mains tendues en avant comme des serres. Plusieurs fois, il se trouva projeté contre un mur, car Amo esquivait ses coups et le poussait, ne pouvant le frapper avec son sabre, car ils se trouvaient trop proches l'un de l'autre. L'homme arrachait alors des pierres à mains nues et les jetait sur le Japonais qui devait rouler, sauter de côté pour ne pas se laisser atteindre.

Cette absence de maîtrise du combat, cette façon un peu mécanique de bouger convainquirent Amo que l'être devait être occidental, car le corps d'Eudes ne se battait pas selon les techniques orientales. Il n'utilisait en fait aucune méthode efficace et se battait mal, et ce fut ce qui sauva le Japonais. Eudes n'aurait pas tenu plus de deux secondes face à un combattant tel que son adversaire, s'il n'avait pas eu cette incroyable vitesse d'exécution, sa force effrayante et sa rage insensée. Son état surnaturel lui permettait de contraindre son

adversaire à puiser dans ses réserves pour contrer les attaques, esquiver les coups. Malgré tout, Amo parvenait à placer systématiquement le tranchant de son sabre entre son corps et les serres de l'homme qui virevoltait autour de lui. Par deux fois, dans ses gestes fulgurants mais presque désordonnés, Eudes eut le réflexe d'essayer de saisir la lame du katana qui menaçait de l'atteindre. Lors de la seconde tentative, le Japonais frappa en criant et lui trancha net trois doigts. Malgré le sang qui gicla, il ne sembla même pas s'en apercevoir. L'être ne devait pas ressentir les dommages corporels que l'on pouvait infliger à sa marionnette.

Eudes poussait un grondement continu, apparemment sans reprendre son souffle. Il semblait ne pas se fatiguer et poursuivait ses attaques au même rythme insensé. Amo souhaitait que le corps d'Eudes ne puisse soutenir cette cadence car, même s'il réussissait encore à esquiver, il commençait à ressentir les effets de l'épuisement. Il savait que cela faisait assez peu de temps qu'ils combattaient, mais l'intensité de l'affrontement était telle que plusieurs minutes à ce rythme équivalaient à des heures de combat contre un adversaire normal.

Quand il entendit le bruit d'une course dans le couloir, Amo poussa un soupir de soulagement, aussitôt réprimé :

- N'avancez pas ! hurla-t-il sans cesser de surveiller son adversaire. N'avancez pas !
- Amo ! cria Jacques. Ça va ?
- Je ne peux que le contenir !
- Espère un instant, je le vais distraire !

Jacques saisit une arbalète encocha un carreau de combat, et s'approcha doucement.

- Je viens ! dit-il.

Amo enregistra l'information, mais ne détourna pas ses yeux de son adversaire qui ne faisait plus que tourner autour de lui.

Eudes était nettement moins mobile. Il laissait parfois un peu tomber ses bras, comme pour les détendre. En fait, il paraissait soudainement épuisé, et se trouvait maintenant incapable de fournir les efforts surhumains qu'exigeait son hôte.

Des années d'entraînement en commun et de nombreux combats menés côte à côte permirent à Amo de savoir exactement à quel instant Jacques allait tirer. Le Japonais lança une attaque fulgurante vers son adversaire. Utilisant ses dernières forces, celui-ci réussit à éviter de justesse la lame, mais ne parvint pas à esquiver le carreau d'arbalète qui se ficha dans son dos avec un bruit mat, la pointe ensanglantée faisant saillie hors de sa poitrine.

Il y eut un cri terrible, inhumain, terrifiant et désespéré. Il sortait de la gorge d'Eudes, mais ne paraissant pourtant pas venir de lui. Il résonna dans tout le bâtiment, dans toute la cité, réveillant les chiens qui hurlèrent tous à la mort.

L'homme resta un instant debout, vacillant, fit quelques pas et tomba à plat sur le dos, enfonçant encore davantage le carreau qui ressortit presque entièrement de son thorax, dans un petit jet de sang.

Amo et Jacques se penchèrent vers lui. Il tendit une main, et tenta de saisir le Japonais, mais son bras retomba aussitôt sur les pierres du sol.

- Leh'cim... Leh'cim..., murmura-t-il avant d'expirer.

Quand on fut certain qu'Eudes était bien mort, on enleva son corps et la porte de la grande salle fut ouverte. Les femmes restèrent un instant hésitantes et tremblantes puis, voyant tous

les guetteurs heureux qui leur tendaient les bras, se précipitèrent dehors en leur rendant grâces. Du Chesnoy avait envoyé Josquin prévenir les gardes des deux autres pièces que l'affaire était close.

— Pour l'instant, avait-il marmonné.

Il ne pouvait s'empêcher de ressentir une appréhension terrible à l'idée que l'être pourrait recommencer sa tentative, profiter de ce que l'attention s'était relâchée suite à cette victoire inattendue, et investir quelqu'un d'autre pour parvenir à ses fins, cette fois encore.

Amo, Éline, le prévôt et lui se retrouvèrent dans le salon de la prévôté.

— Nous n'avons point succédé, soupira-t-il.

— Comment cela, « point succédé » ? s'exclama l'oncle de la jeune femme. Grâce à vous et votre ami, nous avons bellement occis ce méchant.

— Certes, prévôt. Certes, admit du Chesnoy. Mais convenez que nous ne savons guère plus de choses concernant l'être qui manipule ainsi ces pauvres guillaumes, si ce n'est qu'il s'agit d'un esprit dont la puissance est, ainsi que vous le savez jà, tout entière vouée à détruire les hommes et grappir les femmes.

Un feu flambait dans l'âtre. Ils buvaient tous un alcool que le prévôt avait demandé que l'on serve pour l'occasion.

— Non, vraiment, je décrois à tout plein que la partie soit gagnée, insista du Chesnoy. Amo ?

Son ami ne dit rien pendant un instant, sirotant son verre à petites gorgées.

— L'être est toujours là, répondit-il enfin. Il doit être étonné et furieux. Il va tenter quelque chose bientôt.

Amo s'exprimait par petites phrases courtes, respectant quelques secondes de silence entre chacune d'elles.

— Je n'entends point vos craintes, dit le prévôt. Allons, messieurs, vous avez bellement occis ce monstre, vous m'accorderez bien cette vérité !

— Nenni, monsieur, dit Jacques. Nous n'avons point occis le monstre, mais celui qui lui servait d'enveloppe. Nous avons occis Eudes, père de trois enfants, qui eut le malheur de se trouver pris dans ce tourment, alors qu'il n'appétait qu'à poursuivre sa vie auprès de son épouse et de ses petits. Et Arnaud, qu'en est-il de ce guillaume ? il va passer, c'est certain. Lui aussi, aspirait à une vie tranquille. Je décrois que nous ayons des raisons de nous réjouir trop en avant, prévôt.

Il se tut et baissa la tête en un silencieux hommage pour les victimes de cette malédiction.

— Je ne suis point sûre que..., commença Éline.

Elle fut brusquement interrompue par un son qui se répercuta avec violence dans toute la ville. Il s'agissait d'une sorte de cri modulé dans lequel on percevait une haine, une violence et une volonté démentielles.

— Il investit un guillaume ! comprit du Chesnoy. Nous eussions dû maintenir notre surveillance !

Il se précipita dans la rue, et s'arrêta devant la prévôté, tête nue sous la neige fondue qui tombait, lourde et froide.

— Ah ! nous avons été faits ! ragea-t-il en tapant du pied.

— Jacques, dit Amo en posant une main sur son épaule. Les femmes.

— Tu dis le vrai, mon ami ! Il se tourna vers le prévôt qui les avait suivis. Monsieur, faites promptement prévenir tous vos hommes, que les femmes soient gardées, que celles qui le peuvent retournent se celer dans les salles remparées. Prestement !

Alors qu'ils se précipitaient, armes à la main, vers le centre de la ville, ils entendirent hurler quelqu'un, puis perçurent nettement le cri de terreur poussé par une femme.

À cet instant, le Japonais cessa immédiatement de courir.

— Allons mon ami ! courage, il est peut-être encore temps ! s'exclama le prévôt qui, malgré son embonpoint, les avait suivis.

Amo ne répondit rien et laissa du Chesnoy faire :

— Vous savez que non, monsieur. Le mal est fait. Tout ce que nous pouvons attendre à présent est d'assavoir qui a été investi et quelle femme est la victime. Voilà tout.

*Leh'cim attendit.*

*Il entendit la progression des pas dans le couloir et goûta ce moment d'attente qui lui procurait un plaisir intense.*

*Ils apparurent.*

*L'homme ressemblait à ce qu'il avait senti : puissant, râblé, des sourcils épais et noirs et des mains larges comme des battoirs. Une force de la nature. Il l'avait bien choisi. La femme, maintenant qu'il la voyait réellement, possédait cette grâce et ce mélange de force et de fragilité qui, selon lui, les caractérisait toutes. Elle pleurait, ne tentait plus d'échapper à l'homme, mais le regardait, lui, Leh'cim, avec une épouvante qui faillit le mettre en colère.*

— *Ne vous déquiétez point, ma mie, je vous en conjure*, lui dit-il. *Je ne vous veux que du bon. Tu as clos derrière toi ?* demanda-t-il à l'enveloppe humaine.

— Oui, grogna l'homme.

— Bien, lâche-la.

Quand elle fut libre, elle ne chercha pas à fuir, mais resta sur place en se frottant les poignets, là où l'homme l'avait tenue serrée. Elle pleurait et tremblait sans cesse.

— *Approche*, lui dit Leh'cim.

Elle roula des yeux terrifiés et ne bougea pas. Elle ne se sentait pas la force de faire un seul pas vers cette... chose. Malgré la pénombre qui régnait dans la pièce, il lui était possible de voir l'être d'où venaient ces paroles. Il était allongé sur un grabat repoussant. Elle distinguait un corps très aplati, quatre expansions qui avaient pu être des membres et une tête d'une taille démesurée. Dans cet écœurant amas de chair, le seul détail qui était indubitablement humain était son regard. Il la scrutait, la jugeait, avec une avidité terrible.

— *Approche, te dis-je. Je n'ouls te vouloir du mal. Approche.*

Il parlait d'une voix douce, mais il y avait dans sa voix, son ton et son débit, comme une sorte de tension difficilement contrôlée, qui ne pouvait révéler qu'une démence absolue.

À nouveau, elle ne bougea pas. L'être eut un soupir agacé et ses yeux se tournèrent une fraction de seconde vers l'homme qui se tenait immobile, comme privé de toute initiative mais qui, brusquement stimulé par le regard de son maître, saisit le poignet de la femme.

— *Entends-tu que je puis ordonner tout ce que je veux à cette enveloppe ?* lui dit-il. *Il ne te sert de rien de ne point accéder à mes demandes, car je t'y peux contraindre. L'entends-tu ?*

Elle fit oui de la tête.

— *À la bonne heure ! alors approche,* demanda-t-il une troisième fois.

L'homme la relâcha. Elle parcourut les quelques mètres qui la séparaient du grabat, plus morte que vive. Elle savait ce qui était arrivé aux autres femmes. Comme tous les habitants de cette cité maudite, elle n'ignorait pas qu'il y avait peu de chance pour qu'elle sorte vivante de cette salle sombre et terrifiante. Malgré tout, elle espérait. Elle se disait que si elle parvenait à masquer sa peur et son dégoût, sans doute pourrait-il la gracier.

— *Làà,* dit-il en produisant une espèce de son gloussant qui écœura la femme.

Quand elle fut tout contre la couche, un des « bras » se souleva lentement et son extrémité vint la toucher. Elle ne put réprimer un mouvement de recul. L'être poussa aussitôt un cri de rage.

— *Ah ! tu es comme les autres !* hurla-t-il. *Je te rebute, n'est-il point ? Ose l'avouer !*

— Nenni, balbutia la malheureuse en pleurant. Je ne...

— *Mais si !* la coupa l'être. *Mon apparence, ma voix, ma peau te révulsent. Tu refuses de m'envisager, tu abhorres mon aspect, tu trémules d'épouvante, je le vois !*

— Nenni ! se récria à nouveau la femme.

— *Vraiment ? alors baise-moi,* dit-il en redressant à demi son corps.

Son visage était terrifiant. Seuls les yeux paraissaient vivants. Sa bouche ressemblait à un simple trou sombre d'où sortait la voix, sans qu'aucune mimique ne l'accompagne. Outre cet aspect à lui seul épouvantable, ce qui effraya encore davantage la femme fut que l'être se redressa lentement sur son grabat sans s'aider de ses bras. Il resta ainsi, immobile et comme à demi suspendu au-dessus du drap jaunâtre et taché.

La femme s'approcha, sanglotant à nouveau, mais ne put se résoudre à poser ses lèvres sur cette figure inhumaine et transpirante.

— Ah ! lâcha-t-elle, vaincue. Je préfère passer... !

Elle fit demi-tour et se précipita en hurlant dans le couloir d'où elle venait. Avec un grognement, la marionnette de l'être se jeta derrière elle à sa poursuite. Il n'eut pas à aller très loin, la femme était effondrée contre le bois de la porte et le regardait venir vers elle, les yeux fous.

Il la ramena vers le corps difforme qui l'attendait.

— *Tu me fuis,* dit le monstre. *Tu es comme les autres, comme toutes les autres. Je vous fais horreur, vous voulez m'envisager, me toucher. Mais moi je vous aime et, quoi que vous désiriez, je vous le puis donner. Je puis faire de toi une reine, le sais-tu ? si tu acceptes de me chérir, tu seras puissante, plus puissante que tu n'as oncques rêvé l'être.*

Il se tut un court instant et la considéra de ses yeux fous.

— *Ah ! j'entends bien que tu me hais !* siffla-t-il avant d'affirmer avec une odieuse impatience dans la voix : *Tu vas nonobstant m'aimer, ma toute belle.*

— Non ! hurla la femme.

L'homme la força à approcher de l'être, malgré ses cris, ses ruades désespérées. Quand il la coucha sur le corps inhumain, elle poussa son dernier hurlement de terreur.

Jacques et ses amis étaient revenus dans la prévôté, abattus. Du Chesnoy tournait en rond, incapable de tenir en place. Après quelques minutes de ce manège dans un silence pesant, il s'immobilisa devant la cheminée, la tête penchée vers l'âtre, puis il se redressa et annonça d'une voix ferme :

— Je vais vous apprendre ce que mon entendement conçoit de cette affaire. Le monstre, ainsi que vous le nommez, est toujours bien vivant, celé quelque part, se peut dans cette cité même, et espère son heure. Pourquoi dans votre cité, me manderez-vous ? tout simplement pour ce qu'il est proche de ses victimes et peut ainsi les circonvenir tout à son aise. Pour l'heure, je suis acertainé qu'il escarguette le moment où il nous pourra surprendre et assouvir sa soif de vengeance. Vengeance contre quoi ? contre qui ? mon expérience de la vie et de la nature humaine me laisse accroire que ce qui meut l'homme et la femme est le rapprochement et les sentiments qu'ils peuvent entretenir l'un pour l'autre. Notre ennemi, se peut, n'échappe point à cette règle. Pourquoi ne point concevoir qu'il ressent un désir désespéré d'amour ? lors il se jette sur les femmes et les veut soumises à ses volontés. Est-il laid ? difforme ? je l'accrois car, si mon raisonnement est fondé, aucune femme ne souhaite être chérie par un être hideux et repoussant. Adonc, entendant que celle qu'il désire le déprise au plus haut point, il la violente et la meurtrit. Il sait qu'elle ne l'aimait point, il l'a dû forcer et en conçoit une peine immense qui ne fait que croître par-dedans son cœur et nourrir la profonde haine qu'il a des hommes qui, eux, succèdent à se faire aimer des femmes. Voilà ce que j'accrois, monsieur le prévôt.

— Votre science me merveille, maître du Chesnoy, s'inclina le gros homme.

Éline, sourcils froncés, se leva, fit quelques pas dans la pièce et revint vers la cheminée :

— Adonc, Jacques, vous accroiez que l'être se trouve parmi nous.

— Assurément, madame.

— Êtes-vous apensé qu'il peut s'agir d'une personne qui ne nous est point déconnue ?

— Se peut, en effet, que vous l'ayez jà rencontrée.

— Moi ? s'étonna la femme.

— Vous, votre oncle, quelqu'un de votre cité. J'accrois que cet être était un guillaume normal jusqu'à ce que...

— Un guillaume, le coupa Éline. Cela signifie-t-il que vous êtes apensé qu'il s'agit d'un homme et non point d'une femme ?

— Oui-da, j'en suis à tout plein acertainé.

— Le pourquoi de cette certitude ? s'enquit le prévôt.

— Pour ce qu'il utilise des hommes et s'en prend aux femmes. Il les grappit, les violente, puis les démembre, les éviscère. J'accrois qu'il attente à les séduire avant que de les tourmenter. Ainsi que je viens de vous le narrer, chacune de ses tentatives est un revers. Chacune est source de chagrin et navre son âme. Incapable de maîtriser sa peine, il se venge sur celles qu'il croit responsables de ses insuccès. Lors, il les force par le truchement de l'homme dont il a investi l'enveloppe charnelle. Voilà ce que j'accrois.

— Mais, comment peut-il investir une enveloppe charnelle ? Il y a diablerie dans tout cela ! vous ne le pouvez point nier ! s'exclama le prévôt.

— Je vous avoue mon ignorance en toutes ces choses qui relèvent de l'exorcisme, répondit Jacques. En revanche, je suis acertainé qu'un esprit hors du commun est capable de prouesses que bien des savants et des hommes d'église qualifieraient de diableries.

*Leh'cim était satisfait. L'ennemi l'avait touché plus durement qu'il ne l'aurait cru. Pour la première fois, il avait eu peur, il avait souffert. Ses ennemis croyaient naïvement avoir gagné, mais la partie n'était pas terminée. Il lui avait été facile de prendre possession du corps de cet homme plein de vie et de force, puis de tuer les deux soldats qui s'étaient portés à sa rencontre. Quant à la femme, elle était jeune, un peu grassouillette, et était totalement terrorisée mais il savait que, cette fois-ci, elle accepterait qu'il la touche ; cette fois-ci, elle n'aurait pas peur et il pourrait alors, avec elle, apprendre l'amour.*

## – Chapitre trois –

Toute la cité était en attente, il y régnait une terrible tension. Personne n’osait quitter sa demeure. Seuls ceux qui ne pouvaient faire autrement descendaient dans les rues. Ils marchaient rapidement, jetant des regards inquiets autour d’eux et se méfiant de toute autre personne qu’ils pouvaient croiser.

Tout le monde savait ce qu’il s’était produit. La malédiction avait encore frappé. Une femme avait péri et quelqu’un allait inévitablement trouver son corps. Comme toutes les autres fois.

Ce fut l’un des gardes de la ville qui eut ce sinistre privilège, alors qu’il accomplissait sa ronde habituelle. Il avait peur et gardait en permanence la main sur la poignée de son épée. Il faisait froid et le pavé était un peu glissant par endroits. En arrivant sur l’une des places de l’agglomération, le militaire remarqua une sorte d’objet sombre que la neige avait épargné. Le cœur étreint par l’angoisse, il s’approcha. Craignant ce qu’il allait découvrir, il ne put retenir un gémissement d’horreur quand il reconnut un bras, coupé net à hauteur de l’épaule et du poignet. Le soldat regarda autour de lui et vit une seconde tache sombre dans la neige. Il s’agissait cette fois-ci d’une main dont tous les doigts étaient repliés, sauf l’index qui paraissait montrer une direction.

Avec un sanglot étouffé, le garde se dirigea dans le sens indiqué. Bien qu’il s’attendait à ce qu’il allait trouver, il ne put supporter la vue du cadavre d’une femme soigneusement découpé, chaque morceau étant placé à quelques mètres les uns des autres.

Il tomba à genoux dans la neige et murmura :

— Ma doué, nous sommes réellement maudits.

Il se releva et s’éloigna en courant de cette macabre découverte, se retournant fréquemment pour vérifier si un monstre ne le suivait pas.

Quant à l’homme qui avait été possédé, il apparut, titubant et délirant, sur la place principale de la ville, sans que quiconque ne l’ait vu approcher. Il fit quelques pas et s’effondra dans la neige sale. Une femme qui était sortie pour se rendre au puits de la place, accompagnée par son mari, hurla en voyant ce corps aux traits déformés par la douleur et la terreur.

Le couple avertit ses voisins et, bientôt, tout le quartier fut sur la place, formant un cercle autour du malheureux.

Le supplicé bougeait encore. Il paraissait si faible que personne ne le craignait plus. La peur que la foule avait éprouvée se mua en colère. Certains frappèrent le corps étendu avec des bâtons, et il fallut l’intervention de quelques gardes pour éviter sa lapidation.

Dès qu'il fut averti de sa réapparition, Jacques se rendit rapidement sur les lieux, accompagné d'Amo et d'Éline. Il voulait que l'homme soit enfermé dans une des cellules de la prévôté, afin de l'observer, l'interroger, et tenter d'obtenir des informations sur cette malédiction.

Quand ils arrivèrent sur les lieux, le corps se trouvait toujours à l'endroit où il était tombé.

— De qui s'agit-il ? demanda du Chesnoy en se penchant vers le malheureux.

— Je l'ignore, répondit Éline.

Jacques se redressa et demanda à la foule :

— Quelqu'un connaît ce guillaume ?

Personne ne dit mot. Les gens bougèrent un peu, mais ce fut le seul signe qui pouvait montrer à Jacques qu'ils l'avaient entendu.

— Allons, les encouragea-t-il. Vous voyez bien qu'il ne vous peut plus nuire, présentement. Il nous faut savoir comment le mal agit pour le circonvenir et j'accrois que nous ne le pourrons que si nous connaissons davantage ses victimes. Cet homme est une victime. Il a été investi par l'être qui, seul, est le réel coupable de ces meurtres. Adonc, qui...

— S'il a été investi, c'est bien qu'il avait l'âme par trop noire ! cracha une jeune femme.

— J'entends ta mésaise, femme, dit Jacques. Mais je décrois à tout plein que la bonté, la sagesse ou la piété soient des éléments que considère l'être qui malmène votre cité quand il choisit un guillaume pour exécuter sa sale besogne. Éline qui est céans vous le peut assurer : son homme était honnête et bon époux ; nonobstant, il a été frappé par cette malédiction.

Il parlait d'une voix forte, désirant convaincre les gens qui l'écoutaient pour faire diminuer cette terreur qui paralysait les langues et les esprits. Il était convaincu que les habitants de la cité faisaient partie de la solution du problème ; il savait que leur aide, leur coopération assurait la réussite de son entreprise, si toutefois ils parvenaient à surmonter cette épouvante qui les figeait.

— Elle le connaît, c'est son époux, c'est le Martin, dit un homme en désignant une femme de petite taille qui s'emmitoufla encore davantage dans son fichu.

Elle ne pleurait pas, ne disait rien, mais regardait le malheureux avec un mélange de peur, de haine et de dégoût.

Jacques fit un signe de tête à Éline qui comprit et alla vers la femme pour l'entraîner à l'écart.

— Deux hommes avec nous, il nous faut porter le corps de ce guillaume, ordonna du Chesnoy.

Malgré son ton de commandement, personne ne bougea.

— Allons, allez-vous montrer à ces femmes que vous êtes escouillés ? n'entendez-vous point qu'elles n'appètent qu'à être par vous protégées ? deux guillames, ai-je mandé ! promptement !

Il y eut un léger flottement dans la foule, puis deux hommes se détachèrent du groupe et vinrent, méfiants, près du corps étendu dans la neige.

— Ne nous va-t-il point navrer, si nous le touchons ? demanda l'un d'eux.

— Nenni, lui assura Jacques. Vous savez qu'une fois le mal accompli, l'être reste quiet. Ce guillaume va passer en vingt-neuf jours, comme les autres.

— Alors, pourquoi le transporter à la prévôté ? demanda à nouveau l'homme, toujours inquiet.

— Pour ce qu'il nous pourrait divulguer quelques renseignements, expliqua patiemment du Chesnoy.

— Les autres ne l'ont point fait, rétorqua l'homme.

— Leur a-t-on prêté attention ? a-t-on pris langue avec iceux ? j'accrois que nenni. Je le veux attenter avec celui-ci. Se peut qu'il reste coi, bien je le sais. Mais il se peut aussi qu'il puisse jacter et c'est ce qui sortirait de ce bec clos qui m'intéresse vivement. Allons, point n'est besoin de tant barguigner, il nous le faut charrier jusqu'à la prévôté.

Sans grand enthousiasme, les deux volontaires se saisirent chacun d'une jambe, tandis qu'Amo et Jacques se chargeaient du buste.

Ils portèrent le corps de Martin sur quelques dizaines de mètres, puis Éline apparut devant eux, poussant une charrette à bras, aidée de la femme de la victime.

— Étendez-le sur le plateau, ce sera plus aisé, dit-elle.

— Ton époux va passer, dit du Chesnoy à la femme.

Elle le regarda et maugréa :

— Et bien j'le sais. 'Suis de cette cité, moi ; c'qui s'y déroule est ma vie.

— Je te mercie pour ton aide, femme. Je perçois ta peur, j'entends ta mésaise et ta peine et je te puis assurer que nous allons tout mettre en œuvre pour que non point d'autres familles soient détruites et pâtissent prou de cette malédiction.

— C'est point ça qui me rendra le Martin.

— Une veuve se peut remarier, avança Jacques.

La femme lâcha le timon de la charrette et lui jeta un regard presque haineux :

— Convoler avec une fumelle dont l'époux a été occis par le mal ?

Elle eut un rire bref et sans joie, un rire amer et désespéré :

— Tu s'rais donc déraisonnable, toi qui nous veux prêter la main ? et tu escomptes succéder dans ton entreprise ? j'le décrois. Tu vas passer comme les autres. Tu vas passer...

Elle partit, les laissant avec la charrette portant son fardeau misérable, sous la neige qui avait recommencé à tomber. Jacques fut étonné de se sentir profondément ébranlé par la prophétie de cette femme. On lui en avait déjà prédit des morts atroces à plus ou moins brève échéance, il n'y avait jamais prêté attention. Cette fois, fussent la nuit, la neige, la mutilation de la malheureuse, l'aspect totalement désespéré de l'homme qui gisait sur le plateau de la charrette, ou bien encore ce qu'il ressentait profondément en lui, cette présence malveillante et terriblement puissante qu'il percevait jusque dans son corps et dans son âme ? Il ne chercha pas à le savoir, mais il dut se secouer mentalement. Amo le sentit et lui posa la main sur l'épaule en murmurant :

— Quand l'heure vient, il suffit d'être prêt, mon ami.

— Assurément, répondit du Chesnoy.

— Avez-vous jà trépassé, Jacques, que je vous vois si mal heureux, si déquiété ? demanda Éline.

— Que non point, lui dit celui-ci en souriant. Si j'avais passé, je n'aurais point tant de vaines et stupides interrogations ! Allons, foin de ces atermoiements, charrions ce guillaume à la prévôté.

Ils installèrent Martin dans une des cellules de la vaste demeure. Éline était touchée par son aspect et ce qu'il avait enduré. Elle demanda :

— Est-ce réellement indispensable de le celer en geôle ? peut-il 'core nuire ? je le décrois.

— Je le décrois également, admit Jacques. Mais monsieur votre oncle craint que Martin ne soit à nouveau investi. Je dois admettre qu'il serait par trop inconsideré de ne point prendre toutes les précautions. En outre, j'accrois que ce guillaume ne peut qu'il ignore ce que l'on fait de son enveloppe charnelle. Est-il toujours en icelle ?

Ils se relayèrent pour parler à Martin Jacques pensait que le son de leurs voix pourrait sans doute le ramener à la raison. Ils lui posaient des questions sur l'identité de l'être, de ce Leh'cim, lui parlaient de sa femme, de sa vie avant cette horreur, et l'informaient de ce qu'ils voulaient tenter. Jacques supposait que l'être savait ce que pensait Martin. Il était certain que la liaison créée entre lui et ses « enveloppes » humaines ne disparaissait qu'avec la mort de celles-ci. Il tenait donc à prévenir la créature que le combat était engagé.

Malgré leurs tentatives, les deux hommes ne parvinrent pas à tirer un seul mot intelligible. Martin paraissait agité quand Jacques lui parlait, inerte quand il s'agissait d'Amo. En revanche, Éline obtint des résultats beaucoup plus probants. Quand elle s'approcha de l'homme que venait de questionner Jacques, il s'agita, tournant la tête en tous sens et prononçant des paroles incompréhensibles.

— Ma foi, Éline, il semble que votre présence le déquiète moultement.

— Il est vrai.

— Prenez langue avec lui, conseilla du Chesnoy.

Éline inspira profondément, puis se lança :

— Martin, vous n'êtes point un méchant guillaume. Vous avez été...

L'homme l'interrompit et tenta de la saisir en tendant la main vers elle. Elle poussa un cri et sauta en arrière, tandis qu'il râlait :

— Éline ?... Éline, ma... ma mie...

— Qu'est ceci ! balbutia la femme.

— Il vous connaît ! s'exclama Jacques. J'opine que l'être vous connaît, il vous a jà rencontrée et vous chérit, c'est la raison pour laquelle votre époux ne vous a point tourmentée quand il a été investi. Nous avons enfin là le moyen de le toucher !

Jacques allait et venait, cherchant à se calmer et à réfléchir correctement.

— Comment escomptez-vous procéder ? s'enquit la femme, alors que le malheureux s'était totalement éveillé et ne la quittait plus des yeux.

— Je suis acertainé que l'être vous connaît et vous chérit. Adonc, comme je l'ai jà souligné, il vous a jà rencontrée et est tombé tout droit épris de vous. Demandez à ce guillaume, parlez à Leh'cim à travers son hôte.

— Je ne sais comment...

— Il est là, lui assura Jacques en regardant Martin qui était maintenant assis sur la couche où il avait été déposé. Voyez ! il vous oit et vous espère. Parlez à ce guillaume. Allez-y.

Éline s'approcha de l'homme, tandis qu'Amo prenait un peu de champ et se saisissait de son sabre.

— Je... je suis Éline, annonça la femme d'une voix hésitante.

— Bien je le sais, douce femme, coassa la voix de Martin. Ne vous déquiétez point de cet aspect frustré et peu élégant. Il ne m'est point possible de vous rencontrer directement... pour l'instant. Je progresse. J'en apprends à chaque seconde et je vous puis promettre que nous nous envisagerons bientôt sans intermédiaire.

— Vous êtes... vous êtes Leh'cim ? demanda-t-elle.

— Oui-da, je le suis.

— La raison de votre acharnement contre toutes ces femmes et ces guillaumes qui ne vous sont point hostiles ?

Martin eut un rictus de haine et sa voix articula :

— Point hostiles, prétendez-vous, ma mie ? Oncques vous ne les avez vus me moquer, me tourmenter. Oncques vous ne les avez ouïs prétendre que je ne pourrai point séduire une femme.

— Est-ce donc par souci de revanche ? intervint Jacques.

— Je ne vous parle point, du Chesnoy ! gronda Martin-Leh'cim.

— Il est plus simple de n'ouïr que ce que l'on veut, Leh'cim, continua Jacques.

— Ne prononce point mon nom ! tu ignores qui je suis, tu n'as point idée de ce que tu vas trouver en face de toi si tu persistes à me combattre.

La voix de l'homme était grave, un peu rocailleuse et ne cadrait pas avec son aspect physique. Il s'agitait de plus en plus et ne paraissait plus faire attention à Éline.

Ce fut juste quand du Chesnoy allait à nouveau prendre la parole que Martin-Leh'cim passa à l'attaque. Avec un rugissement de bête, il bondit de sa couche et se jeta sur Jacques, ses mains tendues en avant comme des serres. Il n'eut pas le temps de l'atteindre. En un sifflement rageur, le sabre d'Amo découpa l'air et s'abattit sur le poignet gauche de l'homme qu'il trancha net, mais cela ne l'arrêta pas. Le sang giclant de son bras, il poursuivit son avance et tenta de frapper Jacques. À nouveau, son geste ne put aboutir, car Amo le frappa à la nuque. Une horrible plaie à l'arrière du cou, il s'écroula sur les genoux, mais continua à progresser vers du Chesnoy. Il fallut que le sabre s'abatte une troisième fois et envoie sa tête rouler sur le sol où elle tourna sur elle-même avant de s'immobiliser, pour que le corps s'écroule avec un son mat et ne bouge définitivement plus.

*Leh'cim frémit douloureusement. Ce n'était pas possible ! Jamais il n'aurait pensé qu'une de ses enveloppes pouvait périr avant de lui avoir donné toute sa force ! ces deux hommes étaient trop dangereux.*

*Il allait devoir changer de stratégie. Il avait un besoin vital de ces quelques jours durant lesquels il puisait dans sa marionnette la vigueur qui lui permettait de se préparer à l'intensité de sa transformation à venir.*

*Par deux fois ils avaient tué les hommes qu'il avait investis. Certes, le premier était là pour la diversion, mais le second, Martin, devait survivre ! Il le fallait.*

*Leh'cim se sentait épuisé par ce revers. L'énergie dépensée pour capter ces deux enveloppes n'avait pas été compensée par la mort lente qu'aurait dû endurer Martin.*

*Il gronda faiblement.*

*Malgré tout, malgré la douleur et la rage d'avoir été une nouvelle fois vaincu, Leh'cim sourit intérieurement. Ce du Chesnoy était intéressant ; ses idées, ses plans étaient bons, remarquablement bien pensés. Il avait du talent ; beaucoup de talent, mais il ne pouvait deviner qui était derrière tout cela, qui menait le bal. Lui, Leh'cim, l'être supérieur que l'humanité allait craindre plus que tout. Il rit et laissa son rire traverser les murs de son antre pour se répandre dans toute la cité. Il fallait que du Chesnoy l'entende.*

Du Chesnoy et ses amis étaient remontés dans les appartements de la prévôté et réfléchissaient ensemble à la marche à suivre, quand retentit la voix du monstre.

— Qu'est ceci ? s'exclama Éline en se levant brusquement de son siège, manquant de le renverser sur le carrelage de la salle.

Son oncle s'était également levé, effrayé, ainsi que Jacques. Seul Amo était resté assis, même s'il avait vivement sursauté en entendant ce son terrible, cette résonance qui ne pouvait venir d'une gorge humaine, tellement elle était outrée. Elle emplissait toute la maison, et certainement toute la cité.

— C'est Leh'cim, dit du Chesnoy. Il nous veut faire assavoir qu'il a encore vaincu. Ce qu'il ignore, c'est qu'il s'agit de son ultime victoire. Il ne peut qu'il n'attente à nouveau de séduire puis de meurtrir une femme dans vingt-neuf jours. Cela ne sera point. Je commence à entendre ce qui se joue dans cette ville. Je commence à percevoir qui agit dans l'ombre de ces murs de pierres jaunes.

— Je n'entends point vos propos, monsieur du Chesnoy, dit le prévôt, alors que le rire s'était tu.

— Leh'cim a investi deux guillaumes, cette fois. L'avait-il jà accompli ?

— Nenni, répondit Éline.

— Démembra-t-il ainsi toutes les femmes qu'il attaquait ?

— Nenni derechef. Il les éviscérait, mais point ne les démembrait.

— Il gagne en puissance.

— Qu'est à dire ? demanda le prévôt, inquiet.

— Il devient de plus en plus fort, pour ce qu'il accepte de se laisser envahir par la haine et la rancœur ; pour ce qu'il entend qu'oncques il ne pourra séduire et enconner lui-même une femme. Il doit être débile, mais doté d'un puissant entendement. Nonobstant, maugré cet accroissement de force, ou plutôt, du fait du susdit accroissement, je décrois qu'il succède à maîtriser ses pouvoirs. Ils vont bientôt dépasser son entendement et ne seront, lors, plus contrôlables. Il commettra des fourvoiements qui le conduiront tout droit là où nous le voulons mener, j'en suis acertainé.

Jacques avait demandé à autopsier le corps de Martin pour voir s'il trouvait une trace quelconque de son asservissement. Le prévôt s'était signé en entendant cette requête, mais l'avait autorisée, non sans faire remarquer :

— Ne pouvons-nous point laisser son corps reposer en paix, à présent qu'il ne peut plus nuire ?

— Il ne peut plus nuire, vous dites le vrai, admit du Chesnoy. J'entends qu'il nous prête la main en nous livrant ce qu'il sait.

— Accroyez-vous donc connaître les secrets qui se dérobent dans son enveloppe charnelle, pour me faire cette étonnante demande ?

— Nenni, monsieur le prévôt, mais Amo connaît les secrets des corps.

Le gros homme s'était tourné vers le Japonais qui ne lui accorda pas un regard.

— Je me permets de vous ramentevoir que c'est lui qui nous a donné cette petite victoire, fit remarquer Jacques.

— Qu'êtes-vous apensé de cette victoire ? demanda le prévôt.

— Je m'en défie, répondit Jacques.

— Le pourquoi de cette étonnante prudence ? demanda le curé qui avait rejoint la prévôté en apprenant la mort de Martin.

— Pour ce que je n'entends point la raison de la facilité avec laquelle nous sommes venus à bout de ce malheureux guillaume. Nonobstant, je suis à tout plein heureux de ce dénouement, mais j'accrois fortement qu'il n'est que provisoire. Je pressens que Leh'cim est doté d'une puissance qui nous surpasse. Il ne peut qu'il ne réagisse après la disparition de son hôte.

— Je décrois que cet être puisse attenter un autre mauvais tour. Depuis le tout commencement de cette malédiction, il lui faut vingt-neuf jours pour être en mesure de...

— Se peut que vous dites le vrai, curé, le coupa du Chesnoy. D'autant plus que, cette fois, il s'en est pris à deux guillaumes en très peu de temps. J'opine qu'il doit être épuisé. Maugré cette possibilité, je reste circonspect et redoute une réaction de la part de Leh'cim.

— Une réaction de quel ordre ? demanda le religieux en haussant les épaules.

— Cela, je le déconnais à tout plein.

— J'accrois que les vingt-neuf jours de torpeur que subissent les malheureux frappés par la malédiction représentent la durée pendant laquelle leur âme se bat pour atteindre les cieux. Se peut que ce nombre soit sacré et reconnu par le Seigneur ?

— Curé, votre entendement me merveille ! s'exclama Jacques. Je ne sais point pour ce qui concerne l'âme, je ne suis point expert en la matière ; mais ce nombre, cette durée existe pour une raison cardinale. Vous m'avez narré qu'elle se reproduit lors de chacune des attaques. Il ne peut qu'il ne s'agisse d'une période indispensable à Leh'cim. Lors, si nous parvenons à occire les guillaumes habités avant l'achèvement de ce temps, j'accrois que nous portons atteinte à l'être qui martyrise les habitants de cette cité.

— Vous nous dites roidement que vous allez occire nos hommes ? s'étonna Éline.

— Oui-da, madame. Ne le sont-ils point dès que Leh'cim les a choisis ? En avez-vous envisagés qui se sont relevés de cette torpeur dans laquelle ils sombrent une fois leurs méfaits accomplis ?

— Nenni, il est vrai, admit la femme.

— Adonc..., dit seulement du Chesnoy en écartant les bras.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Amo se livra à l'autopsie du corps de Martin. Assisté de Jacques et sous le regard inquiet d'Éline, il ouvrit l'abdomen, scia le sternum, extirpa les principaux organes pour les observer minutieusement.

— Est-ce donc ainsi que nous sommes tous confectionnés ? demanda la femme en s'approchant précautionneusement.

— Oui. Tous, répondit le Japonais.

— Même les femmes ?

— Oui.

— Que sont ces conduits ? demanda-t-elle en tendant un doigt.

— Des tuyaux qui permettent au sang de circuler dans le corps.

— Où se trouve l'âme ?

— Je ne l'ai jamais rencontrée.

— Et cette masse grise et blanche, dedans le cap, qu'est-ce donc ?

— Le siège de la pensée, madame, intervint Jacques.

— Le siège de la pensée ? Monsieur, vous vous moquez ! L'on m'a professé que la pensée coulait dans des tuyaux à ceux-ci semblables et gagnait toutes les parties du corps.

— Il est vrai qu'elle est véhiculée par ces sortes de fils que vous voyez là, mais il ne s'agit point d'un liquide au sang identique. Amo déconnait le moyen qu'elle utilise pour voyager par-dedans le corps, mais ses observations ont prouvé qu'elle prend naissance dans le cap de tout individu, à l'instar des animaux.

— Des animaux ? Ah çà, monsieur, cette fois-ci, vous déraisonnez ! nous ne serions que des animaux ?

Éline était scandalisée.

— Ce n'est point là ce que j'ai voulu affirmer, Éline. Nous ne sommes point des animaux, mais notre fonctionnement est, pour beaucoup de points, au leur semblable.

La femme le regarda d'un air profondément dubitatif et se tourna vers le Japonais qui s'essuyait les mains après les avoir lavées dans une bassine d'eau chaude.

— Qu'êtes-vous apensé de ces surprenantes affirmations, monsieur le Nippon ?

— Que l'être humain ne diffère des animaux que par sa capacité à la cruauté inutile, lui répondit-il.

Jacques sourit et posa une main sur l'épaule de son ami :

— Vous ne trouverez point chez Amo quelqu'un qui me contredira sur ce point, madame. Il est, encore plus que moi, convaincu de l'aspect bestial de certains guillaumes lui assura Jacques.

— Je constate avec frayeur qu'en votre compagnie, me voilà en grand danger d'hérésie, messieurs.

— L'hérésie semble être de penser quelque chose de différent de la masse, dit Amo. Mais qui est dans le vrai ? la masse, ou vous ?

— Je n'entends point ce raisonnement, monsieur le Nippon, et je n'ouls me prêter à ces joutes oratoires qui me pourraient mener tout droit en enfer. Narrez-moi plutôt ce que le corps de ce malheureux vous a pu professer.

— Rien.

— Rien ? mais alors...

— Tous les organes sont normaux, tout est semblable à un corps qui n'aurait point subi l'outrage imposé à ce guillaume. Nous n'en pouvons narrer davantage, intervint du Chesnoy.

— Adonc, c'est que l'emprise de l'être se situe ailleurs que la conformation des organes et du corps, conclut Éline.

— Oui-da, madame ; ailleurs... Mais où ?

Les jours suivants se passèrent à préparer des refuges dans les grandes caves des pelletiers, et à prévenir la population de la conduite à tenir, qui se résumait à une obéissance immédiate aux ordres de repli, hommes et femmes séparés. La cité serait alors surveillée par les femmes de plus de quarante-six ans, qui n'étaient hélas pas très nombreuses et surtout, totalement ignares en ce qui concernait les armes et les habitudes guerrières.

Jacques allait dans toute la ville, accompagné par Amo et Éline, muni d'un billet du prévôt. Il remarqua que le Japonais et la femme discutaient souvent ensemble, s'écartant un peu des groupes auxquels du Chesnoy faisait ses recommandations. Ils paraissaient trouver beaucoup de plaisir à se trouver l'un avec l'autre, parlant à voix presque basse, échangeant des regards qui, sans être naïvement complices, recelaient une sorte d'intimité entendue dont tout le monde était exclu.

Le Japonais avait pour la jeune femme des attentions, des prévenances que du Chesnoy ne lui avait jamais connues. Il n'était pas rare qu'on les voie partir tous les deux. Ils s'absentaient alors pour quelques heures et revenaient avec cet air un peu gêné, un peu heureux qui peut caractériser les amours naissantes.

— Dis-moi, mon ami..., commença Jacques, un soir, alors qu'ils se trouvaient seuls devant l'âtre dans la salle de la prévôté. Éline...

— Oui, elle me plaît beaucoup, le coupa Amo.

— C'est bien ce que j'étais apensé. Et... depuis longtemps ?

— Depuis le premier jour où je l'ai vue.

— Mazette. Peut-on alors employer le terme de passion ?

— Oui. Je suis passionné par cette femme, son esprit, son apparence, ses lèvres, ses mains, son regard.

— Voilà qui est à tout plein inédit. Oncques je ne t'ai envisagé dans cette disposition d'esprit.

Il se tut et resta un instant rêveur avant de reprendre :

— Il est vrai que la dame est accorte et bien tournée de sa personne. J'entends bien à cet étonnant et moderne sentiment, qu'il ne te déplairait point de...

— Tu vas prononcer des niaiseries, le coupa le Japonais en souriant à moitié.

— Moi, niaiseux ? fichtre. Et... cette passion est-elle partagée ?

— D'une façon différente. Je ne sais pas ce qu'Éline cherche à trouver en moi, mais elle n'est pas indifférente à ma personne.

— Voilà qui est bien dit, mon ami. Vos sentiments ne vous vont-ils point fragilisé face à Leh'cim ?

— Si, répondit très brièvement Amo.

— Adonc ? l'encouragea son ami.

— Donc rien. Ils vont nous fragiliser. Mais que peut-on contre l'amour naissant ?

— Tu dis le vrai, admit Jacques. J'accrois que l'on ne peut rien attenter contre ce sentiment qui bouleverse les sens et fait considérer les choses de la vie avec un unique élément de comparaison ou de repère. Se peut qu'à l'exorde d'une telle chronique, l'on puisse décider si l'on s'y laisse aller ou point ?...

— Je ne sais pas. Si cela est vrai, je pense que j'en suis incapable et que j'ai plongé malgré moi dans cette douce tourmente de l'esprit.

— Alors vis, mon ami. Vis ces instants délicieux et goûte-les comme s'il s'agissait des derniers.

— Tu parles comme un sage de mon pays.

Ce fut neuf jours après la mort de Martin que retentit à nouveau le cri de Leh'cim. Il envahit toute la cité, lugubre et démoniaque.

— Moi, je le sens désespéré, dit Éline avec un air de grande tristesse sur le visage.

— Je ne sais comment il le faut considérer, mais il convient à tout le moins de donner l'alerte ! intervint Jacques en entrant en trombe dans la pièce où se trouvaient ses amis. L'avez-vous fait ?

— Nenni ! s'écria la femme, tandis qu'Amo se précipitait dehors.

Il sonna à toute volée la cloche que le prévôt avait fait installer et le tocsin fut immédiatement repris par toutes les églises, se propageant à la vitesse du son de quartier en quartier.

Quand l'alerte fut donnée, le Japonais se plaça devant du Chesnoy et ne lui dit qu'un seul mot en s'inclinant :

— Pardon.

Jacques savait dans quelle disposition d'esprit se trouvait son ami et n'insista pas sur son étonnante lenteur de réaction quand le cri avait retenti.

— Les armes, les patrouilles, les filets ! ordonna du Chesnoy aux hommes qui accouraient vers la prévôté.

Chacun avait été chapitré sur le rôle qu'il devait jouer, mais il y eut néanmoins un peu de bousculade, tant la fièvre était grande, et ces préparatifs se firent dans le tumulte des cloches qui ne pouvaient rivaliser avec le cri de Leh'cim.

— Adonc chacun connaît le rôle qu'il se doit de jouer dans cette pièce, clama Jacques. Nous l'avons maintes fois répété ces derniers jours. La capture est à préférer à l'exécution. Cependant, si vous êtes menacés, il est cardinal de ne point attenter une quelconque héroïque manœuvre qui se solderait par votre trépas ! m'avez-vous bien oui ?

Hochements de tête et raclements de sabots. Personne ne dit mot. La tension était palpable et le cri qui ne cessait toujours pas sapait lentement le moral des citoyens. Jacques en prit conscience et ne prolongea pas ses recommandations.

— Allons, dit-il d'une voix assurée. Il nous faut bouter cette malédiction hors de ces murs.

Du Chesnoy et le Japonais s'étaient partagé les groupes qui allaient devoir repérer l'homme qui aurait été investi. Éline s'était jointe à la petite troupe que menait Amo.

Ils étaient cinq en tout et se dirigeaient vers la grande cathédrale de la ville. Il commençait à faire nuit et, la température ayant brusquement remonté, il tombait une neige fondue qui trempait les vêtements et s'accumulait sur les pavés en une couche froide et glissante.

— Cette neige me trempe l'âme, se plaignit un homme.

— C'est que tu la possèdes encore, lui répondit Amo. Ce pourrait ne plus être le cas si l'être fait ce qu'il veut.

— À c't'heure, j'oïs qu'il a lancé son cri et s'est accoisé, rétorqua l'homme. Adonc, le malheur a jà frappé.

— Tu dis le vrai, le Bernard, remarqua Éline. Il nous faut, dorés en avant, faire montre de grande vigilance.

Ils se serrèrent instinctivement les uns contre les autres et avancèrent en regardant dans toutes les directions. Amo s'écarta progressivement des autres pour frapper à l'improviste. Il se tenait sur la droite du groupe et, quand ils atteignirent la vaste place dégagée devant la cathédrale, il se coula le long des murs, dans l'ombre que la lueur des lanternes ne parvenait pas à dissiper.

Leur groupe avait pour mission de surveiller les alentours de la place qui autorisait une vue assez large sur ce secteur de la ville. Mais il faisait nuit et, au lieu de pouvoir repérer les éventuels déplacements de leur ennemi c'étaient eux qui se trouvaient en position délicate, regroupés devant la grande porte de l'édifice et éclairés par la lumière des lanternes qu'ils portaient et des torches qui brillaient, fichées dans les pierres des murs.

Éline cherchait à voir Amo, mais ne se résolvait pas à l'appeler, ayant intuitivement compris qu'il veillait sur elle sans se montrer. Elle allait dire aux autres de s'éloigner de la zone éclairée quand une voix déformée se fit entendre :

— *Tu es céans, ma belle femme à l'âme enchanteresse.*

Elle paraissait venir de nulle part, mais sourdait de la nuit. L'air lui-même s'épaissit et vibra au rythme des paroles susurrées par la voix qui s'adressait à la jeune femme, sans aucun doute.

— *Tu es venue à ma rencontre, ma mie. Tu accrois pour l'heure que c'est pour me combattre, pour me réduire, mais bientôt tu entendras le pourquoi de cette quête. Tu apprendras que tu ne cherches que ma présence et appètes vivement à m'encontrer à la parfin de me connaître...*

— Oncques je ne vous voudrai en moi ! cria Éline. Je vous dénie à tout plein le droit de vous prétendre un quelconque pouvoir sur mon âme et mon entendement !

— *Tu prends à nouveau langue avec moi, ma douce !* poursuivit la voix dont l'accent traduisait une joie indicible. *C'est donc que tu admets mon existence. Apprends que tout ce que j'attente à c't'heure c'est dans le dessein de te conquérir.*

— Je nouls vous ouïr plus avant, dit Éline.

— *Tu ne peux que tu le fasses,* continua l'être, imperturbable. *Je sais que tu viendras à moi.*

— Oncques je ne le ferai, jura la femme.

— *Tu sais que tu ne pourras agir autrement. Tiens, pour te prouver mon indéfectible attachement, mande-moi ce que tu veux, je l'accomplirai sur l'heure, je t'en fais le serment.*

— Cessez de tourmenter cette cité et ses habitants, exigea aussitôt Éline.

— *Et tu m'encontreras ?* marchanda Leh'cim.

Elle ne répondit pas tout de suite. Le silence qui régna durant ces quelques secondes parut palpable. L'air chantait en sourdine, sa vibration se communiquant aux cloches de la cathédrale qui émirent un son continu, comme une plainte, comme une sorte de lamentation en accord mineur.

— Et je vous rencontrerai, promit enfin la femme dans un souffle.

— Non ! cria Amo en sortant de l'ombre, son sabre dans la main droite. C'est un piège !

— *Qui es-tu, sauvage pour t'arroger le droit de dicter sa conduite à cette femme ?* gronda l'air vibrant.

— Éline n'écoutez pas ces promesses, ignorez la voix de ce lâche qui utilise les autres pour assouvir ses envies et se cache derrière la seule puissance qu'il maîtrise, dit Amo en fixant son amie.

— Je...

— *Elle ne peut qu'elle honore la promesse donnée,* reprit la voix.

Les autres membres du groupe se taisaient, effrayés par cet échange surnaturel.

— Éline, cet être n'est rien, affirma Amo. On ne peut faire de promesse qu'à une personne, pas à une voix, pas à un esprit retors et fou qui se sert des hommes comme de pantins dont il tire les ficelles et attend à ce qu'ils lui obéissent en tout, jusque dans sa folie la plus totale et meurtrière.

— Sauvage, je te dénie le droit d'accroire que tu entends le pourquoi de mes actes ! m'ois-tu ?

Éline regardait Amo, des larmes commençant à couler le long de ses yeux. Le Japonais vint lentement vers elle et, sans lâcher son sabre, la prit doucement dans ses bras.

— Reste avec moi, Éline. Tu es une femme pure, lui dit-il en la tutoyant pour la première fois. Tu ne dois pas te laisser convaincre. Tu n'es en rien coupable de ce que vit cet être torturé. M'entends-tu ? en rien coupable de sa vie et de son malheur.

— *Muselle ton bec, sauvage !* hurlèrent les pierres et les cloches de la cathédrale.

Elles vibraient avec une sauvagerie démentielle et à leurs sons mêlés se joignait une voix dont la tessiture variait sans cesse et traduisait une colère absolue.

Amo n'en tint absolument pas compte. Il continuait de s'adresser à Éline, la serrant contre sa poitrine sur laquelle elle posa sa tête.

— Il est si malheureux, souffla-t-elle.

— C'est vrai, mais ce n'est pas de ta faute. Il a tué. Il s'est accordé le droit de décider de la vie ou de la mort d'autres personnes. C'est un être qui s'égare dans sa douleur, dans les entrelacs de sa souffrance et qui en oublie toute raison. Il est totalement fou. Certes il souffre, mais tu ne dois pas admettre que cela lui permet toutes ses actions.

— *Silence !* crièrent encore les cloches dans un assourdissant tintamarre. *Silence nippon, ou je t'occis sur l'instant !*

Amo lâcha Éline et, pour la première fois, s'adressa à Leh'cim. Les yeux fermés, il se tourna vers la ville :

— Me tuer... Tout ne passe donc que par la mort et la souffrance, selon ta philosophie. Ce qui ne te convient pas, tu le détruis. Si c'est un être vivant, tu le tues. Serais-tu un enfant rageur dans un corps déformé par la haine des autres ?

— Je te dénie le droit de chercher à entendre ce que je puis être. Oncques tu ne le sauras, car tu vas passer, sauvage !

Surgissant de l'ombre qui entourait la cathédrale, et où il se tapissait sans doute depuis un long moment, un homme apparut, armé d'une lourde rapière qu'il tenait dans la main droite, comme si elle ne pesait pas plus qu'une brindille. Sans aucun temps de latence, il se jeta sur Amo avec un hurlement repris par toutes les cloches de la ville.

La vitesse avec laquelle il franchit l'espace qui le séparait du Japonais arracha un cri de stupeur aux hommes qui assistaient au combat et avaient écouté, incrédules et effrayés, l'échange qui s'était déroulé entre l'esprit de la malédiction, la femme et le sauvage.

Sa lame levée, l'homme tenta d'asséner un coup tranchant à la tête d'Amo qui évita l'attaque en se baissant vivement et en effectuant un pas de côté. Sans être emporté par l'élan, comme l'aurait été n'importe quel combattant après une frappe livrée avec tant d'amplitude, le dément pivota aussitôt sur lui-même et son arme effectua un arc de cercle en direction du torse de son adversaire, sifflant rageusement dans le soudain silence qui s'était abattu sur la ville. À nouveau le Japonais ne dut qu'à sa science du sabre de ne pas être découpé en deux par la lame dont l'acier poli accrocha la lueur dansante des torches en un éclair fugitif. Il la frappa violemment du flanc de son arme et profita de l'infime déviation que sa parade avait engendrée pour occuper le centre symbolique du combat et lancer une attaque fulgurante sur le poignet gauche de son adversaire en poussant un cri guttural.

L'homme ne regarda même pas sa main tomber sur les dalles ocre de la place. Accompagné par le soudain bourdonnement des cloches de la cathédrale, il se fendit, cherchant la poitrine d'Amo. Celui-ci manqua de peu d'être pris de vitesse, mais son sabre accompagna le foudroyant mouvement de la lame de la rapière dont il épousa l'acier et le dévia de sa trajectoire. Seule la chemise du Japonais fut transpercée. Sans réfléchir, et dans un mouvement d'une extrême concision, Amo tendit vivement le bras gauche et la pointe de son katana se planta dans la gorge de l'homme. Celui-ci ne tomba pas, mais continua d'avancer vers son adversaire, s'emplantant encore davantage sur sa lame, avec un effrayant gargouillement. La tête penchant affreusement sur le côté, le sang giclant de la carotide sectionnée, incapable de maîtriser ses mouvements, il tenta de frapper encore et encore le Japonais qui avait dégagé son arme et regardait le pantin désarticulé qui frappait dans le vide en poussant un cri terriblement humain. Un cri de douleur et de terreur absolues qui ne s'interrompit que lorsqu'il tomba sur le sol et mourut, agité de soubresauts qui faiblirent jusqu'à s'arrêter complètement.

À nouveau, un silence irréel s'abattit sur la place et toute la ville. La vibration des cloches, qui avait accompagné toutes les phases du court combat, avait totalement cessé.

Amo resta un instant la tête penchée vers le cadavre de son adversaire et mit un genou à terre à côté de lui. Il murmura quelque chose que personne n'entendit, puis se redressa et demanda en se tournant vers Éline :

— C'est là l'être que tu veux aider ? Regarde-le bien, cet homme qui était sans doute joyeux, ce matin. Cet homme qui a regardé sa femme et ses enfants avant de partir vers son destin. Il ne voulait pas que sa vie se termine ainsi, sous le tranchant de mon sabre. J'ai été obligé de le tuer, alors que *lui* ne me voulait pas de mal. Il a eu la malchance qu'un fou, un assassin, un lâche, le choisisse pour tenter d'accomplir à sa place ce qu'il ne pourrait jamais faire seul. Voilà les agissements de l'être que tu veux aider, femme, termina-t-il sombrement avant de partir, son sabre ensanglanté à la main.

Éline resta sur place, incapable de faire le moindre geste. Elle ne comprenait plus. Tout ce que représentait ce Leh'cim était la terreur, l'horreur, la haine, l'asservissement, mais elle se

sentait inexplicablement attirée par lui sans être capable de connaître la raison de ce sentiment qui était apparu quand il s'était directement adressé à elle.

— *Ce n'est point de cette façon que l'on m'arrêtera, susurra la voix. Ni lui ni son ami, ce du Chesnoy, ne seront capables de m'entraîner à faillir.*

Éline leva vivement la tête et regarda autour d'elle. Les trois hommes du groupe ne réagirent pas. Ils étaient penchés sur le corps inanimé de la marionnette de Leh'cim, et ne paraissaient pas entendre ses paroles.

— *Ils ne m'oient point, ma mie, confirma la voix. Je te prie de bien considérer ma prière. Tu as mandé la paix pour cette cité et ses habitants, je l'accorderai dès que je t'aurai rencontrée ; dès que je t'aurai envisagée, dès que mes yeux auront pu plonger dans l'onde de ton regard. Apprends, Éline, que tu me donnes une paix comme nul autre ne l'a su faire jusqu'alors. Apprends également que je me sens quiet quand je converse avec toi, quand je puis éprouver l'indicible bonheur de te savoir absorbée à m'ouïr. Lors, une douce félicité m'enveloppe et me fait retarder le moment terrible où je te vais devoir quitter. Mon âme se sent comme le nuage qui a trouvé son firmament dans l'azur de tes yeux.*

— Comment vos dires peuvent-ils être doux et tendres comme ceux d'un amant, lors que je vous sais capable de navrer et de faire tant pâtir des guillaumes et des femmes de la cité ? demanda Éline à voix basse, en s'éloignant un peu du groupe.

— *Je viens de te le narrer : tu m'apaises, ta présence passe un baume lénifiant sur les plaies de mon âme en grand dol. Je me sens comme un enfant qui retrouve tout à la fois la chaleur des bras de sa mère, et la grande amour qu'elle lui porte et qui le rassure. Je n'ai point eu l'heur de goûter à ce merveilleux bonheur d'être affectionné. J'ai grandi comme une herbe folle sans racine, poussant ici, poussant là, sans que rien ne me puisse ancrer dans la terre nourricière. Tu ne peux concevoir, douce mie, combien il est déquêtant de ne se point assavoir chéri. Lors, les jours sont pareils aux nuits, tout autant noirs et froids, vides et inutiles. Oncques je n'ai entendu le pourquoi de ma présence sur cette Terre. L'on m'a haï pour mon aspect physique, conspué pour mon intelligence qui effrayait prou mes précepteurs et mon entourage, abhorré pour mes agissements qui ne suivaient point la ligne tracée de l'entente sociale. Je...*

— La ligne tracée de l'entente sociale ? le coupa Éline. Vous navrez, vous démembrez, vous rendez fol dément. Comment pouvez-vous mander de l'amour ? Comment pouvez-vous accroire que l'on vous peut chérir ? J'entends votre affliction. J'avise la géhenne dans laquelle vous vous trouvez à c't'heure. Nonobstant, je ne puis que je condamne vos agissements qui sont par trop ceux d'un fol qui s'arroe le droit de vie ou de trépas sur des êtres qui n'ont que le mal heur de vivre à la même époque que lui. M'entendez-vous, Leh'cim ?

— *Je t'entends, ma mie, je t'entends.*

— Adonc, je vous en conjure, cessez de tourmenter cette cité, le pria-t-elle à voix haute. Cessez !

— *Dès que tu m'auras rencontré.*

— Je le ferai, je vous en fais serment. Je ne sais quand, je ne sais comment, mais je vous rencontrerai.

— *Plus tu tardes, douce Éline, plus le risque qu'un autre homme pâtisse prou augmente.*

— Je vous dénie le droit de me forcer la main ! s'exclama-t-elle.

Les hommes, toujours regroupés autour du cadavre, levèrent la tête, étonnés.

Elle poursuivit à voix basse en marchant vers la cathédrale :

— Ce n'est point en me sentant acculée que je vous pourrai venir visiter en toute quiétude, vous l'entendez fort bien. Ne vous manifestez plus pendant quelques jours et je vous autoriserai à nouveau à prendre langue avec moi.

— *Quelques jours ? Combien ?*

— Neuf.

— *Neuf jours sans ouïr ma voix, sans sentir ma puissance ?*

— Oui-da.

— *Fort bien. Le marché est conclu. Passé ce délai, je t'indiquerai comment me venir envisager. Sommes-nous en accord ?*

— À tout plein.

— *À te revoir, douce Éline*, murmura la voix, tandis qu'une chaude caresse enveloppait totalement le corps de la femme qui frissonna.

Les cloches vibrèrent doucement une dernière fois, comme un chant juste murmuré, puis ce fut le silence normal d'une nuit humide.

— Où donc se trouve Amo ? n'est-il point céans ? je reconnais son coup de sabre.

Jacques courait vers Éline, les sourcils froncés, l'air préoccupé. Celle-ci ne répondit pas immédiatement. L'échange qu'elle venait d'avoir avec Leh'cim l'avait laissée totalement perdue, ne sachant plus où se trouvait le vrai du faux, la réalité et l'irréel.

— Je ne sais, finit-elle par murmurer.

— Ah çà ! s'exclama du Chesnoy. Oncques il n'est départi d'un lieu de combat sans m'en avertir au préalable. Que s'est-il déroulé céans ?

— Mandez-le aux autres, dit Éline, peu aimable.

Jacques, qui scrutait l'obscurité, sans doute dans l'espoir d'y apercevoir son ami, tourna la tête vers elle, étonné, et la regarda vraiment. Elle semblait perturbée. Plus que cela ; intensément bouleversée.

— Mon amie, insista-t-il. Je vous envisage fort déquêtée. Je pressens qu'Amo ne s'est point fait navrer dans ce combat. Je sais son habileté au sabre et ce pauvre Guillaume, même manœuvré par l'être, l'a pu juger, ajouta-t-il en désignant le corps qui était resté sur les dalles de la place sans que personne n'ose y toucher. Adonc, je réitère ma question, car j'entrevois que vous vous êtes impliquée très en avant dans la confrontation qui se vient de dérouler sur icelle place. Me leurré-je ?

À nouveau, Éline mit un certain temps avant de répondre à du Chesnoy. Elle-même ne comprenait cette réticence nouvelle, ces hésitations qui l'empêchaient de parler, d'éclairer Jacques. Le raisonnement de son ami était très efficace et, il y avait de cela quelques heures, elle aurait discuté, avancé des idées, argumenté avec lui, cherchant à faire progresser leurs recherches. Là, elle se comportait exactement comme si elle voulait protéger Leh'cim. Leh'cim qui terrorisait, qui tuait, qui massacrait.

— C'est pourtant un monstre, dit-elle sans se rendre compte qu'elle pensait à voix haute.

Jacques la fixa intensément, mais se tut.

— Il est vrai que j'ai été..., commença-t-elle.

— Que vous avez été... ? l'encouragea du Chesnoy.

— Je... Il..., tenta encore Éline avant de baisser la tête et de se taire.

— Leh'cim ? s'enquit Jacques. « Il », c'est bien Leh'cim ?

— Oui-da.

— Sangdienne, jura son ami en lui posant les mains sur les épaules. Il vous a contactée ! je l'entends dans vos atermoiements, dans votre profond trouble. Il vous a voulu circonvenir et, se peut, séduire. Cela ne se peut ! Ah, je crains de devenir fol... Je n'ose vous livrer le fruit de mes soudaines cogitations, malgré qu'elles aillent dans le sens de celles qui me vinrent lors de notre précédent combat d'avec une des créatures du monstre. Je me ramentois qu'il vous a adressé la parole, servant de truchement à Leh'cim. Vous en souvient-il ?

— Oui-da, murmura Éline.

— Puis-je vous livrer mes pensées ?

— Faites, le pria Éline.

Le ton pressant de sa voix confirma à Jacques qu'elle préférait que ce soit lui qui prononce les paroles qui ne pouvaient franchir la barrière de ses lèvres.

— Adonc, je me risque : voilà, je suis encore une fois acertainé qu'il appète à vous séduire. J'accrois que ses agissements depuis ces mois, tous les guillaumes qui sont devenus fols déments, brutaux sanguinaires, puis qui ont passé, les femmes qui ont été violentées et démembrées, tous ces suppliciés, ne sont que le résultat de l'immense peine qu'il ressent à vous voir libre, belle, terriblement femme et désirable.

Le débit des paroles de du Chesnoy s'accélérait. Il se doutait au fur et à mesure de sa démonstration qu'il pouvait être sur la bonne voie.

— Oui-da, c'est cela, ce ne peut être que cela. Il ne vous peut posséder, lors il passe l'immense dépit qu'il ressent jusqu'au plus profond de son être sur les autres femmes de la cité. Elles sont certes femelles de conception, mais cela n'en fait point pour autant des femmes à ses yeux. Elles le déçoivent. Se peut qu'il accroît sincèrement qu'elles succéderont enfin à le satisfaire, et qu'il attente sans cesse d'en séduire une, mais il se trouve perpétuellement déçu. Vous. Vous seule le pourriez contenter. J'opine que c'est là une certitude qui gît dans son entendement le plus intime. Seul votre esprit apaiserait le sien, seul votre corps pourrait répondre à ses besoins. Oncques il ne se contentera d'une autre femme, j'en suis dores en avant à tout plein acertainé.

Éline frissonna.

— Je conçois votre dégoût, dit du Chesnoy en la lâchant.

— Je... Je ne suis point... Ah ! Jacques ! comment vous narrer ce qui se fait jour par-dedans mon cap, sans succomber à la grande vergogne où cela me plonge ? s'écria-t-elle.

Il se tourna vers les hommes de son groupe qui avaient rejoint ceux qui étaient déjà présents :

— Emportez ce guillaume à la prévôté, ordonna-t-il. Il nous le faudra examiner pour entendre le pourquoi de sa vésanie. J'accours tantôt. Venez, marchons, dit-il à son amie.

Il voulait l'éloigner du groupe qui s'affairait maintenant pour emporter le corps.

— Je crois entendre votre mésaise, dit-il après un long silence.

Ils marchaient lentement. La nuit était totale et soulignée par les lueurs de torches qui brûlaient dans toute la cité, sur ordre du prévôt. Quelques rats se sauvaient sur leur passage,

longeant les murs, ombres furtives qui se coulaient derrière des pierres, des objets laissés sur le sol. Deux ou trois chats passèrent en miaulant.

— Elle est méprisable, répondit Éline.

— Se peut. Je ne sais et nous la juger. À tout le moins, elle existe. Puis-je vous narrer le fruit de ma cogitation ?

— Je vous en prie.

— Leh'cim est seul. Leh'cim est perdu, triste, abandonné, infiniment mal heureux. Il se noie dans son ressentiment pour nous, les « normaux ». Adonc, j'accrois qu'il est anormal. Je ne sais de quelle façon, mais il est anormal. De cela je suis acertainé. En outre, j'opine encore une fois qu'il est de vos connaissances, ou que vous êtes des siennes. Il vous a possiblement jà envisagée et s'est trouvé pris dans l'admiration de votre apparence, ou de votre entendement, ou les deux à la fois. Ainsi que je vous l'ai narré tantôt, il vous espère dans toutes les femmes et quête son apparence physique, son agilité et sa force dans tous les guillaumes. Ce sont ses victimes qui nous pourront professer qui il est.

— Je le vais rencontrer, lâcha Éline dans un souffle.

— Que m'apprenez-vous là ? s'exclama Jacques. C'est folie ! vous ne pouvez que vous renonciez à cette démente entreprise !

— Mais je...

— N'entendez-vous donc point qu'il vous tiendra alors en son pouvoir ? la coupa du Chesnoy. Il est certes fol et perdu dans les entrelacs de sa géhenne, mais il n'en est pas moins effroyablement puissant et fort pénétrant. Il possède des pouvoirs titanesques. Vous ne pouvez aller seulette devant lui ! je nous vous laisser...

Ce fut au tour d'Éline de l'interrompre :

— Je suis capable de décider seule de ma vie, monsieur, dit-elle d'un ton sec. Oncques quelqu'un m'a retenu d'agir selon mes décisions.

— Même si elles vous promettaient la souffrance ? rétorqua Jacques. Même si vous vous trouviez lors en grand péril, s'il y avait danger de déviation ou de vésanie ?

— Je décrois qu'il me veuille du mal, argumenta Éline.

— Je le décrois itou, mon amie. Nonobstant, concevez que cet être est fol. Qu'est-ce que le mal pour lui ? qu'est-ce que le bien ? Ces notions se trouvent-elles quelque part dans son entendement torturé, ou bien ont-elles à jamais disparu, emportées par la douleur et le dépit ? Ne pouvez-vous entendre qu'il vous chérit, certes, mais qu'il est capable de vous occire ou de vous soumettre, si d'aventure il conçoit que vous ne l'aimez point, si par malheur vous le décevez d'une façon que vous n'aurez même point élaborée ? Je persiste à accroire que c'est folie que de l'aller rencontrer.

— Il m'a promis de cesser les tourments qu'il fait subir à la cité si j'acceptais de l'envisager, et...

— Ne voyez-vous point le chantage, la manœuvre ? la coupa du Chesnoy.

— De quel autre moyen dispose-t-il pour que je consente à satisfaire sa demande ?

Jacques leva les bras au ciel en s'exclamant :

— Éline, Éline, Éline ! J'accrois que vous vous trouvez à c't'heure en pleine confusion ! Cet être, cet homme est fol ! Il se peut qu'il soit sincère, je n'en disconviens point ! mais, par l'amour de tout ce qui vous est cher, admettez que ses raisons ne sont point les nôtres, point les vôtres ! Son raisonnement est dévoyé par sa vésanie ! Concevez-le, mon amie, je vous en

prie ! Je trémule à l'idée que vous vous sentiez emplie d'une pitié qui vous va roidement mener vers l'acceptation de faits, de pensées, de désirs qui vous auraient auparavant étonnée. Je ne sais que dire, mais suis acertainé d'être dans le vrai et je redoute fermement que votre légitime souhait d'intervenir pour le bien-être de votre cité et de ses gens ne soit accompagné par un sentiment plus trouble dont vous ne mesurez point encore la portée, mais qui vous contraint à concevoir des actions qui m'apparaissent moult effroyables. Je ne sais quelles sont les raisons qui vous poussent à ainsi agréer une aussi étonnante volition, mais je vous mande instamment de n'y point consentir et de réfléchir plus avant, à la parfin de peser le petit pour et l'énorme contre qui s'y trouvent étroitement intriqués.

Elle le regarda, puis marcha vers une fontaine et s'assit sur le muret du bassin. Il la suivit.

Ils restèrent silencieux pendant de longues minutes. La pluie mêlée de neige s'était arrêtée et quelques étoiles piquetaient le ciel nocturne visible dans l'échancrure des nuages.

Éline frémit.

— Jacques...

Elle s'interrompt. Il ne fit rien pour la brusquer, et attendit qu'elle reprenne.

— Je ne puis que je me rende à sa rencontre... Non ! dit-elle en levant la main alors qu'il allait parler. Laissez-moi mener mon dit jusqu'à son terme, je vous prie. Il se peut que vous ayez vu juste en mon esprit et que je sois menée par une raison qui me dépasse. Nonobstant, j'accrois que la solution pour cette cité réside dans le choix que je fais ce jour d'hui. Je vais rencontrer Leh'cim. Il me l'a mandé, il m'en a instamment prié. J'opine que cette volition n'est point outrée et qu'il est fondé que cet être aspire à envisager ceux qui le pourchassent.

— Pardonnez-moi mon amie, intervint du Chesnoy. Mais je ne puis que je ne m'étonne de ces derniers mots : « ceux qui le pourchassent... », dites-vous ; dans ce cas, narrez-moi la raison pour laquelle il ne mande pas une rencontre avec Amo et moi.

— Tout simplement par ce qu'il nous craint et sait fort bien que nous le tuerions si nous le voyions, déclara soudainement la voix d'Amo.

Le Japonais sortit de l'ombre du mur et vint vers eux, l'air sombre.

— Il sait que nous sommes pour l'instant plus forts que lui. Il est puissant, mais ne peut pas combattre lui-même, raison pour laquelle il nous envoie des marionnettes. Il ne veut pas nous voir ; il veut Éline et elle seule.

Celle-ci fixa son ami dans les yeux.

— Vous le voulez détruire, dit-elle.

— Oui.

— Pour quelle raison ?

— Car il est le mal.

— Il pâtit prou.

— Possible, mais il tue. Possible, mais il est retors et je suis sûr qu'il joue avec tes sentiments.

— Et toi, demanda-t-elle en le tutoyant à son tour pour la première fois, ne veux-tu point jouer avec iceux ?

Jacques, discret, s'éloigna.

— Non. Je ne peux pas jouer avec une âme, mais je peux te dire que je t'aime, tu l'as certainement déjà deviné. Je t'aime pour toi. Jamais je n'aimerai quelqu'un pour moi. Je

pense que l'amour est un don. Un don de soi, une confiance que l'on place en l'autre. Je te fais confiance et je t'aime parce que tu es celle qui me convient, mais je ne veux pas t'enfermer dans une cage. Tu agis selon tes envies, tes désirs et ton cœur. Tu veux aller voir ce... cette chose ? Qui serais-je si je te l'interdisais ? Seulement, je ne suis pas d'accord ; je pense qu'il y a danger.

— N'est-ce point la jalousie qui te fait ainsi concevoir ? j'abhorre la jalousie, ce n'est point là de l'amour.

— Et moi, je crois que la jalousie fait partie de l'amour. Je crois que lorsque l'on aime, on souffre de voir cette personne éprouver des sentiments amoureux pour un autre cœur, un autre esprit, une autre âme.

— Adonc tu accrois que je suis éprise de Leh'cim ?

— Je ne sais pas, avoua le Japonais. Je crois que tu commences à l'être et que tu t'y autorises.

— Tu me l'interdis ?

— Encore une fois, de quel droit ? Cela me peine, cela me blesse et, si j'étais un animal, je sauterais à la gorge de cet être qui te séduit et je lui broierais la gorge. Je suis humain et, si je le tue, ce sera parce qu'il m'a attaqué ou qu'il a fait du mal à des gens que j'aime.

Éline s'approcha de lui et posa sa tête sur sa poitrine.

— J'entends ce que tu me narres, mon ami. Je suis béante d'encontrer un homme qui respecte tant les femmes et leurs sentiments. Je suis acertainée que je serais bien avec toi pour le restant de ma vie, mais il me faut aller rencontrer cet être. Je le crois faible et souffrant. Je le crois torturé par une peine immense et j'opine que ses agissements peuvent être contenus, si je parviens à lui révéler que tous les hommes ne sont point contre lui et que toutes les femmes ne le craignent point.

— Tu penses vraiment parvenir à lui montrer cela ? je crois que tu espères beaucoup de cette rencontre et que tu ne veux pas t'avouer la véritable raison qui te pousse à t'y rendre.

Éline soupira et enserra le torse de son ami dans ses bras.

— Je déconnais cette raison, avoua-t-elle avant d'exiger dans un murmure : aime-moi.

Sans mot dire, il la souleva de terre et, après un simple coup d'œil à du Chesnoy qui se tenait à une dizaine de mètres, il l'emmena vers l'obscurité des murs.

## – Chapitre quatre –

Il pleuvait.

Cela ne gênait pas Jeannot Legros qui revenait de l'atelier du bourrelier, son sac de cuir ravaudé sur les épaules. Il était heureux. Un âpre marchandage lui avait permis de ne pas payer la somme demandée par l'artisan. Son sac était son outil de travail. Il y rangeait toutes les pièces qu'il réparait et allait rendre à leurs propriétaires. Son petit commerce prenait de l'ampleur, à tel point qu'il commençait à envisager de s'installer dans l'échoppe qu'il avait remarquée dans la venelle de l'Horloge. Elle était bien située : à proximité de la place de l'église, où de nombreuses commères passaient en se rendant ou en revenant des offices, la petite rue drainait un grand nombre de personnes et, s'il était assez malin pour diversifier son art, il savait qu'il lui serait possible d'envisager une progression importante de ses gains.

Il sourit.

Une gêne soudaine lui fit brusquement porter la main à l'arrière du crâne. Pas une douleur, ni une démangeaison, mais comme une sensation de lourdeur inconnue qui l'étonna. Cela passa immédiatement.

Se frottant la tête sous son chapeau de feutre et, tout à la réflexion concernant son avenir, il ne pensa plus à cette étrange impression. Il décida de faire un petit détour pour passer devant l'échoppe abandonnée afin de la voir encore une fois.

Le soir tombait et le menuisier ne croisait plus grand monde sur son chemin. Il vit passer un lampiste avec sa mèche allumée et se sentit heureux de ne pas avoir à parcourir les rues de la capitale, quel que soit le temps, pour allumer les torches et les grandes lampes suspendues dans les rues principales.

Il approchait de l'église quand la brusque et désagréable sensation le frappa à nouveau.

— Nom de bleu ! jura-t-il entre ses dents.

Il détestait avoir mal. Cela le mettait généralement dans une rage qu'il ne contrôlait que difficilement. Cette fois-ci, il ne s'agissait pas à proprement parler de douleur, mais d'une sorte de gêne lourde qui lui prenait tout l'arrière de la tête et se répandait doucement, insidieusement à sa nuque, son dos, ses bras, son bassin et ses jambes. Quand il sentit que toute la partie postérieure de son corps était atteinte, il s'affaissa plutôt qu'il ne s'assit à même les pavés mouillés par la pluie qui n'avait cessé de tomber pendant la journée.

Il ne comprenait pas.

Progressivement, il lui fut impossible de bouger les membres et tout l'arrière de son corps devint insensible.

— Nom de bl..., commença-t-il.

La possibilité de parler disparut brusquement et sa colère se mua en frayeur quand il ressentit nettement de froids et visqueux serpents ramper à l'intérieur de son crâne, en parcourir toutes les circonvolutions et investir totalement ses pensées. Sa tête retomba sur sa poitrine, un fin filet de salive coulant de sa bouche.

Jeannot Legros venait de mourir.

*Leh'cim exulta. Il avait réussi à investir un homme qui ne se trouvait pas dans la même ville que lui. Il était maintenant certain de parvenir à le manœuvrer suffisamment pour se servir de lui comme il l'avait fait pour les autres et parvenir à assouvir ses besoins.*

*Il n'avait pas menti à sa chère Éline : la cité et ses habitants allaient être ménagés. Elle ne lui avait pas demandé de cesser tout meurtre. Il savait qu'il jouait avec les mots, mais cela ne le gênait pas. Il devait laisser s'exprimer sa puissance.*

*Il sourit. Une joie profonde naquit dans son esprit, puis descendit le long de son dos tordu, de sa colonne déformée ; une joie qui laissa cette douce et douloureuse trace de chaleur sur son passage ; une joie tellement intense qu'elle confinait à la jouissance totale et le torturait, labourant ses entrailles mal formées, piétinant son ventre dur et réveillant son sexe oublié. Il appréciait par-dessus tout être heureux et souffrir de ce bonheur. Il aimait à la folie associer le plaisir et la douleur. Éline. Éline saurait goûter cette dualité intime, cette obscure clarté que seules pouvaient donner torture et jouissance infiniment mêlées.*

— *Le plaisir est si près de la douleur, murmura-t-il pour lui seul.*

*Il eut envie de tuer. Envie de séduire, envie de plaire et de mordre dans la chair palpitante d'une vierge. Il savait qu'aucune ne le trouverait suffisamment beau, ou même simplement normal pour accepter de le regarder et de rester un instant avec lui de son plein gré. Elles le craignaient toutes. Il les dégoûtait, les terrorisait. Son infirmité, sa difformité et la puissance qu'elles lisaient dans son regard suffisaient à les détourner définitivement de lui.*

— *Elles m'abhorrent ? Fort bien. Je les dresserai à m'aimer malgré elles, gronda-t-il. Il ne sera point narré que le dernier des Teval n'enconnera point. Oncques quelque guillaume ne pourra chanter qu'un Teval ne sait aimer une femme !*

*La perspective que l'on puisse se moquer de lui, rire de son incapacité, le mit brusquement au bord des larmes. Il frissonna de rage et, sentant que les cloches allaient se mettre en résonance avec sa colère, se calma immédiatement. Il ne fallait pas qu'Éline soit fâchée contre lui !*

— *Pas Éline, se dit-il avec ferveur. Pas elle. Elle me saura chérir, elle ne me craindra point et appétera vivement à me venir caresser et prendre langue avec moi... Prendre langue avec moi, répéta-t-il en frissonnant. Que cette formule est plaisante !*

— Monseigneur ! Monseigneur !

Le valet secouait son maître qui ronflait, bouche ouverte et bras en croix. Il était minuit passé et trois soldats se tenaient près du lit.

— Qu'est-ce ? s'exclama le duc. Que viens-tu céans hucher de la sorte, vil laquais ?

— C'est que, Monseigneur, l'on m'a mandé de vous éveiller, balbutia le vieil homme.

— Qui ose ?

— C'est je, monsieur le duc, le marquis de Blovois, sur ordre de sa majesté le roi.

Le duc de Domelage, tout à fait éveillé, se dressa sur son lit à l'évocation du souverain.

— Le roi ? que se passe-t-il ? me veut-il envisager nuitamment ?

— Si fait, monsieur le duc, répondit le marquis. Il vous espère en son cabinet pour une affaire qui ne souffre aucun délai, raison pour laquelle nous nous sommes introduits dans votre ruelle.

— Et bien vous fîtes, marquis ! bien vous fîtes ! Augustin ! mes effets, promptement.

Sans cérémonie, le duc bondit hors de sa couche, ôta sa longue chemise de nuit, son bonnet et, nu comme un ver, tendit les bras pour que son valet l'habille.

Le voyage de l'hôtel ducal au palais royal ne fut pas long, bien qu'ils ne se trouvassent pas très proches l'un de l'autre, mais en cette heure de la nuit, la foule qui piétinait d'habitude dans les rues boueuses, dormait paisiblement dans ses foyers.

Tout le conseil était réuni. Le duc reconnut ses pairs et les maréchaux qui entouraient le roi. Tout le monde se taisait et, si sa majesté leva brièvement la tête à l'arrivée de Domellage, elle ne lui accorda aucun signe de tête. Celui-ci se plaça près du maréchal d'Agrège, grand ami de sa famille depuis plusieurs années.

— Que... ? commença-t-il à voix basse.

— Chht..., lui répondit le militaire, un doigt sur la bouche.

Domellage obéit et attendit comme les autres le bon vouloir royal.

— C'est insupportable ! s'exclama soudain le roi. L'on nous vient narguer dans notre cité ! dans notre capitale ! Nous ne pouvons que nous mettions un terme à cette abomination. Nous entendons, messieurs, que le conseil ci-présentement réuni trouve une méthode, le moyen pour que cesse tout cela !

Il se tut.

Le duc ne comprenait rien à ce qu'il se passait, mais n'osait demander ce qui était si terrible pour que l'on convoque tout le conseil royal en pleine nuit. S'agissait-il d'une tentative de conquête par des états voisins trop ambitieux ? il ne le pensait pas.

— Puis-je avoir l'outrecuidance de mander à sa majesté la raison de cette convocation nocturne ? s'enquit le plus jeune duc du conseil.

Il s'agissait d'un homme qui atteignait les trente ans, qui devait son titre à son père et faisait tout pour le mériter.

Le roi se tourna vers celui qui venait de parler comme s'il l'avait piqué :

— Comment ? vous, duc du royaume, membre du conseil royal, vous ignorez ce qui se déroule dans les murs de notre ville ? demanda-t-il de cette voix pincée qui annonçait généralement la colère royale.

— J'avoue mon ignorance, majesté, répondit le jeune duc.

— Eh bien apprenez, ignorant, que l'on tue, dans notre ville ! l'on tue ! l'on viole et tourmente ! l'on éviscère et meurtrit ! Nous voulons agréer ces agissements et nous, roi, mandons au conseil de dépêcher les armes sur celui qui survient à la parfin de nuire à notre cité. Qui s'en prend à la capitale s'en prend au royaume, c'est-à-dire au roi !

Un murmure d'assentiment suivit cette exclamation et l'on regarda le jeune duc comme s'il était à l'origine de tous ces troubles.

— Des meurtres par-dedans la cité, cela ne constitue rien de réellement moderne, messires, et bien vous l'assavez, des meurtres ayant lieu toutes les nuits dans les venelles et sur les places, notre belle ville étant par trop grande pour que le guet puisse, ou veuille, intervenir.

Celui qui venait de parler, et dont on aurait pu penser qu'il avait ainsi minimisé l'intervention royale, était un gros homme à la mine couperosée et qui grimaçait en tentant de soulager sa jambe droite dont le pied était enveloppé dans un énorme pansement qui masquait les atteintes de la goutte. Il était considéré comme le ministre le plus influent, le plus écouté par le roi qui se fiait aveuglément à ses avis et suivait ses conseils avec empressement. D'aucuns murmuraient que c'était lui qui gouvernait, mais personne ne l'aurait affirmé à voix haute.

— Ce que sa majesté entend présentement, poursuivit-il, c'est que l'on tue céans à la manière de la cité maudite. Il semblerait, messieurs, que la malédiction ait gagné la cité du roi !

— Ah çà ! s'exclamèrent plusieurs conseillers.

— Oui-da, messieurs, l'abomination se vient nicher par-dedans nos murs. Adonc, plus d'entrées, plus de sorties, sous peine de se trouver en grand danger de passer en vingt-neuf heures, poursuivit le gros homme.

— Est-ce avéré ? osa demander Domellage.

— Si fait, duc, ainsi que je l'ai moi-même constaté. Deux femmes ont été retrouvées mortes sur le parvis de la cathédrale. Elles ont passé du fait du traitement qu'elles ont subi, le conuil si vilainement tourmenté que l'on ne peut que l'on croie à une saillie diabolique.

— Est-ce là une raison pour accroire à la survenue de la malédiction ? s'enquit le jeune duc.

— Accoisez-vous donc, jeune fat, lui intima le roi et laissez aller le dit de notre ministre d'Yeuse à son terme.

Le jeune homme rougit violemment et baissa la tête. Il venait par deux fois de se faire rabrouer en public par sa majesté. Il comprit qu'il lui faudrait prouver sa valeur pour redorer son blason.

— J'opine, et sa majesté me fait l'honneur de partager mon sentiment, que ce que l'on observe dans ce cas est en tout point similaire à ce qu'il se passe en la cité maudite, d'autant que le guet a découvert un guillaume fol perdu, assurément habité par une âme noire qui ne cessait de répéter : « Leh'cim, Leh'cim... ».

Les conseillers frémirent. Ils connaissaient tous l'histoire de la cité maudite. Elle avait fait le tour du royaume et peu de gens, dans l'entourage immédiat du roi, ignoraient les différentes phases de la malédiction ainsi que le déroulement de son terme qui avaient fait l'objet de nombreuses séances animées à la société savante royale.

On se tourna vers le cardinal dont la robe pourpre parut un refuge pour ceux qui commençaient à trouver que l'affaire devenait trop soufrée à leur goût.

— Nous avons péché, laissa-t-il tomber.

Domellage ne voyait pas bien quand ni comment il avait péché. Il n'avait rien fait de plus que le cardinal. Boire un peu trop et lutiner quelques servantes n'étaient pas pécher. Il ne croyait ni en Dieu ni en Diable, mais était un homme d'une grande prudence ; il se signa donc comme les autres.

Jacques, Amo et Éline marchaient dans la ville. Cela faisait maintenant plus de trente jours que la dernière attaque avait eu lieu.

— Voyez qu'il a tenu parole, répéta la femme.

— J'entends, vous l'avez jà souligné, répondit du Chesnoy.

— Si je bisse, c'est pour ce que vous me semblez douter. Il m'apparaît que vous n'accordez aucune fiance au serment de Leh'cim.

— Aucune, il est vrai, confirma Jacques.

— Mais comment escomptez-vous qu'il revienne à la raison si personne n'appète à se fier à ses dires ?

— Il est fol, mon amie, soupira du Chesnoy. Totalemment et définitivement fol.

— En êtes-vous acertainé ? quels sont les éléments qui vous autorisent à porter un tel jugement ? demanda Éline, presque fâchée.

— On ne tue point, on ne..., commença Jacques.

— On ne tue point ? l'interrompt la femme. Tous les hommes d'armes sont fols, dans ce cas. Amo est encore plus fol et dément, puisqu'il tue et décapite et tranche avec son sabre ! s'exclama-t-elle en se tournant vivement vers le Japonais qui, navré, suivait l'échange sans rien dire.

— On n'éviscère point, on ne démembre point, on ne force point les femmes qui se refusent à nous, si l'on est sain d'esprit. On ne se sert point de guillaumes pour assouvir ses besoins animaux, si l'on est sain d'esprit ! allons, madame ! convenez que cet être est pour le moins déséquilibré ! s'emporta du Chesnoy.

— Jacques..., dit doucement Amo en lui posant la main sur le bras.

— Ah, toi ! ne joue point les modérateurs, à peu que j'accrois que tu es faible ! s'exclama Éline. Suis femelle qui sait se défendre, point n'est besoin de tempérer l'ire de ton ami !

— Ce n'est pas pour toi que je le fais, précisa calmement le Japonais, car je te vois hélas au-delà de tout raisonnement lucide. Je pense que toute argumentation qui tendra à te prouver que ce monstre est fou se heurtera à ta conviction du contraire. Je crois que Leh'cim a trouvé en toi l'alliée dont il avait besoin. Sans doute existe-t-il dans ton esprit un manque, une particularité qui fait que vous vous plaisez tous les deux, sans que tu le saches, sans que tu le comprennes. Tu ne le vois pas encore, mais tu l'aimes, j'en suis certain. Le sentiment que tu nourris à mon égard va s'amenuiser lentement. Tu vas d'abord t'en défendre, tu vas sans doute combattre cette inclinaison mais, finalement, tu ne pourras que reconnaître que tu ne m'aimes plus, que tu ne m'as peut-être jamais aimé et que c'est de lui dont tu as réellement besoin, de tout ce qu'il représente pour toi.

— Tu déparles, mon ami, dit Éline, subitement calmée.

— Hélas, je ne le crois pas. Je crains même qu'il ait réussi, par un des procédés dont il a le secret, à s'introduire dans tes pensées, et qu'il les manœuvre.

— Il ne l'attenterait point, il me respecte ! s'écria-t-elle.

— À sa façon, Éline. À sa façon.

— Mais moi, je le sais fort bien que je te chéris très en avant par-dedans mon cœur et mon âme, je le sais depuis toutes ces journées et ces nuits que nous passâmes ensemble. Je mande votre pardon, Jacques, pour ce manque de pudeur.

— Il n’y a point offense, la rassura du Chesnoy.

Il s’éloigna néanmoins, laissant ses deux amis poursuivre sans lui.

Éline s’appuya à une barrière. Ils se trouvaient en bordure du champ citadin, là où se déroulait autrefois la grande foire aux bêtes, avant la malédiction. On y faisait trotter les chevaux pour que l’acheteur puisse juger de leur fraîcheur.

— Je sais que tu es sincère, lui assura Amo. Mais creuse loin dans tes sentiments, cherche dans ton esprit, va le plus profond possible et tu trouveras sans doute une petite voix qui te soufflera ton amour pour ce monstre, pour l’homme qui se cache quelque part en lui, pour l’être humain qu’il a été et qui est maintenant enfoui, tué par tous ces meurtres, étouffé par la haine que Leh’cim conçoit pour nous, les hommes, et pour vous, les femmes qui vous refusez à lui. Il t’aime parce qu’il a besoin de toi. Tu représentes un remède pour son cerveau malade. Moi, j’ai besoin de toi parce que je t’aime.

— Mais...

— Ne dis rien, la coupa le Japonais. Seulement, sache que tu peux encore choisir et que ce choix t’appartient. À toi et toi seule. Je ne peux te conseiller qu’une seule chose : choisis ton bonheur. Je pense que la vie bien vécue est celle lors de laquelle on a été heureux. Si tu te trouves devant un dilemme insurmontable, c’est qu’il te reste quelque chose à accomplir dans cette vie. Accomplis-le, ma mie. Accomplis-le. Je ne t’influencerai pas plus que je viens de le faire, alors que lui possède des moyens dont je ne dispose pas et qu’il va en user et abuser, car c’est un être à qui la notion de scrupule est étrangère. Je suis certain qu’il est dans ton esprit.

— Adonc, tu m’accrois habitée ?

— Habitée, non. Très fortement influencée, oui. Et cela me terrifie.

— Pour toi ? demanda-t-elle, presque agressive.

— Te voilà sur la défensive, constata Amo d’une voix triste. Tu es prête à te battre pour défendre ton autonomie, alors que je ne la menace pas. Ne viens-je pas de te dire que tu es seule maîtresse de ton destin ? ne viens-je pas de t’affirmer que je ne chercherai pas à t’influencer ? Ne me prête pas des pensées mesquines, tu me décevrais. Non, pas pour moi. Je suis inquiet pour toi. Où va-t-il t’emmener ? Il possède des pouvoirs terrifiants, Éline. Il est capable d’investir le corps d’autres personnes et de les commander comme on le ferait pour des marionnettes. Or toutes ces capacités ne sont orientées que vers un seul et unique but : son plaisir. Donc, je le répète que veut-il de toi ? que va-t-il faire de toi ?

Elle soupira et, s’approchant d’Amo, chercha sa main qu’elle serra entre les siennes.

— Fie-toi à moi, mon ami. Aie fiance en l’affection que je te porte, demanda-t-elle.

— Fiance... Comprenons-nous la même chose quand tu prononces ce mot et que je l’entends ? J’ai confiance en toi, car je sais que le mal que tu vas me faire, que tu commences à me faire, ne sera pas volontaire, décidé, mais sera le fait d’événements consécutifs à ton choix, ou à ton incapacité à choisir.

Il fit une courte pause et reprit :

— J’ai confiance en toi, mais pas en lui. Sans doute souffre-t-il ; sans doute est-il malheureux et ne fait-il tout cela qu’à cause de cette souffrance et de ce malheur, mais il faut

être lucide, Éline : il dépasse les limites de ce qui est bien, de ce qui est normal. On ne peut admettre de le laisser tuer et violer, simplement parce qu'il souffre. C'est une explication, mais pas une excuse. Or, je crois que tu l'excuses. Selon moi, tu n'en as pas le droit. On ne prend la vie des autres par souffrance ou douleur, car elle ne nous appartient pas. Moi aussi je souffre. Moi aussi je suis malheureux, ou je l'ai été. Ai-je pris la vie ? Ai-je violé ? Non. Lorsque j'ai tué, lorsque j'ai abattu mon sabre sur des chairs, cela n'a jamais été pour moi. Chacun de ces combats avait une cause de justice, d'honneur. Peux-tu me dire où est la justice, où se trouve l'honneur dans les meurtres perpétrés par Leh'cim ? le peux-tu ? Je crois que tu en es incapable, car tu sens que je dis vrai et que tout cela est injustifiable, impardonnable selon les critères humains, mais tu ne peux trier entre tes sentiments et ta raison. Je pense que ton esprit se trouve en pleine confusion et que c'est dans ce désordre que grandiront toutes les excuses que tu pourras trouver au comportement de ce Leh'cim. Il a donc tout intérêt à entretenir le doute, le chaos dans tes pensées, et je suis certain qu'il le fait et le fera encore davantage. Je veux bien t'accorder de croire qu'il n'en a pas réellement conscience.

Il observa à nouveau une courte pause, puis :

— Sais-tu ce que je sens là ? dit-il en se frappant la poitrine avec l'index. Une bête sauvage, libre et sans barrière. Sais-tu ce qu'il pense, cet animal qui vit en moi ?

— Nenni.

— Il ne veut rien d'autre que sauter à la gorge de cet homme, de ce rival, planter ses crocs dans sa chair et lui broyer les artères pour que son sang se répande sur le sol et se perde dans les crevasses de la terre desséchée.

— Lors, tu te trouves tout autant fol qu'il l'est.

— Non. Je le serais si je me laissais aller à cette envie, si je cédaï à ce désir. Mais, moi, je le juggle. Là est toute la différence, ma douce amie.

— Ah ! je ne sais qu'entreprendre, Amo, soupira désespérément Éline.

— Reprends-toi. Réfléchis, analyse. Je suis certain qu'il y a en toi, une femme sauvage, une femme libre qui piaffe, qui ronge son frein. Que te dit-elle ? laisse-la parler, écoute ce qu'elle peut te demander.

— Elle me mande d'aller au bout de mes inclinaisons. Même si je sens que je vais vers l'ombre. Je quitte le soleil et la sécurité pour l'obscurité et la fugacité, murmura-t-elle.

— Alors..., conclut le Japonais en s'écartant de son amie. Fais ce que tu juges bon. Choisis ta route... et sache que je te promets que je serai là pour toi, jusqu'à ce que je meure.

— Je le sais.

Il lui tourna le dos et s'en fut rejoindre du Chesnoy qui attendait, à quelques dizaines de mètres.

— Tu l'accrois éprise de l'être ?

— Oui.

— Et te voilà dores en avant le cap chaffouré de chagrin.

Ce n'était pas une question et le Japonais ne répondit pas.

— Comment allons-nous procéder ? demanda du Chesnoy. Faut-il que nous escarguettions le moment où Éline va enconter l'être, à la parfin de le surprendre et le circonscire ?

— Non. Ce serait trop dangereux pour elle.

— Je l’entends, mais ne sais que proposer d’autre. Nous disposons-là d’un incomparable moyen qui nous permet d’entrer en contact avec le monstre et...

— Elle ne voudra pas que l’on piège Leh’cim par son intermédiaire, le coupa Amo.

Du Chesnoy leva les bras au ciel :

— Mon ami, mon ami ! bien je le sais qu’elle noulte être le truchement par lequel nous succéderions à le pogner ! mais me peux-tu narrer, lors, comment il nous faut agir ? vois-tu un autre procédé qui nous permettra aussi aisément ce que nous offre cette conjoncture ? En outre j’accrois, et suis persuadé de ton agrément, que ce Leh’cim doit passer. Il est inconcevable de le ramener à la raison qu’il a jà égarée, adonc de le laisser vif plus avant.

— En effet, admit le Japonais.

— Là ! tu vois ! Non, je t’en conjure, mon ami, il nous faut espier Éline, la talonner et assavoir enfin quand et comment elle va encontre le monstre. Nous la pourrons ainsi mieux protéger !

— Tu choisies des raisons qui ne peuvent que me convaincre, remarqua Amo avec un sourire.

— Et je te prie d’accroire que ce n’est point là leur unique dessein ! protesta Jacques. Je suis, tout autant que toi, fort déquiété pour le devenir de notre amie quand elle compagnera ce Leh’cim, je te l’assure.

— Je sais, je sais.

Éline devint progressivement plus distante. Quand elle se trouvait avec Amo et lui, il semblait à Jacques qu’elle s’éloignait d’eux. Elle était là et parlait, riait même, mais du Chesnoy percevait comme une réserve dans l’attitude de leur amie.

— Elle n’est plus avec nous, confirma le Japonais. Ce monstre occupe toutes ses pensées.

— J’opine que tu dis le vrai, mon ami. J’escompte qu’il ne tarde point à la contacter, à la parfin de prendre langue avec elle. Je dois confesser que je suis béant de ce qu’il ait respecté la parole donnée à Éline. Il ne se passe plus rien de méchant dans la cité. Qu’en es-tu apensé, mon ami ?

Amo fit une moue dubitative :

— Je crois qu’il ne pourra rester longtemps sans tuer à nouveau. Cet être est totalement fou. Il est perdu dans son univers, et le nôtre ne représente plus rien pour lui. Je ne sais pas pour quelle raison, je n’ai aucun argument valable, mais je sens impossible qu’il ait cessé ses agissements ; il est allé trop loin dans la folie pour être ainsi capable de mettre fin à ses comportements meurtriers.

— Cela se peut... mais il nous faut nonobstant convenir que la cité est quiète.

— C’est vrai, admit Amo.

— Lors, nous ne pouvons plus que suivre le cours des choses.

— Oui, soupira Amo. C’est maintenant que je dois me remémorer les conseils de sagesse et de patience que je t’ai autrefois prodigués !

Pour les gens de la ville, le monstre avait été vaincu. La malédiction était levée. On rendit des actions de grâce, on assista en masse aux messes données dans toutes les églises de la cité, et les plus téméraires se risquèrent à sortir pour reprendre leurs activités hors des murs, empruntant à nouveau les routes commerciales du royaume, sans qu'il leur en coûte.

— Messieurs, vous avez fort bien besogné, dit le prévôt à Jacques et Amo. Je suis bien aise de constater votre succès dans une entreprise aussi ardue que celle que nous vous avons proposée.

— Il est vrai que votre labour a été couronné..., commença le curé.

— Nous n'avons point succédé, l'interrompit Jacques.

— Comment ? mais..., s'étonna l'homme d'Église.

— Nous n'avons point succédé, reprit du Chesnoy. Leh'cim est tout simplement devenu quiet. Silencieux, mais 'core présent. Il est 'core apte à faire le mal. J'accrois pour ma part qu'une sorte de pacte a été passé.

— Un pacte ? s'exclama le prévôt.

— Oui-da, monsieur, un pacte.

— Et avec qui, je vous prie ?

Éline, qui assistait à la conversation, baissa vivement la tête.

— Avec une personne dont je ne vous puis révéler l'identité, pour ce qu'elle se trouverait lors en grand danger mortel. Une personne qui est acertainée qu'elle agit pour le bien de la communauté et qui ne peut qu'elle tente d'encontrer ce Leh'cim à la parfin d'attenter de le ramener à la raison, d'entendre son raisonnement et de le convaincre de la vésanie de ses comportements passés.

— C'est outré ! cria presque le curé en levant les bras.

— J'opine que vous dites le vrai, curé. J'accrois moi aussi que c'est outré, mais il est également vrai que c'est là le seul moyen par lequel nous pourrons prendre langue avec le monstre.

— Qu'entendez-vous par ces termes ? intervint Éline.

— Rien de plus que ceci : la personne qui rencontrera Leh'cim aura le loisir de lui causer. Lors, il lui sera loisible d'entendre ce qu'il attend, d'assavoir qui il est et s'il est possible de le raisonner. Tout cela sera moultement salutaire à la cité.

— Adonc, vous considérez utile que l'on encontre l'être ? demanda encore la femme.

— À tout plein, mon amie.

— Et vous êtes apensé qu'il s'y faut rendre à plusieurs ?

— Que nenni ! s'exclama presque du Chesnoy. Si d'aventure nous nous rendions trop nombreux à cette entrevue, Leh'cim ne pourrait qu'il ne prenne peur ou se considère trahi. Lors, je suis acertainé qu'il ferait montre d'une violente réaction qui serait fort dommageable à nos projets d'entente. J'opine qu'il est cardinal que seule la personne concernée prenne langue avec lui. Ensuite, et seulement ensuite, il se pourrait être possible de converser avec l'être et de tenir conseil, d'argumenter..., toutes ces choses qui font que l'humain est raisonnable.

Amo ne disait rien. Il écoutait argumenter son ami, reconnaissant sa grande capacité au camouflage, à la discussion habile. Il ne savait que penser. Tous les deux, ils trompaient Éline.

Il pensait que leur amie n'était pas totalement dupe. Elle se tournait fréquemment vers lui qui ne cherchait pas à éviter son regard. Il était évident qu'elle était perdue, ne savait quel choix opérer. Amo savait avec tout autant de certitude qu'elle allait choisir la rencontre avec ce Leh'cim. Amo représentait l'amour à naître. Leh'cim personnifiait la passion. Le sentiment qui fait tout oublier, pour lequel on se consume, pour lequel on vit.

Le Japonais détourna la tête alors qu'elle le regardait encore. Il l'avait perdue à peine l'avait-il rencontrée. Il savait qu'aucune femme ne pourrait la remplacer, mais ne pouvait qu'assister à l'évolution de sa vie, spectateur impuissant d'une scène dont il pensait connaître la trame, alors qu'elle, personnage principal, ignorait tout de l'avenir qu'elle se traçait, hésitation après hésitation, décision après décision.

*Leh'cim jouissait. Sa puissance se développait. Il savait que ce n'était qu'au prix de nouvelles victimes qu'il atteindrait enfin la possibilité de changer définitivement de corps. Il se sentait de plus en plus en connexion avec des esprits supérieurs ; des entités qui l'auraient certainement broyé auparavant, mais qu'il parvenait maintenant à côtoyer sans frémir de crainte. Il ne les voyait pas. Par moments, il craignait être fou et inventé les contacts qu'il pensait avoir avec ces divinités. Mais il était maintenant de plus en plus certain qu'il n'inventait rien. La preuve, il s'adressait à elles, parfois. Elles ne répondaient pas, mais il savait qu'elles l'écoutaient et approuvaient ses choix. De temps en temps, quand il parvenait enfin à s'endormir pour quelques petites heures, il arrivait qu'il entende des sons, des murmures. On s'intéressait à lui. On tentait de prendre contact avec lui. Il attendait, sachant confusément qu'il ne fallait pas se montrer impatient et qu'il entraînait dans un monde où la pitié n'était pas de mise ; où il était hors de question de se présenter faible et non averti, sous peine de disparition pure et simple.*

*Il allait grandir encore, devenir plus puissant, se développer dans son art et enfin, enfin il pourrait paraître à l'air libre, au grand jour et régner en maître sur ces hommes qui l'avaient humilié, battu, ridiculisé, et sur ces femmes qui avaient ri de son apparence et de sa débilité physique. Toutes. Elles devaient toutes mourir après être passées par son bon vouloir.*

*Toutes, sauf Éline. Jamais elle ne s'était jointe à celles qui le méprisaient. Elle était pure. Elle seule était digne de le rejoindre dans sa grande évolution.*

— Comment escomptez-vous procéder, mon amie ?

Jacques du Chesnoy et Éline marchaient calmement le long de la muraille beucheresse, celle qui donnait sur la grande forêt où l'on allait chercher le bois. La matinée était bien avancée, et la neige tombée la nuit précédente craquait sous leurs bottes.

— Je l'ignore. J'accrois qu'il me va contacter par le biais qu'il utilise habituellement, répondit-elle.

— Habituellement ? releva Jacques.

— Comme il le fit la dernière fois. Ne ressent-il point la froidure ? demanda-t-elle en changeant brusquement de sujet et désignant Amo.

Le Japonais marchait devant eux dans la neige, torse nu, son sabre à la main.

— Nenni. Il œuvre à s'extraire de ces contingences. Il lui faut une grande maîtrise de son corps et de ses sensations pour que non point être perturbé lors d'un affrontement périlleux.

— Oncques il ne cesse de travailler ?

— La vie est un combat, dans son pays. Les gens de sa caste vivent pour servir un maître et pour passer bellement. Leur sabre est leur âme. Un samouraï qui...

— Un samouraï ?

— Un guerrier. Ces gens naissent pour passer au combat, leur sabre roidement pogné dans les mains, debout devant leur ennemi et devant la faucheuse. Adonc un samouraï qui se peut vanter de courir vers un digne et noble trépas est quiet et fort aise. Au rebours, s'il avise qu'il va vers un décès à tout point quelconque, sans fait de guerre, sans combat honorable, celui-là se trouve fort mal heureux et pâtit prou de ce funeste prédicament.

— La raison de cette estrange volition ?

— L'honneur.

— Simplement ?

— C'est là toute la vie d'un samouraï, mon amie. Sans honneur, la vie ne vaut d'être vécue.

— Amo est un samouraï ?

— Oui-da. Il a quitté les Nippons à la suite d'un terrible combat durant lequel il a occis le fils héritier d'un seigneur et se trouve dès lors en danger de mort.

— Pourquoi fuir, si le trépas est honorable ?

— Précisément, il ne le serait point. Le seigneur en question n'a point daigné lancer contre lui des guerriers, mais attente de l'atteindre par le poison et le dénigrement. Adonc notre ami déprise fort cette façon d'opérer et estime à juste titre que la fuite n'est point déshonorante.

— Jacques..., commença-t-elle.

— Oui ? Je vous ois.

— Jacques je n'entends point le trouble de mes mérangeoises. Je ne sais le pourquoi de mes atermoiements et de mon dol par-dedans l'âme. Je chéris Amo fort en avant, et je suis apensée que nous pourrions passer grand temps ensemble.

Elle s'arrêta de marcher et regarda Amo qui continuait devant eux, traçant de douces arabesques avec son sabre.

— Mais vous ne savez que faire avec ce Leh'cim qui vous chaffoure l'âme, qui vous broie l'entendement.

— Je décrois qu'il soit par trop méchant.

— Pour vous, certes. Pour les autres humains dont nous sommes, il l'est. À tout plein.

— C'est ce qu'Amo est apensé. Je vois que vous partagez ce sentiment. Je ne sais que dire, mais j'entends dans le plus profond de mon être qu'il appète à se trouver quiet ; simplement reconnu comme nous et admis par les hommes.

— Je le décrois. Tout au rebours, il me semble qu'il n'aspire à rien d'autre qu'à la puissance, au pouvoir et qu'il usera de tous les moyens qui se trouvent en sa possession à la parfin d'atteindre ce but.

— Entendez-vous que je suis un de ces moyens ?

— Nenni. Il vous chérit sans doute, et vous l'assavez. Votre âme oit cet appel et ne sait qu'entreprendre. Cette voix résonne en vous comme le chant qui vous apaise et vous promet une voie nouvelle. Oncques vous n'avez ouï pareille promesse. Amo est survenu trop tard dans votre vie. Je vous sais sincère, Éline, mais j'accrois que vous noulez admettre que votre

âme s'apprête à suivre un chemin qui vous est à tout plein déconnu et vous effraie moult. Je ne sais que vous conseiller, si ce n'est de trier, dans tout ce terrible dérangement des sens et de l'âme, ce qui vous sera le plus profitable.

— Amo m'a donné un conseil au vôtre pareil. Se peut-il que vous pensiez différemment tous les deux ?

— Assurément ! il nous arrive de n'être point en accord et de vivement argumenter pour faire entendre notre avis. Nous sommes deux êtres forts différents, savez-vous.

Devant eux, le Japonais s'était arrêté et effectuait les phases d'un combat d'autrefois, une lente et souple danse, avec la mort comme cavalière.

*Leh'cim attendait. Elle avait exigé plusieurs jours... Une longue période sans chercher à la contacter, sans espérer quoi que ce soit qui vienne d'elle. Il se savait capable de patience. La puissance montait en lui, balayant toutes ses anciennes certitudes, ses derniers doutes, lui permettant de laisser derrière lui tous les remords stériles qu'il pouvait autrefois entretenir et qui l'empêchaient d'aller de l'avant. Neuf jours, lui avait-elle imposé. Il en restait deux.*

*Il s'étira et sentit ses bras toucher les étoiles, caresser le vent et s'imposer à lui. Il était l'égal des dieux, il le savait. Un rugissement monta dans sa poitrine et jaillit, plus puissant et dévastateur que le son de l'orage le plus violent.*

— Qu'est ceci ? s'exclama le roi, brusquement alarmé.

Toutes les cloches de la cité royale sonnaient en même temps, en plein milieu d'une journée grise et froide.

— Nous peut-on apprendre ce qu'est ce soudain vacarme ? exigea le monarque.

— Que votre majesté ne s'effraie point, tenta un courtisan.

— Que devons-nous entendre, marquis ? Sommes-nous effrayé ? donnons-nous l'impression de l'être ?

— Que nenni, majesté ! Je n'ouls avoir voulu...

— Se peut que vous le nouliez, mais vous le fîtes ! s'emporta le roi. Allez donc, monsieur le courtisan, allez donc quérir une explication pour ce tintamarre que nous percevons comme causé par le malin ! courez, monsieur le courtisan, et ne réapparaissiez devant nous que porteur d'une information qui nous apportera moult explications.

La mine basse, l'homme quitta la salle, suivi des yeux par les personnes présentes.

— Que l'on me compagne ! exigea le marquis, quand il fut dans la cour du palais.

Le grondement des cloches ne cessait pas et toute activité s'était interrompue dans la cité. La population écoutait, de plus en plus effrayée, ce son démoniaque auquel se joignait maintenant la panique des animaux. La terreur s'installait dans la ville, et une foule grossissante se précipitait vers les églises et la cathédrale dans lesquelles elle n'osait entrer, car il semblait que le son y devenait palpable, comme suintant, sourdant de l'air lui-même.

— Place ! faites place, manants ! place au marquis de la Trémoille ! ordre du roi !

La garde du marquis ne se faisait respecter qu'à grand-peine. La foule s'écartait lentement devant les chevaux, sans paraître entendre les admonestations des soldats.

Brusquement, sans que quoi que ce soit ait pu l'annoncer, ce fut l'émeute. Un homme se rua soudain sur le cheval du noble et, les yeux fous, le frappa violemment au chanfrein. L'animal, déjà effrayé par la terrible tension qui régnait dans la rue et par les sons qui ne cessaient pas, se cabra sous la douleur. Son cavalier, surpris, ne put ajuster son assiette et chuta lourdement sur le pavé glissant. Sans aucune hésitation, sans aucun temps de latence et dans un seul mouvement, la foule se jeta sur lui en hurlant. La folie la plus complète venait de s'emparer de tous ces gens qui, de leurs ongles noirs tendus comme des griffes, lacérèrent le visage du noble, le frappèrent, lui arrachèrent les lèvres et les oreilles sans cesser de hurler. Les soldats tentèrent de s'interposer, mais furent également mis à mal. Ils n'étaient que six contre une foule déchaînée. Un seul parvint à défourrer sa rapière et à faire des grands moulinets avec son arme, taillant sans discernement dans les chairs de ses assaillants. Il pleurait en frappant, car sa dernière heure était venue et il était terrorisé par le regard de tous ces gens qui semblaient complètement fous, bavant et criant tandis qu'ils tentaient de le tuer. Il vit succomber tous ses compagnons, ainsi que le marquis qui fut littéralement dépecé vivant par des femmes, des enfants, des vieillards, et qui criait encore quand on lui arracha les yeux.

Sans comprendre comment cela fut possible, il se retrouva progressivement repoussé vers l'extérieur du cercle dont le centre était formé par l'amas sanguinolent des restes du marquis et de sa garde. Il eut la présence d'esprit de laisser tomber son arme et de se mettre à hurler comme les autres, tout en reculant lentement. Quand il fut suffisamment loin de l'horrible scène, il se mit à courir vers le palais royal, la seule protection à laquelle il pouvait penser dans la folie qui s'était emparée de la ville.

— Qu'il entre ! qu'on aille le quérir ! nous le voulons ouïr sans tarder ! ordonna le roi.

— Mais, majesté, cet homme paraît fol, il est couvert de sang et ne cesse de hucher à s'en faire péter le poitrail, objecta un valet.

— Mais qu'est ceci, à la parfin ! oserait-on nous opposer d'insufférables refus à nous, roi ? nous exigeons d'envisager ce soldat. Ce qu'il nous doit narrer est de la plus haute importance pour entendre ce qu'il se déroule par-dedans les murs de notre cité. Doit-on argumenter pour faire ouïr nos raisons ? c'est inouï ! cria le monarque.

Le serviteur battit en retraite devant la colère royale et courut dans le long couloir pour faire dire que le roi tenait à voir le soldat.

— Il ne peut l'envisager, c'est vésanie ! s'exclama le capitaine des gardes. À peu que ce guillaume soit possédé.

— Nous l'allons d'abord questionner avant que de le faire rencontrer sa majesté, décida un moine vêtu de bure et portant une longue épée sur le côté gauche. Ainsi, le roi...

— Ainsi le roi est fort colère de constater que l'on prévoit, que l'on dispose en son absence, et ce malgré les ordres qu'il donna ! l'interrompit une voix courroucée.

— Majesté ! vous...

— Oui-da, moine ! Nous.

Le monarque, accompagné par sa suite et une escouade de gardes armés, fit son entrée dans la salle.

— Nous décidons que le guillaume en cause ne sera questionné qu'après que nous l'ayons ouï. Où se trouve-t-il ?

— Majesté, voulut objecter le moine, ce...

— Avons-nous été entendu ? demanda doucement le monarque.

Le religieux baissa humblement la tête.

— Oui, votre majesté. À tout plein.

— À la bonne heure ! Où donc se trouve ce guillaume ? il nous tarde d’ouïr enfin son récit.

Le soldat fut amené devant le roi. Il tremblait de peur. Tout ce qu’il venait de vivre, la présence du souverain, la crainte de la question à laquelle il avait cru entendre qu’il serait soumis, tout cela le terrorisait au point qu’il fallut lui demander trois fois de raconter ce qu’il s’était passé près de la cathédrale.

— C’était épouvantable, majesté, balbutia-t-il. Il y avait cette noise du diable qui ne cessait point, frappant par-dedans nos caps comme si elle s’y voulait nicher de force forcée. Nous suivions le marquis, protégeant ses flancs et ses arrières, frappant le commun à la parfin qu’il cède le passage. Tout soudain, un fol s’est arrué sur la haquenée de messire de la Trémoille et l’a frappée. La bête, fort déquiétée, s’est dressée, faisant choir le marquis au mitan de la foule, amont le pavé. Là, majesté, ce fut l’hallali. Le peuple se jeta sur messire et le..., et le...

Le soldat éclata en sanglots, ne pouvant poursuivre son récit. Il tomba à genoux et regarda le roi sans cesser de pleurer, de grosses larmes lui coulant le long des joues, sans qu’il ne fasse rien pour les essuyer. Le monarque, impressionné par tant de désespoir chez un de ses soldats, demanda :

— Allons, que l’on rassure cet homme et qu’il aille jusqu’au terme de son dit.

Sans attendre que l’on se penche vers lui, le soldat s’écria :

— Le peuple l’a dépecé, majesté ! dépecé vif. Il huchait ‘core quand on l’a dépiauté ! et pendant ce temps, la mal noise vociférait sans discontinuer ! Et sonnent les cloches et les bourdons ! et huchent les fumelles du peuple ! et frappent les braillements jusqu’au-dedans de mon cap. J’avais l’esprit plein de sons du diable, majesté ! nous allons tous périr ! nous allons tous périr... Mon père, protégez-nous ! cria-t-il soudain en s’accrochant à la robe du moine.

Celui-ci fit un pas en arrière et tenta de faire lâcher la main qui s’agrippait désespérément au tissu. Le soldat pleurait maintenant sans discontinuer et criait en même temps. Il fallut le porter hors de la salle. Ses cris retentirent longuement dans les longs couloirs du palais.

— Qu’on le soumette à la question, ordonna le roi. Il se peut que le malin ait attenté de s’emparer de son âme à la parfin de nous circonscrire.

— Voilà une fort prudente décision, majesté, approuva le moine. Je cours veiller personnellement à ce que cela soit mené dans les règles de la sainte Église.

Le roi avait convoqué son conseil. Dans la salle du trône, un lourd silence s’était abattu dès que le monarque avait pris place. Les conseillers attendaient le bon plaisir de leur souverain. Il n’était pas d’usage que quiconque entame les débats avant que celui-ci n’ait annoncé la séance ouverte.

Cette fois-ci, rien ne semblait le décider à ouvrir la bouche. Les nobles se regardaient, haussant des sourcils interrogateurs. Aucun d’entre eux n’osait prendre la parole, pas même d’Yeuse, le ministre préféré du roi. Il ne devait d’ailleurs cette place qu’à sa grande adresse et à sa connaissance du caractère royal qui lui permettaient de louvoyer habilement et ne jamais tomber en disgrâce. Cette fois-ci il sentait très nettement que quiconque interromprait le

silence royal se verrait immédiatement disgracié. L'affaire était trop importante pour que l'on puisse la régler au simple moyen d'une réunion du conseil.

« En outre, se dit-il, sa majesté est par trop raillée dans sa souveraineté pour que non point elle n'appête à montrer au peuple, à sa cour et à l'esprit mauvais, qu'elle est à même de succéder dans l'entreprise qu'elle va lancer ce jour. En outre... »

Il fut interrompu dans ses pensées par le roi qui lança :

— C'est insupportable ! l'on nous nargue ! l'on s'arroge le droit de vie ou de trépas par le dedans de notre cité royale ! nous ne pouvons admettre pareille atteinte à nos pouvoirs ! cria-t-il en frappant violemment l'accoudoir de son siège.

Personne ne disait mot. Ils attendaient tous que le monarque pose une question, donne un ordre, ou émette un avis, pour opiner ou objecter respectueusement.

Le roi les regarda tous un à un, les yeux un peu plissés, puis il ne prononça qu'un nom :

— D'Yeuse ?

Le ministre s'y attendait, mais il aurait préféré que quelqu'un d'autre soit sollicité. D'après ses sources, ils se trouvaient devant un problème qui dépassait largement les capacités d'action et de décision du conseil, et même du roi. Il s'agissait de magie noire, de malédiction, de sort jeté sur toute une ville. Tant que le mal était circonscrit à la ville maudite, on ne pouvait que plaindre ses habitants et se réjouir en secret de ne pas être concerné. Maintenant, la capitale était atteinte. Maintenant...

— D'Yeuse ? nous vous oyons, insista le roi.

— La merci à vous, majesté, de me considérer comme...

— Au fait, d'Yeuse, au fait, le coupa le monarque.

Le ministre courba la nuque en un salut respectueux, plaça sa jambe goutteuse de façon à ce qu'elle le fasse un peu moins souffrir, et se lança :

— Je vais présentement rappeler à vos mérangeoises ce qu'il en est de cette malédiction, bien que je n'ignore point que nombre d'entre vous connaissent jà son déroulement. Il me paraît bon que nous ayons tous la même connaissance de tout cela, si votre majesté me le permet.

Le roi fit un simple petit signe de tête. Le gros d'Yeuse poursuivit :

— Nous assavons jà que la géhenne est survenue en la cité des foires et marchés. D'après ce que j'ai pu entendre de son déroulement, elle comporte plusieurs phases dont l'issue est toujours fatale, tant pour la femme que pour le guillaume. Celui-ci semble le jouet d'une malédiction qui le rend incapable de raisonnement sensé et augmente sa force d'une façon effrayante. Lors, il est vil, félon, et mauvais en toute chose. Il apparaîtrait, mais de cela je ne puis être acertainé, que le but du tourmenté est d'enconner roidement toute fumelle qui aurait le malheur de se trouver dans ses parages immédiats.

— S'il y a stupre, il y a Malin ! s'exclama le cardinal.

Le roi hocha la tête.

— Je poursuis, votre éminence, dit d'Yeuse. Une fois son forfait accompli, le guillaume habité passe en peu de temps et prononce obstinément le même mot.

— Et quel est-il ? demanda le cardinal.

Ce fut le roi qui lui répondit :

— Leh'cim.

Le mot fut repris en un murmure parmi les conseillers, et bruissa un court instant dans la salle du trône comme un hommage involontaire que les grands du royaume rendaient à leur tourmenteur.

— Adonc, vous assavez maintenant le déroulement de la malédiction, dit le roi. Nous vous oyons. Que proposez-vous comme manœuvre qui nous permettra de venir à bout d'icelle ?

Le maréchal d'Agrège prit la parole. Il s'agissait d'un homme d'une grande rigueur qui aimait aller droit au but et prisait les solutions radicales :

— Je propose à sa majesté qu'elle envoie un détachement armé vers la cité des foires et marchés. Ils quêteront en icelle les informations qui nous font défaut et nous pourrons ainsi succéder à bouter cette malédiction hors des murs de notre bonne ville royale.

— D'Yeuse, qu'opinez-vous ? s'enquit le roi.

Le ministre réfléchit quelques instants, puis :

— J'opine, majesté, que le maréchal se jette à l'étourdie dans une entreprise qui ne pourra qu'elle ne nous apporte que trop peu d'enseignements. Qu'allons-nous trouver en la cité maudite, si ce n'est quelques guillaumes moult effrayés, accoutis en leurs demeures, remparés derrière les murailles de la ville ? Y pourrions-nous seulement entrer ?

— Si le détachement s'en vient sur ordre royal, il ne pourra qu'il pénètre dans les murs ! s'exclama d'Agrège.

— Soit, je le conçois. Mais une fois dedans les murs ? qu'apprendront vos hommes, maréchal, que nous n'assavions jà ?

Le plus jeune membre du conseil, le jeune duc de Thévoile, toussota et leva timidement la main :

— Majesté, puis-je avoir l'honneur d'opiner ?

Le roi, qui l'avait rabroué peu de jours auparavant, tiqua devant l'outrecuidance du jeune conseiller.

— Le roi y consent, répondit d'Yeuse.

— Et comment assavez-vous que nous y consentons, monsieur le ministre ? s'étonna le monarque.

— Pour ce que vous appétez à ouïr ce qu'auront pu rapporter les multiples voyages qu'accomplit le valet personnel du duc ces derniers jours vers la cité des foires et des marchés, majesté.

— Multiples voyages, dites-vous ? demanda le roi.

— Multiples, majesté, confirma le gros homme. Et, pour répondre à la question que vos fécondes mérangeoises ne manqueront point d'enfanter, le susdit valet est fort vieux et décati, ce qui le protège du sort jeté sur les guillaumes bien allant qui s'en veulent quitter la cité maudite.

Le roi hocha la tête.

— Fort bien. Nous vous oyons, duc. Ensuite, vous nous narrerez sur quel ordre vous prîtes la décision d'envoyer vos gens en la cité maudite.

— Votre majesté me fait beaucoup d'honneur, et...

Le roi interrompit ce préambule courtois d'un geste agacé.

— Adonc, nos gens nous ont appris qu'un mage accompagné d'un homme des Nippons a si tant bellement officié en icelle cité que la malédiction a tout soudain cessé voici huit jours.

— Cessé ? s'étonna d'Yeuse.

— À tout plein, monsieur le ministre. Plus de sons fort déquiétants, plus de guillaumes fols déments, plus de femmes vilainement enconnées et meurtries.

— Huit jours, dites-vous, remarqua d'Yeuse.

— Si fait.

— Majesté, peux-je vous narrer ce que m'apprend tout cela ?

— Faites, notre ministre.

— De prime, j'opine que de Thévoile a fort bien œuvré pour le royaume en envoyant ses gens espier au-dedans de la cité. Cette initiative nous permet d'apprendre moult faits cardinaux. Que sont ces faits ? ils se résument à un seul : chassée de la cité de foires et des marchés, la malédiction a élu domicile au-dedans de la capitale.

Des exclamations suivirent cet avis.

— J'ois votre surprise, messieurs les conseillers, et elle me surprend. Vous ne pouvez que vous entendiez fort bien la coïncidence entre la sérénité retrouvée dans la cité, et la survenue des troubles dans notre ville. N'est-il point ? En conséquence, majesté, j'opine que vous accédiez à la requête du maréchal et que vous détachiez une troupe qui se rendra en icelle cité à la parfin de pogner ce mage. Soumis à la question, il nous professera le moyen de bouter la malédiction hors de nos murs, comme l'a suggéré d'Agrège.

— Devons-nous entendre que vous songez à un complot ? demanda le roi.

— Pourquoi point, majesté ? un essai en la cité des foires et des marchés, puis une attaque vers le véritable cœur du royaume : la ville royale.

— Dieu bon, murmura-t-on dans le conseil, tandis que le cardinal se signait.

Le roi regarda d'Yeuse dans les yeux pendant plusieurs secondes.

— Mon bon ministre, vous venez une nouvelle fois de nous prouver votre sagacité et votre inestimable utilité au royaume. Sachez que nous saurons nous en ramentevoir de belle façon. Duc de Thévoile, vous nous avez irrité, voici quelques jours. Cette ire est oubliée. Votre initiative montre ici que la fougue de la jeunesse se peut aller de pair avec la sagesse qui sied d'ordinaire aux crânes chenus. Vous rentrez dans nos bonnes grâces.

Le jeune duc rougit et effectua une profonde révérence :

— Votre majesté me fait trop d'honneur je n'ai que pour but de la servir.

— Et bien vous le faites, duc. Bien vous le faites. D'Yeuse, vous et d'Agrège convoquez ma garde personnelle et choisissez des hommes pour former le détachement qui s'en va faire diligence vers la cité en question et reviendra le bec porteur d'enseignements cardinaux.

## – Chapitre cinq –

Ils étaient dix. Dix vieillards épuisés qui ne parvenaient plus qu'à grand-peine à se maintenir en selle. Quand ils apparurent devant la prévôté, menés par le guet de la poterne ouest, Jacques comprit immédiatement.

— Leh'cim, murmura-t-il.

Amo, qui se trouvait à côté de lui, le regarda sombrement. Il allait parler quand celui qui devait être le commandant de la troupe, prit la parole :

— Nous... nous sommes céans sur ordre de... sa majesté le roi.

Il avait tenté de s'exprimer d'une voix ferme, mais ce ne fut qu'un filet d'air qui franchit ses lèvres. D'une main tremblante à la peau parcheminée, il tendit un rouleau au prévôt.

— Le sceau royal ! souffla celui-ci.

Il brisa le cachet et commença à lire :

— Nous, Hugues le deuxième, roi, mandons expressément la présence du mage et de son aide nippon en la cité royal, à la parfin qu'ils professent à nos docteurs le moyen d'en bouler hors la malédiction qui s'y est accoutie et la trouble et malmène. Le capitaine de Bénevis, ci-porteur du présent billet est chargé de l'exécution du présent ordre...

Le prévôt leva les yeux de sa lecture pour regarder le soldat qui tenta une nouvelle fois de se redresser sur sa selle. Il paraissait avoir encore vieilli depuis son arrivée.

Brusquement, comme un seul homme, les dix soldats royaux tombèrent comme des masses.

Du Chesnoy, Amo, le prévôt et les deux hommes du guet se précipitèrent, à leurs côtés, mais ce ne fut que pour entendre les soldats râler un seul mot ensemble :

— Leh'cim...

Ils moururent immédiatement après l'avoir prononcé.

Éline ne se trouvait pas avec eux. Elle avait reçu un appel ; rien qu'un frémissement à la frange de son âme ; un frôlement musical qui avait fait doucement vibrer la cloche de la prévôté. Cela s'était produit juste avant l'apparition des dix soldats royaux. Elle s'était doucement éclipsée, sachant qu'elle acceptait de plonger dans un inconnu qui la mènerait peut-être vers la douleur et la tristesse, mais elle était également persuadée que si elle renonçait à suivre cette inclination, elle ne vivrait qu'une vie sans surprise ni relief. Elle avait eu le courage inouï de se lancer, de saisir cette chance offerte à certaines âmes de se sentir libres et vivantes.

*Leh'cim avait tué. Il avait exécuté ces dix hommes présomptueux avec une facilité qui avait confiné à la jouissance. Éline ne devait pas les voir, ni les entendre. Ayant suivi la progression des soldats jusqu'à leur ultime destination, il les avait laissés délivrer leur message, de façon à ce que ses deux ennemis connaissent l'évolution de sa puissance. Puis il les avait tués. Ils avaient osé défier son pouvoir ; ils avaient quitté la ville royale alors qu'il avait clairement fait comprendre à tous ces nobles et au peuple que cette cité se trouvait dorénavant sous son emprise. Ils avaient eu tort. Il sourit en songeant que, même s'ils étaient restés dans la capitale, ils seraient morts.*

— *Ils passeront tous, se promit-il.*

*Maintenant, il attendait. Il l'attendait. Elle allait venir ! il allait enfin la revoir et lui parler directement. Elle n'aurait pas peur, il le savait. Elle aurait confiance en lui et le regarderait sans dégoût.*

*Il lui avait donné rendez-vous dans son domaine. L'angoisse qu'apportait cette confiance totale qu'il plaçait pour la première fois en un être humain normal lui procurait une délicieuse sensation de peur. Rien que pour cette impression il l'aima encore davantage.*

*Elle approchait, il sentait la fraîcheur de son âme effleurer son esprit et épandre un baume apaisant sur ses doutes...*

— *Leh'cim ?*

Éline avait suivi les indications qui lui étaient données au fur et à mesure de sa progression dans la ville. Elle s'était dirigée vers la place de la cathédrale et avait attendu quelques secondes devant le transept.

— *Maintenant, avait dit la voix dans sa tête.*

Immédiatement, comme si elles n'avaient attendu que ce simple signal, les cloches avaient vibré un air qui, elle ne sut comment, indiqua à Éline la suite du trajet qu'elle avait à accomplir.

Elle descendit les escaliers qui menaient vers le quartier des tanneurs. L'odeur lui rappelait celle de son enfance qui s'était déroulée tout près de cet endroit. Son père était teinturier. Il achetait les peaux fraîchement tannées et les plongeait dans des bains fumants et colorés. Il y avait longtemps que l'on avait oublié la couleur de sa peau jusqu'aux coudes...

Elle sourit à l'évocation de ce souvenir qu'elle avait jusqu'alors totalement oublié et que la simple odeur nauséabonde des bains des tanneurs avait ramené à la surface de son esprit.

— *Ton père, le teinturier bleu...*, murmura la voix.

Éline s'immobilisa soudainement.

— *Le teinturier... Tu connais mon père ! s'exclama-t-elle à mi-voix. Tu m'as jà rencontrée !*

— *Oui-da, ma mie. Nous nous sommes envisagés, il y a fort longtemps. Tu étais belle, mais tu l'es 'core davantage à c't'heure.*

Elle resta figée quelques longues secondes, l'esprit troublé par cette révélation. Leh'cim était de la ville ; il s'agissait d'un homme qui l'avait connue petite, ainsi que sa famille. Elle chercha qui pouvait être cet homme si malheureux qu'il en torturait des gens. De nombreux visages lui revinrent en mémoire ; une foule se pressa aux portes de ses souvenirs... Aucune de ces personnes ne lui sembla être celui vers lequel elle descendait.

Elle reprit lentement sa marche.

— *Oui ! faillit hurler Leh'cim. Descends, ma mie ! viens vers moi et je ferai de toi la reine de mon âme, la maîtresse de mes sens. Toi seule entendras mon dessein. Viens Éline.*

Il savait qu'une étape venait d'être franchie. La venue d'Éline et sa totale acceptation de ce qu'il représentait se feraient pas à pas. Il ne devait pas l'effrayer, la heurter de quelque manière que ce soit. Il lui fallait respecter ses peurs, ses hésitations, ses doutes. Le temps jouait pour lui. Elle avait accepté de le rencontrer et ne le ferait réellement qu'avec prudence. Il savait ce à quoi elle renonçait pour le voir, et une part de son esprit était suffisamment lucide pour comprendre que la démarche d'Éline ne concernait pas que lui, mais qu'elle se trouvait à un moment de sa vie où il lui fallait vivre pour elle, et elle seule. Il n'était que le déclencheur de ce choix.

Quand elle eut dépassé le quartier des tanneurs, suivant les indications qu'elle recevait sans cesse, elle obliqua vers la poterne de l'horloge, celle qui donnait sur la rivière alimentant les douves. Il s'agissait d'une vieille porte qui avait connu son heure de gloire, il y avait de cela de nombreuses années, mais qui n'était plus que rarement utilisée car elle n'offrait l'accès qu'à un secteur marécageux que l'on devait depuis longtemps assécher. Aucun prévôt n'avait eu le courage de lancer les indispensables travaux de drainage.

Éline croisait de moins en moins de gens. Les ménagères et les galapiats qui couraient entre les jambes des passants avaient disparu. Il ne restait que quelques hommes, essentiellement des vanniers. Ils étaient pratiquement les seuls à emprunter encore la porte de l'horloge pour se rendre dans le marais et couper les joncs qu'ils employaient pour tresser des paniers.

— *L'escalier à senestre, chantèrent les pavés de la traboule qu'elle suivait.*

Elle obéit. Elle se sentait dédoublée. Une partie d'elle-même se voyait abandonner derrière elle tout ce qui avait été sa vie, tout ce à quoi elle croyait jusqu'à présent, et elle était stupéfaite de constater que toutes ces anciennes certitudes lui paraissaient maintenant dépassées. Durant ses années de jeunesse, puis de vie de femme, elle avait inconsciemment songé à un avenir, qui s'était écroulé à la mort de son mari et qui avait été à nouveau modelé par l'apparition d'Amo. L'amour qu'elle portait au Japonais était sincère et profond, elle le savait et ne lui avait pas menti quand elle avait affirmé l'aimer, lors de la discussion qu'ils avaient eue quelques jours plus tôt. Seulement, tout cela devenait inéluctablement caduc. Ce qui apparaissait de plus en plus comme une évidence engendrait chez elle une tristesse infinie qui menaçait parfois de la submerger.

— *N'aie point de dol par-dedans ton cap, ma mie, la caressa la voix dans son esprit. Ce que tu vas bientôt découvrir te révélera une vie nouvelle qu'oncques tu aurais pu rêver, même dans tes songes inavouables. Je te promets une attention constante et un avenir...*

— Point ne mande de promesses, murmura-t-elle. J'ignore à tout plein le pourquoi de ma présence en ce lieu, et ne sais point davantage ce qui me pousse à t'encontrer. Je suis seulement acertainée que, si je ne mène point cette quête à son terme, j'en éprouverai grande vergogne par le dedans de mon âme. Laisse-moi aller mon chemin. Il va vers toi, mais c'est là tout ce que je sais de lui.

Leh'cim perçut vivement tout le danger qu'il y avait pour lui à se montrer trop pressant. Il ne fit plus que la guider vers son antre.

Elle trouva la clé dans la niche sombre, comme le lui avait indiqué la voix. La serrure était entretenue et ne grinça pas quand elle la manœuvra.

La pièce était sombre. Une seule bougie à la flamme tremblotante était posée à même le sol et menait un combat perdu d'avance contre une obscurité humide, palpable et malsaine.

L'on bougea sur la droite. Éline se tourna en direction du mouvement et ne put que distinguer une forme noire immobile, apparemment étendue sur le sol. Seuls deux points brillants étaient mobiles et semblaient suivre tous les mouvements de la femme.

Depuis qu'elle avait ouvert la première porte qui se situait juste sous le tablier du pont-levis, et à laquelle on accédait par une vire étroite façonnée dans la muraille, la voix qui la guidait, les vibrations des cloches et des pierres s'étaient tues. Elle avait ressenti une angoisse fugace au soudain silence de son esprit qui la laissait seule face à ses choix, et lui imposait de prendre la décision de rester ou de partir rejoindre Amo.

Le silence pesait dans la pièce. Éline ne bougeait pas, ne paraissait même pas respirer. L'être, dont elle ne doutait qu'il puisse s'agir de Leh'cim, respectait son mutisme et son immobilité. Les deux yeux ne la quittaient pas, cillant parfois, prouvant ainsi qu'ils appartenaient à quelqu'un de vivant, et non à un esprit, comme l'idée en était venue à la femme.

Enfin, elle fit un pas en direction de la forme noire allongée sur le dallage inégal. Comme elle approchait, la lumière de la bougie se fit moins vive encore, plongeant lentement la pièce dans une obscurité presque totale.

— Crains-tu donc mon jugement, que tu fasses la nuit pour que non point je t'envisage ? demanda-t-elle. Ne suis point femme à juger autrui. Le serais-je que je n'aurais point tout abandonné derrière moi pour te venir rencontrer et prendre langue avec toi. N'entends-tu point que je suis troublée par ton existence ? qu'elle avive au-dedans de mon entendement des envies de liberté que je croyais à tout plein étrangères à mon âme, d'irrépressibles besoins de compréhension ? Qui serais-je, si je m'octroyais le droit de porter un jugement ? et aurais-tu émis le souhait de m'envisager si j'avais été de cette eau ? si tu appètes à m'envisager et à discourir avec moi autant que tu le prétends, tu ne peux que tu te livres ainsi que je le fais présentement. Fais la lumière, Leh'cim. J'entends à tout plein que tu en es capable.

Elle se tut et attendit, sachant très précisément que si la bougie, ou quel qu'autre artifice n'éclairait pas davantage la pièce, elle partirait, quoi qu'il lui en coûte.

— *Elle va me quitter. Elle va retourner dans le monde des autres, et chérira le sauvage, songeait Leh'cim.*

Il ne parvenait pas à illuminer son antre et se trouvait englué dans une appréhension qui l'avait saisi dès qu'elle était apparue, plus belle, plus présente qu'elle ne l'avait été autrefois et si terriblement exigeante. Il n'avait pas prévu cela, pas pensé qu'elle parviendrait, en quelques secondes, à imposer sa volonté, à affirmer sa présence et à lui montrer qu'il ne la posséderait jamais si elle ne le voulait pas. Oh ! il avait bien les moyens d'agir comme avec les autres, mais pas avec elle ; la forcer, lui imposer ses volontés était quelque chose qu'il ne pourrait pas tenter car, même si son corps se rendait, il était certain que son esprit resterait toujours libre et le haïrait de l'avoir réduite à l'état de femelle.

Il fallait qu'il décide ! qu'il se lance dans cette nouvelle phase de sa vie ! Il ne parvenait pas à prendre la décision d'accomplir le simple souhait d'aviver la flamme de la bougie. Une terreur infinie lui labourant les entrailles, il se lança, comme on se jette à l'eau, comme on

s'élança dans un puits noir et sans fond et accorda, pour la première fois de sa vie, sa confiance à quelqu'un.

Dans la pièce, degré par degré, la lumière s'intensifiait. Éline ne disait rien. Le cœur battant jusque dans sa gorge, elle attendait.

Dieu qu'il était laid, impressionnant, repoussant, horrible. On aurait dit que son corps n'existait pas réellement. Il était difficile de se faire une idée exacte de ce à quoi il ressemblait, car ses contours, bien que nets, paraissaient changer continuellement. La chair de ses bras et de ses jambes semblait n'être soutenue par aucun os et s'étalait à même le sol, débordant l'immonde grabat sur lequel il était étendu. Il respirait apparemment avec difficulté, produisant un son douloureux qui donnait à Éline l'envie de se dégager la gorge.

Il ne bougeait pas d'un millimètre. Même son regard était figé.

Éline n'entendait plus rien dans son esprit. Elle se trouvait seule dans cette cave, en présence d'un être monstrueux et ne savait plus pourquoi elle avait choisi de le rencontrer. Il avait effrayé, torturé, tué des femmes et des hommes ; il ne...

— *Ne te trouble point, ma mie*, lui demanda la voix revenue dans sa tête. *Ignore cette hideuse apparence qui n'est que mon enveloppe charnelle. Mon esprit est tout autre.*

— Tout autre ! s'exclama la femme. Votre esprit serait-il méchant, qu'il ait appétence au meurtrement et au dol des autres âmes ?

— *Nenni ! je n'ouls appéter à nuire à autrui, je ne veux que...*

— Vous noulez ! s'exclama Éline. Assurément, vous noulez ! et il est fort loisible de le constater, quand on envisage une femme au conuil si labouré qu'il en est sanglant ! on le peut aviser également, quand on oit les huchements de grand dol et de vésanie poussés par les guillaumes que vous habitez, ainsi que vous tentâtes de le faire pour mon propre cap !

— *Nenni derechef !* hurla Leh'cim. *Oncques je ne t'ai voulu du mal, ma mie, je te le puis assurer sur ma vie.*

— Et que vaut-elle, votre vie ? pèse-t-elle plus lourd que celle des femmes et des guillaumes que vous avez occis ? votre contentement passe-t-il avant la vie ? ah ! mais que mandé-je ? s'exclama à nouveau Éline. Je n'ouls entendre vos raisons. Peut-il exister de raisons pour ce que vous avez perpétre ? peut-on raisonnablement songer à une explication qui ne soit point démente, à vos agissements ? je le décrois.

Elle se tut et s'approcha de l'être dont le corps eut un léger mais perceptible mouvement de recul.

— Nonobstant, dit-elle doucement, j'ignore le pourquoi de tout cela, mais j'aspire à vous entendre. Je souhaite de tout cœur vous donner la main à la parfin de vous libérer de toute cette terrible géhenne dans laquelle je sais que vous êtes égaré. J'accrois que votre entendement se perd dans les entrelacs de votre souffrance et qu'il ne sait qu'attenter pour revenir vers de plus clairs rivages. Fiez-vous à moi Leh'cim. Je serai toujours là pour vous, et je sais que vous le serez pour moi. Dores en avant, vous n'êtes plus seulet dans ce prédicament. Je vous en fais serment.

Il sentit la colère monter en lui. Les cloches de la ville commencèrent doucement à bourdonner, mais elle ne baissait pas les yeux. Elle avait plongé son regard dans le sien et restait là, devant lui, sereine et si parfaitement femme !

Il tenta de se raisonner, de prendre le pas sur cette violence qui menaçait de le submerger. Il se mit à respirer tellement vite qu'Éline eut l'impression qu'il haletait. Malgré tout, elle ne

bougea pas, se contentant de ne pas le quitter des yeux, comme si elle avait intuitivement compris ce qui se jouait devant elle.

Progressivement, la colère reflua. Les cloches se turent totalement et l'air de la salle cessa de vibrer sourdement. Quand le silence fut revenu sur la ville et dans l'esprit de Leh'cim, Éline s'approcha encore davantage de lui et posa sa main sur un de ses bras.

— Voyez, il est possible de maîtriser son esprit, lui dit-elle d'une voix douce. Là est la plus grande victoire et vous la venez d'accomplir. Pour cela vous êtes admirable. Pour cela seulement.

— *Ma douce, tu es pour moi comme un soleil qui perce la nue. Ta chaleur et ta lumière sont désormais mes sources de vie. Cela coule dans tout mon être, c'est puissant, inexplicable et, malgré tout ce que peut penser un certain, dans ce moment-là, tu es à moi tout entière ; tu m'appartiens. Pour la première fois de ma vie, j'ai l'âme en liesse. Je n'entends point comment cela est possible, mais tu es la seule à qui je puisse avouer tout ce qui me torture ; la seule devant laquelle je n'éprouve plus ni peur, ni vergogne.*

De grosses larmes coulaient de ses yeux et mouillaient la vague chemise de tissu grossier qu'il portait. Éline n'y prêtait aucune attention. Elle était bouleversée par la fragilité de cet homme qui terrorisait toute une ville, qui était capable d'entrer dans l'esprit des autres et de les mener comme des pantins. Elle sentait qu'elle avait raison, il n'était que terriblement malheureux. Toute la souffrance qu'il imposait aux autres était une image de la sienne.

— *Oncques je n'ai versé de larmes devant une femme. Aucune ne m'a envisagé les yeux humides. Entends la fiancée que je place dans ton âme, ma mie.*

— Je l'entends.

— *Te peux-tu étendre à mes côtés ?* demanda-t-il presque timidement.

Éline n'hésita qu'une fraction de seconde, mais il le sentit et ajouta :

— *Je n'ouls te l'imposer, je...*

— J'y consens, le coupa-t-elle.

Elle s'accroupit sur les talons et s'étendit lentement tout près du corps informe de Leh'cim qui tendit la main et saisit la sienne pour la serrer doucement.

\*\*\*

Amo cherchait ; *la* cherchait. Elle avait disparu juste avant l'arrivée des soldats royaux. Il savait où elle était allée.

— Leh'cim, murmura-t-il. Tu la retiens. Si jamais tu lui fais le moindre mal, je te promets que je te découperai soigneusement, membre après membre.

Les cloches des églises et les pierres des murs semblèrent frissonner d'un rire méprisant.

— Tu m'entends, je le sais, tu entends tout ce qui se passe dans la ville. Ton pouvoir augmente, le sens-tu ? continua le Japonais. Il devient de plus en plus puissant chaque jour, à chaque instant. Ne crains-tu pas qu'il te dépasse ? ne vois-tu pas qu'il va devenir tellement énorme que tu ne pourras plus le contrôler ? ce sera alors ton tour d'être le jouet de ta folie. Sache-le, Leh'cim, tu vas mourir terrassé par ta propre démence. N'entraîne pas Éline dans cette tourmente.

À nouveau, les cloches vibrèrent doucement, presque avec délicatesse. Amo fut certain d'être le seul à les entendre.

— Laisse-la partir. Je sais qu'elle se trouve avec toi. Laisse-la revenir parmi nous et je te promets la vie sauve. Tu iras simplement ailleurs, dans une autre ville, dans un autre pays.

Le vent s'était lentement levé et, dans le soir tombant, quelques flocons virevoltèrent, peuplant la lueur des torches d'une foule dansante et affolée.

Amo n'y prêta pas attention, jusqu'à ce qu'il prenne conscience qu'il ne neigeait que pour lui. Les flocons se formaient au-dessus de sa tête et se précipitaient sur lui avec une violence de plus en plus affirmée. Les quelques personnes qui assistèrent à la scène se sauvèrent en se signant, tandis que les cloches sonnaient un rire gai, une liesse sincère et libérée.

— Éline ! hurla Amo sans se soucier de la neige qui mouillait ses vêtements.

*Leh'cim fut troublé. La femme, qui se trouvait encore contre lui, sa main dans la sienne sans bouger, frémit quand le sauvage hucha son nom. Se pouvait-il qu'elle l'ait perçu ? comment cela se pouvait-il ? il était le seul à avoir été choisi pour ses capacités. Les esprits supérieurs le lui avaient assuré, lors de ses rêves éveillés : il était appelé à un destin fabuleux. Personne ne pourrait rivaliser avec lui. Lors comment se pouvait-il que ce guillaume, jaune de surcroît, soit capable de faire tremuler Éline, bien qu'il se trouvât loin d'elle ?*

Une onde de colère le submergea presque à l'improviste et il ne put la juguler à temps. Toutes les cloches de la ville bourdonnèrent en même temps un air dissonant qui enfla jusqu'à dépasser le murmure, et hurla la fureur d'un seul être. Tout le monde les entendit. Au-dessus d'Amo, les flocons devinrent durs comme de la glace et le frappèrent avec rage. Se protégeant la tête de ses bras, il parvenait à grand-peine à éviter que les glaçons de plus en plus gros n'atteignent son visage.

— Tu vois ! cria-t-il. Tu ne supportes pas la vérité, tu tentes de me détruire parce que je sais qui tu es réellement ! Éline l'ignore encore, mais que se passera-t-il quand elle le découvrira ? que feras-tu ? Est-elle toujours près de toi ? tu voulais la tromper, ce que tu fais ici ne pourra que lui prouver que tu ne te maîtrises pas !

L'attaque dirigée contre lui redoubla de brutalité, les glaçons se transformant en grosses boules qui tentèrent de l'écraser. Amo, poussant un cri de victoire, dégaina son sabre d'un geste fulgurant et asséna des coups d'une violence inouïe sur la glace qui éclata en fragments.

— Contrôle-toi, Leh'cim ! riait-il sans cesser de frapper. Contrôle-toi, tu vois que tu ne peux rien ainsi contre moi. C'est plus aisé, quand il s'agit de simples bourgeois ou artisans qui ne connaissent rien au combat, n'est-ce pas ?

Soudainement, la glace disparut. Les cloches vibraient encore leur air terrible. Amo sentait que son adversaire préparait autre chose.

Il ferma les yeux et songea avec toute la concentration dont il était capable :

— Éline, mon amour, vois ce monstre qui ne sait que tuer. Tu ne peux rester près de lui. Il te ment, il a cessé de tourmenter cette ville, mais il s'en est pris à...

Une clameur inhumaine l'interrompit. Un cri strident qui emplit tout l'espace de la cité et qui paraissait poussé par la ville elle-même, comme si toutes les pierres hurlaient en même temps leur colère. La puissance du vacarme était telle qu'Amo dut se plaquer les mains sur les

oreilles et que la douleur l'empêcha de penser à autre chose qu'à se protéger, sous peine de devenir instantanément sourd.

— Qu'est ceci ? s'exclama Éline en se levant brusquement. Vous ne pouvez que vous me narriez le pourquoi de ces vociférations ! j'ai ouï la voix d'Amo. Se peut-il que ce qu'il prétend soit vrai ? Ai-je entendu que vous avez tourmenté d'autres âmes ? répondez-moi, je vous en conjure !

La température de la pièce s'était sensiblement élevée, Leh'cim le sentit très nettement et en fut bouleversé. Ce n'était pas lui qui en était responsable.

— *Ma mie, ne te mets point martel en cap !* dit-il en se dressant péniblement à demi sur son grabat. *Oncques je ne t'ai scellé la vérité. À ta demande, j'ai cessé mes agissements coupables sur cette cité et ses habitants. Tu l'as pu juger.*

— Il est vrai, admit la femme. Mais qu'en est-il de ce que narre Amo ?

— *En qui places-tu ta fiancée ? en moi qui te chéris depuis tant de temps ? ou en cet étranger que tu viens seulement d'encontrer ? dois-je entendre que tu le chéris ?*

— Je viens de l'encontrer, c'est vrai, derechef. Ce que je vis avec icelui, ce que j'éprouve pour lui ne concerne que moi. Il s'agit là de ma propre vie et personne ne se peut arroger le droit de la régenter. Monsieur, je vous encontrerai à nouveau, mais il me faut me rendre auprès de mes amis à la parfin d'entendre avec eux ce qu'ils ont pu apprendre en mon absence.

— *Nenni !* cria Leh'cim. *Cela ne se peut !*

La salle vibra.

Éline vint se placer tout près du corps allongé qu'elle domina de toute la colère qu'elle voyait monter en elle et qu'elle acceptait entièrement.

— Escomptez-vous me retenir captive ?

À nouveau, la température augmenta inexplicablement. La femme ne paraissait pas en avoir conscience, mais Leh'cim le ressentait parfaitement.

— *Se peut-il que...*, songea-t-il.

— À vous revoir, monsieur, lui dit Éline.

Elle sortit et il ne fit rien pour la retenir.

La jeune femme revint vers la prévôté, perdue dans ses pensées. Arrivée près de la demeure de son oncle, elle leva la tête et fut surprise de voir qu'il faisait jour.

— Ai-je donc passé la nuit dans cette cave ? s'étonna-t-elle.

— Te voilà, dit simplement Amo quand elle apparut dans la grande salle.

Il l'attendait devant un feu qui brillait haut et clair.

— Me voilà.

Il se leva et, après une imperceptible hésitation, se rassit et attendit qu'elle lui raconte, ce qu'elle ne fit pas.

— Éline !

Du Chesnoy fit irruption dans la pièce et se précipita vers son amie ;

— Narrez-moi, de grâce, narrez-nous ce que vous fîtes ces heures passées ! nous étions tous dans les tourments les plus effroyables, apensés que nous étions de retrouver votre corps démembré dans une quelconque venelle ! Qu'en fut-il de votre entrevue avec Leh'cim ? car vous fûtes bien sûr avec icelui ?

— Oui-da, je le fus, répondit-elle. Et elle se tut.

— Lors, qu'en est-il advenu ? demanda Jacques, voyant qu'elle ne parlerait pas seule.

— Il me faut sceller tout cela, car...

— Comment, sceller tout cela ? mais cela ne se peut ! s'exclama du Chesnoy. Vous ne pouvez que vous nous narriez ce que vous avez pu entendre du fonctionnement de cet être, Éline !

— Et le pourquoi de cette volition ?

— Mais...

Il était stupéfait.

— Mais enfin, pour ce que nous devons assavoir tout ce qui nous peut être utile à la parfin de venir à bout de cette malédiction ! avez-vous omis notre mission ?

— Nenni. Il m'en souvient parfaitement, mais j'accrois être la seule, dores en avant, à pouvoir succéder à mettre fin aux tourments de la cité. Leh'cim me...

— Leh'cim te ment, intervint Amo.

Éline se tourna vivement vers lui. Il ne put s'empêcher de la trouver belle, dans sa colère et son inquiétude.

— Le peux-tu prouver ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

— Aisément, hélas. Des gardes royaux sont venus de la capitale, mandatés par le roi. La cité est soumise au même mal que celle-ci. Cloches qui sonnent, murs qui vibrent, personnes torturées et femmes violées. Les soldats qui ont porté le message royal sont tous morts. Comme tu le vois, ce sont les mêmes faits que ceux qui se sont déroulés ici. Ces militaires étaient jeunes et vigoureux, quand ils ont quitté la capitale. Ils n'étaient plus que des vieillards quand ils sont arrivés ici.

— Jacques ? dit seulement la femme.

— Oncques Amo n'a menti, répondit simplement celui-ci.

— Oncques il n'a aimé, rétorqua Éline.

Le visage de du Chesnoy se fit dur et ce fut d'une voix où se percevait la colère contenue qu'il répliqua :

— Vous a-t-on narré sa vie passée, que vous puissiez prétendre assavoir ce qu'il a vécu ? êtes-vous apensée qu'avant de vous envisager il n'avait point...

— Jacques, le coupa Amo. Notre problème n'est pas là.

Son ami inspira profondément et se détendit.

— Je mande votre pardon, Éline. Amo dit le vrai : notre tracas ne se situe aucunement à ce niveau. J'insiste pour que vous nous narriez ce que vous avez appris lors de votre séjour près du... de Leh'cim.

Elle répondit immédiatement :

— C'est un guillaume, il est physiquement débile et pâtit prou de sa condition. J'accrois qu'il n'appète point au mal et je suis acertainée que si on lui fait montre d'affection, il saura cesser ses vilainies.

— Dans ce cas, nous pouvez-vous professer pour quelle raison il les a poursuivies en la cité capitale ? demanda Jacques.

— Mais... Êtes-vous assurés que ces troubles sont survenus récemment ?

Éline était profondément perturbée. Ses lèvres tremblaient et l'on sentait qu'elle luttait pour ne pas pleurer.

— Las ! à tout plein, mon amie, lui certifia vivement du Chesnoy. Des meurtriments ont été perpétrés il n'y a de cela qu'une poignée de jours. Les soldats royaux advenus céans, ce qui a causé leur trépas, n'ont mis que neuf jours pour accourir de la capitale, à bride abattue. Qu'entendez-vous en oyant ces faits ?

Elle ne répondit pas et baissa la tête. Le Japonais se décida à intervenir :

— Éline, Leh'cim est certainement tout ce que tu dis, tu es celle qui le connais le plus parmi nous à présent, c'est la vérité ; mais il faut que tu admettes qu'il est fou. Fou à lier. Sa puissance est telle qu'il est capable de choses impensables, inadmissibles. Je tremble à l'idée qu'il t'entraîne dans cette souffrance et que tu perdes alors tout repère avec le réel. Je t'en conjure, réfléchis à ce que nous t'avons appris.

— Mâchez ces propos par le dedans de vos mérangeoises, mon amie, renchérit Jacques. Ils ne pourront qu'ils vous enseignent que nous ne cherchons point à perturber votre entendement, tout au rebours ! nous désirons ardemment que vous nous donniez la main ainsi que vous me l'avez naguère proposé ; vous en souvient-il ?

— Il est vrai, il m'en souvient. Vous étiez lors dans l'escalier qui mène à votre chambre, dit Éline, un léger sourire sur les lèvres. Les choses étaient parfaitement claires pour moi, en ces temps. À c't'heure, je sais que je me dirige vers les tourments et, se peut, la souffrance... Malgré cela, je ne peux que j'aille au bout de ma destinée.

— Ah ! ragea Amo. Qu'est-ce que ce ton abattu ? cette résignation ? t'aurait-il ensorcelée ? s'il s'agit de ça, je...

— Tu n'attenteras rien mon aimé, le coupa-t-elle tranquillement, car je te dénie le droit d'accroire diriger ma vie.

— Je ne veux rien diriger, protesta son ami. Je refuse de te voir te perdre dans cette folie.

— Je ne me perds point. Je me trouve. Laissez-moi à présent, il faut que mon sommeil me dorme. Je me sens à tout plein flapie. Je vous fais serment de ne vous point sceller ce que je sais.

— Allez vous reposer, mon amie. Nous espérons votre réveil pour vous ouïr.

Elle les quitta après avoir posé sa main sur l'épaule d'Amo.

— Que faire ? demanda Jacques.

Il n'espérait pas de réponse et sentait qu'Éline se trouvait bien au-delà de toute réflexion qui pouvait paraître sensée.

— J'accrois qu'elle refusera de nous mener à l'antré de la chose, avec la dernière obstination, poursuivit-il. Qu'en es-tu apensé ?

Amo ne dit rien, ce qui ne choqua pas son ami. Il savait que le Japonais ne répondait jamais aux questions sans réponse. Du Chesnoy n'exigea rien. Le commentaire et l'avis de son ami viendraient plus tard. Il poursuivit néanmoins son soliloque.

— J'opine que nous escarguettions ta mie. Elle ne peut qu'elle se rende à nouveau vers ce Leh'cim ; il l'attire à l'instar du falot qui abuse les phalènes. Adonc, nous la traquons, nous nous trouvons promptement en présence de l'être et, lors, nous attentons de le détruire car, comme je suis acertainé que tu en es tout autant apensé que je me trouve l'être, il est déraisonnable d'accroire que nous succéderons à le lénifier. Oui-da, c'est ainsi qu'il nous faut agir.

— Et quand elle nous verra dans l'ancre du monstre, elle pensera que nous l'avons trahie, laissa tomber Amo.

— Maugré que je conçoive ta crainte, mon ami, je nouls assavoir comment procéder autrement qu'ainsi que je le viens de narrer. As-tu imaginé un autre plan ?

— Non.

— Adonc..., dit du Chesnoy en écartant les mains en signe d'impuissance.

Le Japonais se leva et se dirigea vers l'escalier, sous le regard de son ami. En posant le pied sur la première marche, il interrompit son geste et se retourna :

— Jacques, j'ai aimé. Jamais ainsi. Je suis bien lorsqu'elle est présente. Elle me convient. Son existence dans mon monde change ma vision de la vie. Je l'accepte près de moi. Tu comprends ?

— Oui-da, je...

— Nous ferons comme tu l'as dit, c'est la seule solution pour vaincre Leh'cim.

Du Chesnoy baissa la tête. Quand il la releva, Amo n'avait pas attendu sa réponse et avait disparu.

Quand le Japonais poussa doucement la porte de sa chambre, il la vit qui ne dormait pas. Elle se tenait appuyée contre l'appui de sa fenêtre et regardait la nuit, abandonnée dans ses pensées.

Il s'approcha sans bruit et lui posa la main sur la hanche. Elle sursauta, mais ne se retourna pas :

— Je ne t'ai point ouï survenir, lui dit-elle. Oncques je ne t'ouïs te déplacer. Tes professeurs, tes maîtres, ainsi que tu les nommes, devaient être moult fières de toi ; tout ce qu'ils t'ont professé se trouve appliqué. Ah, Amo ! soupira-t-elle. Mes méréangeoises se trouvent présentement dans un prédicament qu'oncques elles n'ont enconré jusqu'alors. Je ne sais qu'entreprendre. Je te chéris et tu appètes à occire Leh'cim vers lequel je me sens tout soudain inexplicablement attirée. En rien il ne te peut être comparé, tu le surpasses en tout. Je n'entends point le pourquoi de ce sentiment étonnant, mais je sais avec la dernière des forces que je ne puis que j'accomplisse ce trajet qui me mène vers lui.

Elle se tut et se retourna doucement pour poser la tête sur la poitrine de son ami qui la regardait.

— Tu restes coi. Tu restes toujours coi. Que dois-je entendre, Amo Ves ? que dois-je entreprendre ? conseille-moi, je t'en prie. Ne scelle point tes avis.

Elle parlait, la bouche plaquée contre la chemise du Japonais qui ressentait la vibration de ses mots directement dans son torse.

— Une vieille femme m’a confié naguère : « Il faut goûter les instants de bonheur comme s’il s’agissait des derniers », dit-il simplement.

— Amo, je t’en conjure, souffla Éline, vient à mon aide.

Il lui passa doucement les bras autour de la taille. Avec un sanglot étouffé, elle se serra davantage contre lui.

— Je ne peux décider pour toi, dit-il enfin. Je ne peux choisir pour toi. Tu nous chéris tous deux, penses-tu...

Elle allait parler.

— Non, laisse-moi terminer, lui demanda-t-il. Tu es sincère lorsque tu penses ceci et lorsque tu le dis. Mais tu te trompes. Tu te trompes toi-même. Tu n’en aimes qu’un seul. Je ne sais lequel, mais, ni lui ni moi ne pouvons, n’avons le droit de décider à ta place. Je te l’ai déjà dit deux fois : je voudrais être un étalon qui piétinerait ce ver qui ose ramper vers toi. Je voudrais être un homme libre de toute entrave pour aller détruire le ki de ce kami qui hante ton esprit. Voilà mon avis, voilà plutôt mes souhaits, mais ils sont futiles et vains. Ne me demande pas de choisir à ta place, tu ne m’appartiens pas. Tu es comme tous les êtres de cette Terre, tu es libre. Libre de trouver ta voie, libre de chercher ta liberté, libre de te perdre dans ce chemin douloureux. Je ne peux que te regarder agir, mais surtout pas le faire à ta place.

À nouveau, il la sentit inspirer comme pour prendre la parole.

— Non, attends, je termine. J’ai aimé une femme avant toi. Au nord, vers Také, dans mon pays. Elle était mariée à un seigneur ni brutal, ni trop doux. Un seigneur, simplement. Nous nous aimions. Je ne savais que faire. Vivre sans elle, c’était mourir. Vivre avec elle, c’était perdre mon honneur. Elle m’a demandé de fuir avec elle. Je l’ai fait. Nous avons chevauché des jours et des jours pour échapper aux soldats de son mari... à mes anciens amis. Nous nous cachions dans des huttes de pêcheurs, dans les bas quartiers des villes, dans les rizières, partout. Ils ne pouvaient pas abandonner la chasse, leur honneur le leur interdisait. Nous étions trop reconnaissables, ils étaient de bons soldats. Ils nous ont rejoints. Je devais abandonner, avouer ma défaite et perdre tout honneur, ou me battre.

— Tu t’es battu.

— Non. Elle savait ce qu’il lui restait à faire. Elle s’est mise en seiza...

— Je n’entends point ce terme.

— À genoux. Elle a dénoué son obi. J’avais tout de suite compris ce qu’elle voulait faire. Je ne pouvais m’y opposer, elle était déjà loin de notre monde.

Sa voix devenait grave et lointaine. Il revoyait la scène.

— Elle s’est fait seppuku, comme une guerrière, avec honneur. J’étais fou de douleur. Je l’ai assistée jusqu’au bout... Son vieux serviteur était venu avec les soldats, contre leur gré. Ils l’avaient laissé loin en arrière, mais il arriva juste au moment où sa tête tombait devant elle. Il comprit tout ce qui venait de se dérouler, prit la tête et alla la laver dans la rivière proche, l’enveloppa dans un carré de soie qu’il accrocha à la selle de son cheval. Puis, le rituel accompli, il me regarda et me dit : « Tue-les. ». J’ai combattu.

Il se tut.

— Elle s’est suicidée, et tu les as tous tués, puis tu as dû décamper promptement de ton pays, comprit Éline.

— Il est venu avec moi, mais n'a jamais complètement accepté de vivre sur ton sol. Il disait que cet endroit était vide d'esprit et de sagesse. Il a apprécié Jacques quand nous l'avons rencontré. Il est mort.

Amo soupira :

— Je t'aime Éline. Je viens de te rencontrer et je te perds. Le destin est bien étrange.

— Je te dénie le droit d'accroire que tu me perds. Tout au rebours, tu me trouves. Tu me révèles et dores en avant je suis vraie et je puis vivre enfin telle que je me sens être. Viens mon aimé, viens me prouver ton affection, que ton corps connaisse à nouveau le mien. J'ai une totale fiance en toi et en ton âme et te le veux 'core prouver.

Elle lui prit la main et la guida vers sa poitrine, sous sa veste de grosse laine et là, devant la fenêtre, sous les yeux et les oreilles de la ville à l'écoute de leurs soupirs, ils s'aimèrent avec une douce et tendre désespérance.

## – Chapitre six –

Elle venait de partir. Il la suivait à distance, sachant se faire passant parmi les passants, perdu dans la foule de ce matin gris. Il tombait une petite bruine froide qui rendait le pavé glissant et obligeait les femmes à lever leurs jupes, sous peine de les voir totalement trempées et maculées de boue dans les rues sales et encombrées.

Éline ne songeait pas à regarder derrière elle. Elle allait, visiblement perdue dans ses pensées, la tête parfois un peu penchée sur le côté, comme si elle...

— Elle l’oît, comprit brusquement du Chesnoy. Il lui cause et elle l’oît. Se peut qu’il lui indique le chemin à suivre pour se rendre près de lui. Mais nenni, cela ne se peut, elle s’y est déjà rendue. Adonc, ne serait-il qu’ils conversent tous deux par le dedans de leur esprit ? ma doué, oui, ce ne peut être que cela, murmura-t-il en la voyant esquisser un sourire à la faveur d’un virage. Il la cajole, il l’amadoué.

Il n’avait pas prévenu Amo. Pour la première fois de leur histoire, il le laissait en dehors de cette chasse particulière. Il savait que le Japonais serait venu et aurait joué son rôle avec son efficacité habituelle, quoi qu’il lui aurait coûté. Jacques ne le voulait pas. Il savait qu’il s’attaquait seul à un être dont la puissance dépassait largement la sienne et tout ce qu’il avait déjà pu rencontrer.

« Il est certes redoutable, et bien je le redoute mais, par mon peu de foi, avait-il pensé, je ne suis point fol, au rebours de ce guillaume qui a perdu ce qu’il possédait d’entendement et de raison dans le dol et le pâtiment. Si j’en crois Éline, il souffre. C’est bien possible, mais cela ne m’empêchera point de l’occire proprement, quelle qu’en soit la façon. Sa vésanie lui fera commettre quelque faute. À moi de la savoir déceler et de m’arruer dans cette ouverture ».

Éline se dirigeait maintenant vers le secteur le plus bas de la ville, rejoignant puis longeant les murailles qui donnaient sur le marais. La pluie rendait les pavés un peu glissants et la pente se trouvait assez prononcée par endroits. La femme marchait en tenant la rampe qui avait été installée le long des murs. Elle ne s’était pas retournée une seule fois, et Jacques se disait qu’il aurait aussi bien pu la suivre totalement à découvert sans qu’elle le sache. Il se méfiait toutefois, craignant les capacités de Leh’cim, bien qu’il pensât que si Éline était absorbée à ce point, cela signifiait sans doute qu’elle entretenait une conversation silencieuse avec le monstre. Il y avait donc des chances pour que celui-ci se trouve tout autant plongé dans leur dialogue, ce qui pourrait l’empêcher de détecter la présence d’un intrus.

Au moment précis où Éline passa la poterne de l’horloge, celle-ci sonna six coups qui résonnèrent étrangement dans la placette qui faisait face à la porte. Machinalement, du Chesnoy consulta sa montre :

— La huitième heure vient de passer, murmura-t-il. Leh'cim. Ce ne peut être que lui. Mais pourquoi six coups ?

Il continua de suivre son amie. Elle empruntait maintenant un petit escalier qui s'ouvrait sur la gauche, et qui descendait sous la poterne, presque au niveau de l'eau des douves. Il faisait sombre. Jacques craignit de la perdre, mais une douce lueur éclaira progressivement le passage. Elle n'était pas naturelle et semblait sourdre de l'air lui-même.

— Diable, il est vraiment puissant, murmura-t-il.

Veillant à faire le moins de bruit possible dans cet endroit confiné, il se plaqua contre le mur et risqua un regard après le coude derrière lequel Éline venait de disparaître.

Elle introduisait une clé dans la serrure d'une épaisse porte en bois. Un air de doute ou d'hésitation paraissait flotter sur ce qu'il put voir de son visage. Il eut envie de lui crier d'abandonner, de retourner à l'air libre et de partir loin de l'être qui l'attendait dans son repaire.

Elle ouvrit la porte et entra.

Du Chesnoy fit demi-tour. Il ne voulait pas agir quand Éline se trouvait en présence de Leh'cim, craignant trop les réactions de celui-ci et, il dut se l'avouer, celles de son amie. Il résolut de revenir plus tard, juste après qu'elle eut quitté cet endroit.

— Oui-da, songea-t-il. Ce n'est qu'à ce moment qu'il sera 'core baigné du souvenir de ces moments passés avec elle et se trouvera lors moins attentif à ma progression. Adonc je le pourrai surprendre et attenter de le maîtriser.

Il était revenu dans la rue et remontait lentement, perdu dans ses pensées.

— Je viendrai sans Amo. Il ne pourra qu'il se ruera sur Leh'cim à la parfin de l'occire, j'en suis acertainé. Éline est entre eux.

Il marchait d'un pas quand l'évidence le frappa :

— Ma doué ! comment n'y ai-je point songé plus tôt ? c'est à c't'heure qu'il convient d'agir. Elle se trouve présentement avec icelui ! il ne peut qu'il soit à tout plein sous son charme et donc incapable de raisonner.

Il fit résolument demi-tour et se posta tout près de la poterne pour guetter la sortie de son amie.

— *Ma mie, ta vue me comble l'âme. Oncques je n'ai connu pareil tourment quand tu es départie de céans, ni pareille liesse quand j'ai ouï ton esprit se porter vers le mien. Tu me fais vivre, Éline. Le sais-tu ?*

Elle ne répondit pas. Elle pensait aux mains d'Amo, au corps d'Amo, aux...

— *Ah ! j'entends que tu es tout entière avec cet étranger, ce... nippon !* tempêta Leh'cim.

— Qui es-tu pour oser lire dans mes m'érangeoises ? se regimba-t-elle. T'en ai-je donné l'autorisation ? il ne m'en souvient nullement.

— *Quand deux êtres sont épris l'un de l'autre, il convient qu'ils n'aient point de secrets, l'un pour...*

— Je le décrois vivement, le coupa-t-elle. Où se trouve l'individu si l'on ne fait plus qu'un ? me le peux-tu professer ? je ne sais ce que je ressens vis-à-vis de toi, je te l'ai jà narré. Suis-je éprise ? je l'ignore. Je suis bien avec toi, c'est là tout ce dont je puis être acertainée.

Leh'cim eut à nouveau la très nette impression que la température augmentait dans la pièce. Il ne savait si Éline en était la cause, mais constata que cela se produisait lorsqu'elle s'irritait.

— Je te veux prêter la main, pour ce que j'accrois que tu souffres par-dedans ton cap, continuait-elle. Tout ce que tu as accompli en est pour moi la preuve irréfragable.

Il gronda malgré lui.

— *Pas toi, ma douce ! pas toi. Tu ne peux me juger ainsi que le tentent les autres ! ne serais-je donc qu'un monstre qu'il faut anéantir ?*

Elle se précipita vers lui, faisant fi de son apparence repoussante, et lui prit la main qu'elle pressa dans les siennes.

— Serais-je céans si je jugeais tes actes ? ils me sont insupportables, je ne te le puis sceller, mais j'entends que tu les as perpétrés pour ce que tu te trouves en grand dol. Adonc, j'accrois que je te dois venir en aide et que ta puissance peut faire le bien, tout autant qu'elle a répandu le dol et la vésanie. M'entends-tu ?

— *Je t'entends*, dit Leh'cim à voix basse. *Tu me vois comme un fol qu'il faudrait emmurer, pour protéger le peuple.*

— Lors, c'est que tu refuses de m'ouïr. Ai-je prononcé de tels dits ? nenni. Ta souffrance me touche et...

— *Mais quelle souffrance ?* s'emporta-t-il, alors que les murs de la ville vibrèrent soudainement.

— Celle qui est responsable de tes actes. Celle qui t'a conduite à investir des guillaumes et à les pousser à accomplir d'inconcevables vilainies sur des pauvresses. Je nous accrois que tu as fait tout cela sans souffrir. Ce serait par trop insufférable. Lors, oui-da, tu serais un monstre.

Elle se tut, se leva et le regarda intensément :

— Es-tu un monstre, Leh'cim ?

Il répondit aussitôt :

— *Nenni. Point un monstre. Ce que je suis réellement, tu le découvriras seule, ou je te le narrerai plus tard. Mais certainement point un monstre.*

Il ne pouvait lui dire qu'il se savait proche des puissances occultes. Lui seul le savait, et personne n'était prêt à le découvrir, même pas elle. Il devait d'abord lui montrer son vrai visage, lui révéler ce dont il était capable et l'amener lentement à accepter son grand projet. Il était encore trop tôt. Beaucoup trop tôt.

— J'en étais acertainée, souffla-t-elle avec soulagement. Je leur ai dit que tu étais un être humain, que tu ne demandais que l'on se fie à toi, que l'on éprouve de l'affection pour toi. Ils ne me croient point. Nous le leur allons démontrer ensemble.

Elle paraissait tellement convaincue, tellement portée par sa certitude, qu'il en ressentit un douloureux plaisir et un violent désir. Sa peau était douce quand elle lui prenait la main. Il aurait voulu qu'elle se place à nouveau tout près de lui comme elle l'avait fait, et reste ainsi toute la nuit. Quand elle était près de lui, il se sentait apaisé. Il n'éprouvait plus les pulsions qui le prenaient parfois et le torturaient plusieurs heures, puis l'abandonnaient, pantelant et épuisé.

Il aurait tellement voulu parcourir son corps de ses doigts !...

— *Il te faut me quitter à présent, lui demanda-t-il. Il me faut sommeiller, je ressens une grande lassitude.*

Elle eut l'air un peu surpris, mais ne fit pas de commentaire et quitta la pièce après l'avoir assuré de son retour.

À nouveau, elle fut étonnée de voir que la nuit était tombée. Il lui semblait n'avoir échangé que quelques mots avec Leh'cim, alors qu'elle avait passé la journée entière en sa compagnie.

Jacques attendait que la jeune femme réapparaisse. Il était venu seul, car il voulait affronter Leh'cim sans témoin. Il n'avait rien dit au Japonais de sa démarche car, pour la première fois depuis longtemps, il n'avait pas envie qu'Amo soit avec lui. Il pensait que son affection pour Éline fausserait son jugement et pourrait sans doute les mettre en danger tous les deux lors d'un combat. Il se doutait que ce ne serait pas une passe d'armes, mais un affrontement de deux esprits. Il se savait puissant et osait penser qu'il l'était tout autant que le monstre.

— Je peux le pousser à commettre des erreurs. Je saurai les voir. Certes, il manipule des esprits et des corps. Certes... Mais pas le mien, murmura-t-il.

Les cloches de la ville sonnèrent six coups passionnés. Leh'cim saluait son ami.

— Encore six... Ce doit être un chiffre qu'il affectionne, pensa du Chesnoy

Il vit apparaître Éline qui remonta la rue d'un pas pressé sans regarder autour d'elle. Il attendit qu'elle disparaisse à un coude de la voie pour s'engager résolument dans le passage qui menait à l'antre de Leh'cim.

Il trouva facilement la clé que son amie avait soigneusement accrochée au clou fiché dans un joint de mortier. Il la saisit. Soudain, toutes les pierres se mirent à vibrer ensemble. Malgré qu'aucun son ne soit produit, Jacques ressentit parfaitement ce qu'elles traduisaient : la colère, l'étonnement et le mépris.

— *Toi ! gronda une voix dans sa tête. Tu as suivi Éline, ou... Nenni ! elle ne peut m'avoir trahi. Adonc tu l'as suivie ! tu as escarguetté son département et t'es arrué céans, sur ses traces. Tes agissements sont déprisables, du Chesnoy. Tu ne possèdes point de courage en suffisance pour m'assaillir sans félonie ; lors, tu bâtis des canevas à la parfin de me surprendre. Tu me ferais presque rire, tant cela est pitoyable, mais je n'ai point de pitié, et tu le sais fort bien.*

Jacques ne chercha pas à répondre. Il savait que Leh'cim n'attendait que cela. Il fit jouer la clé dans la serrure et entra. Ses pas résonnèrent comme dans une très grande salle. Il devait se trouver dans une cave voûtée, sans doute identique à celle qu'utilisaient les pelletiers de la cité. Il faisait sombre.

Du Chesnoy resta un instant sur le seuil, hésitant à pénétrer dans le domaine de son ennemi. Il fit un pas en avant. La porte claqua soudainement derrière lui, le poussant presque dans le dos. Par réflexe, il défourra sa dague et s'obligea à respirer amplement.

Leh'cim était comme absent. Il n'y avait pas d'indice de sa présence dans la salle. Pas un cliquetis, pas un souffle.

— *L'absence de noise t'effraie, du Chesnoy, je le sais, intervint la voix psychique de l'être. Je l'ai lu dans tes mérangeoises. Tu la crains plus que la mort. Adonc ouïs... Ouïs tout ce qui ne se dit point céans, tout ce qui ne se vit point. Ouïs.*

Il se tut.

Le silence devint immédiatement absolu. Jacques ne percevait que les battements de son cœur qui s'accéléraient de plus en plus. Cet être faisait preuve d'une puissance inégalable. Sa capacité à lire dans l'esprit des autres le rendait supérieur à tous ceux qui voulaient le combattre. Il était là. Du Chesnoy ressentait sa présence dans tout son être, dans toute l'hostilité des murs et de l'air de la vaste salle.

Il se raisonna et marcha, de façon à ce que le bruit de ses pas donne le relief sonore qui lui manquait et risquait de le faire basculer dans la terreur. La grande pièce était plongée dans une étrange et changeante obscurité qui laissait voir certains détails, et en masquait d'autres. Du Chesnoy préféra garder les yeux fermés pour ne pas se laisser distraire par l'évidente tactique de Leh'cim. Le sol était inégal. Il trébucha sur un pavé plus haut que les autres et, dans le geste qu'il fit pour se rétablir, la garde de sa dague racla le mur. Ce simple bruit lui fit prendre conscience de l'inutilité de cette arme. S'il devait vaincre Leh'cim, ce ne serait pas avec une lame d'acier fichée dans le cœur lors d'une frappe assénée dans une obscurité fluctuante. Ce ne serait pas à l'aide d'un moyen matériel, mais avec sa pensée, ses certitudes, son âme.

Il lâcha l'arme qui tomba sur les pierres. Le bruit résonna sous la voûte.

— *Tu as raison, du Chesnoy. À quoi te pourrait bien servir cette chose. Tu as entendu que ce n'est point là le moyen de me vaincre. Car tu appètes à me vaincre, n'est-il point ?...*

Jacques ne répondit pas.

— *Tu restes coi. Est-ce pour la raison que tu n'as rien à répondre ? ou bien serait-ce parce que, désespérément naïf, tu escomptes me surprendre et, se peut, m'occire ? voilà qui m'étonnerait de belle façon sais-tu, du Chesnoy. Voilà qui m'étonnerait.*

Jacques s'était immobilisé. Il ne voulait plus avancer et tentait de faire le vide dans son esprit. Le terrain de Leh'cim se situait au-delà des mots, au-delà des gestes et de la présence matérielle. Il inspira profondément et ferma les yeux. « Mocuso... », aurait murmuré Amo. Respiration, concentration sereine, prise de conscience de son corps, du simple et donc terriblement saisissable mouvement de l'air dans ses poumons, inspirer, expirer en poussant l'air vers le bas, en sentant l'énergie se concentrer dans le bas du ventre ; inspirer, expirer. N'être que ce mouvement, que cet air qui entre et sort de l'enveloppe charnelle...

— *Tu te dérobes, du Chesnoy ?*

Malgré le ton volontairement détaché, Jacques fut certain de sentir une réelle interrogation dans la voix de son ennemi. L'erreur fut précisément de le noter. Immédiatement, sa conscience revint dans la salle, accepta la présence de Leh'cim et, de ce fait, se livra à lui.

— *Ah ! te voilà de nouveau céans... Tu m'en vois rasséréiné.*

À peine se fut-il tu, qu'une vive douleur perça le flanc de Jacques. Il ne put réprimer un gémissement et sa main se posa involontairement à l'endroit de la souffrance. Il sentit la chaude viscosité du sang. L'être l'avait atteint, il ne savait par quel projectile. Il n'avait entendu aucun bruit...

— *Je n'ai rien dardé contre toi, du Chesnoy. Cette navrure, c'est toi qui l'as acceptée. Je n'ai fait que la suggérer. Tu vas passer, et ce sera toi qui œuvreras en t'infligeant tous les dommages que je te vais proposer. Vois-tu, pauvre humain, ton petit esprit est par trop insuffisant pour se mesurer au mien. J'ai un corps débile, j'en ai pâti plus que tu ne le pourras jamais concevoir. Bientôt, je ne serai plus dans cette enveloppe exécrée. Ma puissance va m'autoriser à quitter cette viande à jamais pour investir définitivement celle d'un homme que je choisirai pour sa joliesse. Lors, je ravirai les femmes, pour ma peau*

*douce qui les fera se pâmer dans mes bras, et pour la vigueur de mon vit qui les maintiendra dans un état de jouissance tel qu'oncques elles ne pourront oublier les moments passés avec ce corps. Je sais que je n'en chérirai aucune. La seule qui puisse être digne de ma belle amour, oncques je ne la toucherai. Elle restera pure et sera mienne à jamais. Sais-tu de qui il s'agit, du Chesnoy ?... Ah ! tu n'oses jacter, tu crains de révéler le nom de celle qui est éprise de moi. Oui-da ! éprise de moi, Leh'cim, elle m'appartient, et ton ami le sauvage n'y peut mais.*

Jacques resta muet. Il ne fallait surtout pas donner prise à la puissance de l'esprit de cet être rendu fou par la douleur et la déception. À nouveau, il tenta d'appliquer les consignes d'Amo qui lui avait appris à respirer, en imposant de longues séances, assis sur ses talons, en « seiza », comme il le disait.

Il laissa son esprit plonger dans ces souvenirs, ne fit aucun barrage conscient aux images qui revenaient en masse et le montraient, torse nu près d'une rivière, dans une chambre d'auberge, se pliant difficilement à la discipline orientale, puis l'acceptant et, pour finir, l'appréciant.

Ignorant la douleur causée par sa blessure, il s'accroupit lentement et plaça ses mains dans la position requise, la gauche dans la droite, les deux pouces joints.

— *Que sont là ces simagrées, du Chesnoy ? à quelle grotesque pantomime te livres-tu ? crois-tu réellement que tu parviendras à échapper à mon ire ?*

Jacques s'efforçait d'ignorer la voix de Leh'cim, ses paroles qui résonnaient exactement au milieu de son crâne et tentaient d'en prendre possession. Il voulait absolument faire le vide dans son esprit et savait intuitivement que ce ne serait que de cette façon qu'il parviendrait à toucher l'être sur son propre terrain. Il se concentra sur lui, sur un vide absolu. « L'esprit de vacuité, cherche l'esprit de vacuité », lui répétaient inlassablement Amo et le vieil homme qui vivait autrefois avec lui lorsqu'ils s'étaient rencontrés. Il ne fit plus que scander mentalement cette phrase et, sans en avoir réellement conscience, parvint à atteindre une sorte d'état de transe qui lui permit de sortir de son corps.

L'obscurité disparut. Il se vit assis sur les talons dans une salle pavée de pierres. Son esprit planait à deux ou trois mètres au-dessus du sol et assistait à tout ce qui se passait dans la pièce. Il vit nettement un corps qui ne pouvait être que celui de Leh'cim. Il était difforme, obèse, grotesque, hideux. Jacques s'astreignit à ne pas éprouver d'émotion, à ne pas se poser de question quant à l'origine de ce corps. Il ne devait faire que regarder.

L'enveloppe de Leh'cim ne bougeait pas. Elle était d'une couleur blanchâtre et paraissait totalement vide.

— *Oui-da, bientôt, je ne serai plus dans cette viande flasque, du Chesnoy. Tu ne le pourras juger par toi-même, mais quand j'aurai enfin investi un corps digne de moi, je pourrai me mouvoir au vu et au su de tous, sans craindre les quolibets, les mines dégoûtées.*

Jacques ignora ces paroles. Elles ne servaient qu'à lui faire réintégrer son corps. Il poursuivit sa découverte de la salle et de l'espace dans lequel il se trouvait.

Et puis, lentement, progressivement, les murs disparurent. Il se retrouva dehors et la cité lui apparut dans toute son ampleur. Il voyagea au-dessus des toits, comme porté par la brise tiède qui venait du sud. Il ne parvenait pas à se rassasier de ce spectacle étonnant, goûtant cette remarquable sensation de n'être qu'un souffle immatériel qui se déplaçait au gré des courants d'air.

La ville disparut elle aussi.

Il voyagea pendant longtemps dans une sorte de néant palpable, puis sentit qu'il se posait quelque part. Il se trouvait dans une sorte de plaine pierreuse. Il ne ressentait rien, comme si seul son esprit avait effectué cet étonnant périple. Il comprit qu'il devait faire froid. De lourds nuages gris ardoise passaient dans le ciel bas, poussés par un vent chargé d'humidité.

Son esprit regarda autour de lui, et vit au loin de noires collines qui bouchaient l'horizon.

— *Adonc te voilà céans, du Chesnoy ? j'en suis béant.*

Leh'cim.

— *Comment as-tu pu me venir rejoindre dans mon domaine ? comment est-il possible que tu aies la capacité à survenir dans ce monde qui t'est à tout plein étranger ?*

À nouveau, Jacques ne chercha pas à répondre à l'être qui s'adressait à lui. Il ne savait comment faire pour avoir prise sur lui et attendait une faille, une faiblesse, un événement qui aurait pu lui permettre de le vaincre.

— *Tu restes obstinément toi, du Chesnoy. Serais-tu couard ? Aurais-tu donc si peu de moi, de ma puissance, que tu ne pourrais que rester là, muet et trémulant, à peu que tu ne compisses tes chausses ?*

Il apparut. Sorte d'aura nimbée d'une lueur sombre et qui se déplaçait en flottant à quelques centimètres du sol. Il n'avait pas de visage et les contours de son « corps » étaient flous, mais il ne pouvait y avoir de doute quant à son expression, à ses sentiments. Il était en colère et vaguement inquiet.

Jacques ressentit une bouffée de bonheur. Lui, se sentait serein. Il lui semblait qu'il se tenait tellement loin de toute la haine et l'animosité de Leh'cim qu'il ne pourrait rien lui arriver.

— *Tu te crois hors d'atteinte, du Chesnoy. Tu ne sais rien de mes capacités, lui dit l'être qui avait dû percevoir les sentiments de son ennemi. Tu ignores à tout plein qui je suis. Tu déconnais totalement mon identité présente.*

Jacques persista dans son silence détaché.

— *Apprends que je suis doré en avant celui que les humains craignent ; celui qu'ils jalousent pour sa puissance et sa liberté ; celui que les femmes redoutent et aiment tout à la fois ; celui qu'elles aimeraient dans leur couche Je suis Satan, Loki, Yblis, et bien d'autres tout à la fois. Il n'est rien que je doive appréhender, pour ce que je suis l'essence même de la peur.*

— Dans ce cas, narre-moi le pourquoi de ta crainte présente, dit enfin Jacques.

Il avait parlé sans en avoir réellement conscience, comme si c'était son âme qui s'exprimait pour lui.

— *Quelle crainte ? Quelle crainte ?* hurla le spectre de Leh'cim. *Oncques je ne ressentirai la crainte ! Je suis la crainte, te dis-je ! je suis la terreur absolue !*

— Tu n'es que la colère d'un homme bafoué tout au long de sa vie terrestre, tu n'es que l'envie d'un corps rejeté par les femmes, et tu n'es que la peine d'un cœur ignoré par l'amour, rétorqua Jacques, toujours aussi impassible et serein.

Leh'cim poussa un rugissement terrible qui emplit la totalité de l'espace, prit possession de l'air et des pierres et fit vibrer les nuages qui s'obscurcirent encore davantage. Toute l'atmosphère était menaçante, et paraissait pleine de malfaisance, de douleur et de tristesse mêlées.

— *Je ne suis point un misérable ! Suis doré en avant tout ce que tu te devras de craindre ! redoute ma colère, du Chesnoy ! je te puis broyer, démembrer et disperser tes restes à tous les vents !*

— Certes, Leh'cim ; certes, admit tranquillement du Chesnoy. Mais cela te donnera-t-il la possibilité d'exaucer ton vœu le plus cher ? Sauras-tu aimer ? saura-t-on te chérir ? J'en doute.

Le spectre resta silencieux quelques instants, se contentant de tourner autour de son ennemi, comme un fauve jauge sa proie. Il produisait un sourd grondement continu qui venait de la profondeur de son être et qui traduisait sa terrible frustration mieux que n'auraient pu le faire des mots.

Du Chesnoy reprit la parole, veillant à ne pas ressentir d'émotion, à ne pas sortir de la bulle de sérénité dans laquelle il était parvenu à se glisser et qui le protégeait encore :

— Je te dois confesser que ton actuel prédicament me peine et...

— *Je te dénie le droit de me plaindre !* le coupa Leh'cim avec une violence terrifiante. *Suis-je donc femelle geignarde pour être ainsi considérée ? suis-je par trop faible et vagissant, que tu t'arroges le droit de compatir et de t'apitoyer sur mon sort ? Je suis le Mal, te dis-je ! Je suis la terreur des hommes qui devront apprendre à me connaître et à craindre mes colères ! Je ne suis jà plus cet être faible dans ce corps débile et laid, pour ce que mon esprit sait ce qu'il se doit d'entreprendre pour succéder à changer d'enveloppe. Je vais vivre à présent, du Chesnoy. L'entends-tu ? je vais vivre !*

— Je l'entends, Leh'cim. Nonobstant, ne te serait-il point possible de vivre autrement que dans la fureur ? Ne pourrais-tu point vaincre en devenant humain, simplement humain ?

Leh'cim laissa échapper un rire sans joie :

— *Humain ! mais mon pauvre petit homme, un humain, c'est toi ! un humain, c'est la faiblesse, les larmes et la servilité, alors que j'aspire à de plus hautes émotions.*

— Un humain, c'est la fragilité reconnue, c'est la tristesse dépassée et c'est l'issue inéluctable acceptée. Ce sont là les plus hautes émotions qu'il se puisse exister, rétorqua Jacques. Ah ! j'entends bien que nous ne parlons point le même langage. Tu t'es senti tellement repoussé, mal aimé, jugé, abhorré, que tu envisages la race humaine comme ton ennemie jurée mais, dans le même temps, tu ne peux que tu n'appètes à la chérir prou pour ce qu'elle est, et que tu ne l'envies et la jalouses pour ce qu'elle possède tout ce qu'onques tu ne pourras rêver d'avoir. Adonc, ne te pouvant résoudre à admettre ce que tu considères comme une faiblesse indigne, tu t'efforces de haïr tout ce qui te peut ramentevoir l'humain.

Le spectre de Leh'cim tourna lentement autour de celui de Jacques en grondant sourdement, puis il s'arrêta en face de lui et lança, sur un ton de raillerie méprisante :

— *Or çà ! mais qu'a-t-elle donc, cette race dont je fis partie, à laquelle je ne pourrai point prétendre ?*

— L'amour, Leh'cim, dit tranquillement Jacques. L'amour, tout benoîtement.

— *Que sais-tu de l'amour, toi ? as-tu onques connu et chéri une femme comme je l'ai fait ? as-tu senti battre ton cœur à l'approche de cet être qui te chavire l'âme ? as-tu attenté de passer quand tu as enfin entendu qu'elle ne te chérissait point, mais que ses yeux étaient tournés vers un autre homme, que ses mains étaient attirées par une autre peau, qu'onques son âme, enfin, ne vibrerait pour la tienne ? L'as-tu senti tout cela, du Chesnoy ?*

— Nenni, il est vrai.

— *Alors tu ne sais rien du tourment dans lequel te peut plonger l'amour. Tu ne sais rien de la géhenne où l'esprit se perd et se débat.*

— J'entends que tu as, se peut, une expérience à la mienne supérieure pour ce qui est de la peine et du tourment amoureux. Malgré ce triste avantage, je décrois que la haine en soit l'unique achèvement.

— *Mais à la parfin, que sont ces mièvreries, ces jugements ridicules et larmoyants !* s'exclama soudain Leh'cim. *Crois-tu réellement succéder à me circonvenir par tes dires qui ne font que m'ancrer dans mon dégoût des hommes ? Oui-da, tu dis le vrai, du Chesnoy, ce sont bien là ce que j'envisage des hommes : tenter de se battre, y faillir et pleurer comme dernier recours ; les larmes comme arme ultime. Ah ! tu me lasses, du Chesnoy ! Je te suis infiniment supérieur et n'ai nul besoin d'argumenter avec toi. Tu vas passer, pour ce que tu appètes à me détruire.*

— Que non point ! je n'ai nulle intention de...

— *Cesse, le coupa le spectre. Ton cas ne m'intéresse plus.*

Il se détourna et partit, l'abandonnant dans la plaine sombre et désolée.

Jacques tenta de retrouver le calme et la quiétude qui l'avaient lentement quitté, mais il ne parvint qu'à prendre conscience de la désolation du lieu étrange où se trouvait son esprit. Alors lentement, très lentement, comme la progression calculée d'une limace qui trace son chemin le long d'une surface lisse, elle apparut. Elle enfla tranquillement, sûre d'elle et de son effet, puis elle s'installa ; la peur. La peur insidieuse, sournoise, qui prend possession de tout raisonnement, de toute résolution. Jacques la ressentit dans tout son corps et son esprit. Elle enfla de plus en plus pour se transformer en ce sentiment brut et entier de la terreur la plus profonde.

Jacques, seul dans cette plaine noire et désespérée, constata qu'il ne parvenait plus à rester serein. Des émotions puissantes et incontrôlées balayaient sa volonté et apportaient, fragment par fragment, son corps matériel dans cet endroit abandonné.

— Non ! cria-t-il. Cela ne se peut !

La première sensation qu'il perçut, fut celle de la douleur. La blessure que lui avait infligée Leh'cim s'imposa brutalement à son esprit. Puis il commença à ressentir le froid, l'humidité. Il percevait le son du vent qui poussait difficilement les lourds nuages fuligineux. L'odeur des pierres et du sol mouillés lui parvint aux narines. Il était dans la plaine.

Il hurla.

Son cri de désespoir retentit faiblement et se perdit dans la noire et indifférente solitude.

\*\*\*

Amo se tenait près de la barrière d'un verger. Immobile, il semblait regarder tranquillement le soir tomber sur la forêt qui débutait à quelques centaines de mètres et ondulait jusqu'à l'horizon. Une légère brume masquait parfois les arbres de la lisière qui se détachaient sur le fond sombre de la futaie en arrière-plan.

Éline s'approcha doucement. Elle redoutait de lui parler. Non qu'elle ait changé de sentiments à son égard, mais elle craignait sa douleur silencieuse qu'elle lisait dans ses yeux, ses mimiques, ses attitudes.

— Jacques a disparu, dit-il sans se retourner quand elle fut à une dizaine de mètres de lui.

Il l'entendait toujours approcher.

— Disparu ?

— Il n'est pas venu pour le repas du soir, et n'a pas dormi à la prévôté. Je l'ai cherché dans la ville toute la journée. Personne ne l'a vu. Son carnet et son sac sont toujours là. Je suis inquiet.

— Qu'avait-il projeté d'accomplir ?

— Leh'cim, laissa tomber le Japonais.

— Leh'cim... Il le voulait...

— Il voulait te suivre et trouver l'endroit où se cache ton ami. Je crois qu'il l'a fait.

— C'est un viol, souffla Éline.

— Que veux-tu dire ? Ce le serait s'il s'agissait d'un homme. Dans le cas présent, il s'agit d'un monstre qui a tué de nombreuses fois.

Éline resta muette.

— Es-tu allée le voir hier ?

— Je n'ai point à te répondre, dit-elle, butée.

— Éline, Jacques est sans doute en danger de mort. Je ne sais pas si ton Leh'cim est...

— Ce n'est nullement *mon* Leh'cim, c'est un être...

— Un être fou et meurtrier, et Jacques se trouve peut-être sous son emprise actuellement. Il faut que tu me dises où il habite.

— Nenni ! s'écria-t-elle. Tu le vas écharper ou meurtrir ! bien je le sais !

Amo la regarda intensément, l'air infiniment peiné.

— Tu le défends contre nous. Tu sacrifies Jacques pour un fou dangereux. Qu'as-tu Éline ? que s'est-il passé que tu aies tant changé ? se peut-il que tout ce toi qui m'apparaît maintenant ait été toujours présent, mais masqué par ta crainte de te vivre complètement ? Je te le demande : aide-moi à retrouver Jacques, et nous quitterons cette ville, nous te laisserons à cet amour qui te prend tout entière.

— Qui a prononcé ce mot ? moi ? Oncques je n'ai parlé d'amour. Je déconnais la nature du sentiment qui m'anime à l'égard de Leh'cim.

— Quel qu'il soit, tu pourras le vivre pleinement. Nous ne serons plus là pour t'en empêcher. Mais pour l'heure, il faut sauver Jacques. Je suis certain qu'il est en compagnie de l'être et je crains qu'il ne soit en danger. Ce... cet homme est trop puissant pour lui, je le sais.

Il s'approcha d'elle et la saisit par les épaules :

— Aide-moi, Éline. S'il te plaît.

Elle se dégagea doucement.

— J'y consens. Je vais me rendre auprès de Leh'cim et le persuader de libérer du Chesnoy, si c'est bien lui qui le retient.

— Ce n'est plus ton ami, constata Amo.

— Il m'a trahie. Il s'est arrogé le droit de m'escarguetter et de marcher sur mes traces à la parfin de dénicher Leh'cim. J'entends vivre la vie que je souhaite, sans que quiconque n'ait le droit d'intervenir sans mon agrément. Il le fit. Je vais.

Elle allait partir, mais le Japonais lui prit le bras :

— Je crois que Leh'cim te ment...

Elle voulut se dégager, mais il la retint, malgré son air courroucé.

— Il te ment, et je te plains pour le moment où tu accepteras de voir la vérité. Je crois aussi qu'il ne vit que pour faire le mal. Sa puissance vient de sa folie, mais également de sa volonté de détruire. Il te veut pour l'assister, pour être celle qui assouvrira ses besoins les plus primaires. Sache-le Éline, et tiens-toi le plus loin possible de lui quand il découvrira que tu auras enfin admis ce que je viens de te dire. Adieu. Nous allons nous revoir, mais ce ne sera plus que banal. Nous aurions pu vivre...

Il la lâcha et partit en direction de la forêt.

Elle resta pendant de longues minutes immobile, figée par une terrible indécision.

Sous la petite pluie qui commençait à tomber, les merles lançaient leurs derniers cris, passant d'arbre en arbre dans le verger qui s'endormait.

– Chapitre sept –

Éline était allée voir Leh'cim. Bien qu'elle éprouvât une rancœur tenace à l'égard de Jacques, elle ne pouvait s'empêcher de craindre pour sa vie.

— *Si fait, il est survenu céans. Sans doute t'avait-il suivie et assavait-il ainsi où se trouve mon domicile ?*

Elle ne savait pas si Leh'cim avait été capable d'aller jusqu'à le tuer, tout autant qu'elle ignorait si du Chesnoy aurait été assez fort pour en venir à bout.

— Qu'a-t-il entrepris ? n'a-t-il point attenté de te navrer, ou t'occire ?

Leh'cim eut un petit rire qui fit vibrer la salle.

— *Me navrer ? Nenni. Il a à toute force voulu me convaincre de rejoindre le jour, me mêler à la presse et abandonner cette vie de reclus. Je lui ai assuré que, précisément, l'on me venait en aide dans ce dessein.*

— Où est-il présentement ?

— *Du Chesnoy ? je l'ignore, ma mie. Il est départi de céans et n'est plus réapparu depuis lors.*

— Tu ne l'as point...

Elle s'interrompit, n'osant poursuivre. Leh'cim rit à nouveau :

— *Si je l'ai occis ? c'est bien cela ? qu'est-il pour que j'attende pareille manœuvre ? tout ce qui a pu lui survenir après avoir quitté cette salle ne pourra avoir eu lieu que sur son initiative, je te le puis assurer.*

Elle avait quitté l'être sans pouvoir se débarrasser d'un sentiment ambigu, puis avait rejoint la prévôté. Amo l'attendait.

— Alors ? demanda-t-il.

— Du Chesnoy est bien allé chez lui pour l'envisager, mais il ne lui a fait aucun mal.

— Qui ?

— Leh'cim. Leh'cim n'a fait aucun mal à du Chesnoy.

— Tu ne l'appelles plus Jacques, constata le Japonais.

— Il m'a trahie. Il m'a espiée dans le dessein de découvrir où vit Leh'cim. C'est félonie, je te l'ai jà narré.

Le ton était sans appel.

— Je ne te ferai pas remarquer qu'il a agi ainsi pour faire cesser les meurtres de ton ami, tu ne m'entendras pas.

— Il n'y a plus de malédiction, dores en avant...

— Et la capitale ?

— Es-tu acertainé de la véracité des faits rapportés par ces vieillards ?

Amo soupira et quitta la pièce, abandonnant Éline. Elle courut pour le rattraper.

— Amo ! Espère-moi un peu, Amo !

Il ne ralentit pas et elle dut forcer l'allure pour le rejoindre.

— Je ne te voulais point vexer, plaida-t-elle.

Il ne dit rien.

— Allons cesse, dit-elle en le retenant par la manche.

Il s'arrêta.

— Que veux-tu me dire ? tu refuses l'idée que ce monstre soit mêlé à la disparition de Jacques, alors qu'il l'est tout aussi certainement que le jour va se lever demain. Tu ne me crois pas quand je te dis qu'il a cessé de martyriser cette ville quand tu le lui as demandé, mais qu'il s'en est pris à la capitale, parce qu'il est incapable de ne pas tuer. Crois-tu que je te mentirais ?

— Je ne sais. Se peut pour protéger notre sentiment ?

— Quel sentiment ? il est mort juste après sa naissance. Tu es éprise de cette chose, je ne sais pourquoi, et ne vois plus qu'elle. Que suis-je à côté, si ce n'est un homme qui est responsable de toutes les contraintes que tu peux trouver sur ta route ? je suis la chaîne qui t'entrave, il est la liberté qui s'offre à toi, d'autant que tu dois braver toute une cité, tout un pays pour aller le rencontrer et te laisser aimer. Alors, je te le demande : que veux-tu me dire ?

— Tu as tort. Je n'éprouve point d'amour pour Leh'cim, ainsi que je te l'ai jà narré. Je souhaite assavoir s'il est constant que la cité royale s'est trouvée prise dans la géhenne.

— Oui.

— De la même sorte que céans ?

— Oui. Veux-tu que je décrive ce qu'ont tout juste eu le temps de nous raconter ces « vieillards », comme tu les as appelés ? Veux-tu que je te dise les cris, les pleurs, le sang, les membres éparpillés ? le veux-tu ?

— Nenni, souffla Éline, il n'est nul besoin de...

— Alors, que dois-je faire ? demanda le Japonais en écartant les bras.

— Te fier à moi. Aie confiance en moi. Je saurai trouver la vérité dans tout cela et, quelle qu'elle soit, je la saurai affronter. N'attente rien, je t'en conjure. Si Jacques a passé, tu le pourrais toi également et oncques je ne me le pourrais pardonner.

Amo réfléchit quelques secondes, puis :

— Je t'accorde neuf jours, pas un de plus, pour savoir ce qu'il est advenu de Jacques. Passé ce délai, je me rendrai chez ce monstre, avec ou sans ton aide et je ferai tout pour le tuer.

— Adonc, tu accrois 'core que...

— Oui, la coupa-t-il. Neuf jours.

Il partit.

\*\*\*

Le lendemain matin, son oncle vint voir la jeune femme dès qu'elle apparut dans le salon de la prévôté :

— Ma fille, le sieur du Chesnoy est départi. Il ne reste aucune trace de son passage, son ami a pris ses bagues et a quitté la cité dès potron-minet. Je n'entends point cette décision. Le sieur Amo Ves a laissé ses affaires dans sa chambre, mais reste invisible. Je nous assavoir s'ils escomptent revenir céans, mais suis fort étonné de ce comportement si particulier. J'eusse prisé qu'ils nous viennent saluer, de façon à ce que je puisse les féliciter pour le succès de leur entreprise. Sais-tu où ils sont allés ?

— Nenni, mon oncle. Je déconnais leurs projets.

— Voilà qui est surprenant de leur part. Se peut qu'ils s'en retournent en leurs logements ?

— Se peut, mon oncle, dit évasivement Éline.

— *Me viendras-tu visiter ce jour ?* demanda une voix dans la tête de la femme.

— J'ai à faire mon oncle. Puis-je ?

— Fais mon enfant, fais.

Éline poussa la lourde porte de bois et se trouva dans la salle que l'être semblait ne jamais quitter. Elle lui parut plus sombre et plus froide que les fois précédentes. Un obscur sentiment de malaise la saisit quand elle avança dans la pénombre.

— *Te voilà bien malengroin, ma mie. Que se passe-t-il donc au-dedans de ce cap si mignard ?* demanda Leh'cim.

Éline ne répondit pas et continua de marcher de long en large dans la salle, d'un pas lent.

— *Tu restes quiète. J'entends bien que quelque mésaise te taraude les mérangeoises, mais j'ignore le pourquoi de ce sentiment. Me le peux-tu livrer ?*

Elle s'arrêta en face de lui.

Comme à l'accoutumée, son corps était allongé sur un grabat fait de paille et de linges mêlés. Un broc d'eau et une sorte d'écuelle étaient posés sur une table basse près de lui.

— Qui t'apporte tes repas ? demanda-t-elle.

Curieusement, elle crut sentir une brusque irritation s'emparer de l'être. Toutefois, il constata calmement :

— *Tu évites ma question.*

— Toi également, lui dit-elle. J'opine d'ailleurs que tu sais fort bien ce qui me déquiète, pour ce que tu es capable d'ouïr mes raisonnements. Adonc, je suis surprise que tu me mandes le pourquoi de cette malenconie. Elle a pour nom : Jacques. La disparition de Jacques me tourne dedans le cap et m'y cause grand dol. Je ne sais quel rôle tu as pu jouer dans cette affaire et...

— *Je te l'ai jà narré : tout ce qui a pu survenir à cet homme après qu'il ait quitté cet endroit n'a pu se produire que de son fait. Me décroirais-tu ?*

— Ah, je ne sais. J'aspire à te croire, mais il demeure comme une ombre mystérieuse qui plane dans cette chronique, et je faille à en déterminer l'origine.

Leh'cim parut réfléchir. Il souffla bruyamment, puis :

— *Peux-tu revenir demain dès passé matines ?*

— Oui-da, répondit-elle sans hésiter.

— *J'ai en préparation une médecine qui me pourrait permettre de déambuler comme tout guillaume. Je la vais parachever à nuit et je suis apensé que ses résultats seront efficients juste avant le jour.*

— Qu'est-ce que... ?

— *Nenni ! la coupa-t-il. Ne te mets point martel en tête, mon âme. Je ne cours aucun danger et il ne s'agit d'aucune magie.*

Éline craignait pour lui. Bien qu'elle s'en défendît et ne comprenne pas la raison de son sentiment, elle avait extrêmement peur qu'il lui arrive malheur. Elle quitta la pièce après l'avoir regardé une dernière fois.

\*\*\*

Luc tirait son chargement. Comme tous les soirs, il portait les restes de viande, de graisse et les peaux impropres à être tannées vers la fosse située juste en dehors de la ville. Il empruntait toujours le même chemin et son horaire n'avait jamais varié d'un iota.

— Eh, le Luc, tu passes la porte à soir ?

— Oui-da l'huissier, j'la passe.

— Et qu'est-ce donc que tu haies là dans icelle charrette ?

Le portier s'amusait à poser systématiquement les mêmes questions au simplet. Il avait toujours les mêmes réponses. C'était devenu un rituel dans lequel Luc trouvait une sécurité qui lui permettait de ne pas s'inquiéter d'un grincement anormal quand la poterne était manœuvrée, ou d'un brusque coup de vent quand il arrivait près de la fosse. Il était superstitieux et tout imprévu dans ses tâches journalières le plongeait dans une angoisse dont il éprouvait beaucoup de peine à se défaire.

— Tel que tu m'avisés-là, huissier, j'vais benner les restes du bon maître tanneur Josquin. Les graisses et les peaux mauvaises. C'est...

— C'est bon pour les sangliers, tu me le narres tous les soirs, le Luc, le coupa le portier, brusquement lassé par ce cérémonial quotidien.

— Mais... mais j'ai point terminé mon dit ! s'insurgea Luc. J'dois terminer mon dit, c'est ainsi que...

— Aller, le Luc, cesse tes criaileries, tu m'accables les ouïes. Va prestement, je t'espère avant que de clore pour la nuit.

Le manouvrier, totalement désorienté, passa le seuil en grommelant. Il sentait l'inquiétude le prendre. Dans son dos, la porte grinça lamentablement, comme si elle émettait une plainte adressée à lui seul. Il se retourna, et considéra le battant qui se refermait doucement. Un

sombre pressentiment creusa une niche dans son esprit. Il frissonna et hésita quelques secondes avant de poursuivre sa route sur le chemin empierré qui menait vers les champs, puis dans la forêt.

La fosse était située à cinq cents mètres des murailles.

Il quitta la route des labours et bifurqua sur la droite. Ce fut là qu'il la sentit : une présence. Une force, un esprit plus puissant qu'il n'en avait jamais rencontrés. Il eut l'impression d'une brusque pesanteur dans son crâne, juste entre les deux oreilles. Il secoua la tête, s'administra de légères tapes sur le front en gémissant :

— Ma doué de ma doué ! c'est quoi ?

Tirant sa mauvaise charrette qui cahotait derrière lui, il courut presque jusqu'à la fosse et renversa le chargement, sans s'assurer qu'il descendait bien là où, la veille, il avait prévu de le disposer. Sa tête s'alourdit encore un peu plus, l'obligeant à lâcher les timons de sa carriole qui faillit rouler dans la fosse. S'accroupissant, il haleta :

— Ma doué, j'ai grand dol !

Abandonnant son tombereau derrière lui, il repartit vers la cité en courant franchement. Il pleurait. Le poids surnaturel s'exerçait de plus en plus sur sa tête, le contraignant à ralentir sa fuite.

— C'est quoi ? Hein ? dis ! c'est quoi ?

Pour toute réponse, il reçut comme un choc qui l'épaula de tout son long sur la terre battue du chemin. Assis, hébété, bavant, pleurant, il ne parvenait pas à se relever et ne faisait que répéter :

— Ma doué de ma doué...

La présence s'affirma sous l'aspect d'une sorte d'ombre claire qui se matérialisa entre lui et les remparts. Terrorisé, la tête prise dans un véritable étau de douleur, il ne pensa pas à appeler. De toute façon, il était peu probable que qui que ce soit lui serait venu en aide.

L'ombre se déplaça et tourna lentement autour de lui en émettant un son qui ressemblait à un grondement continu. Il sentit nettement la présence d'un être qui le regardait, qui l'étudiait. Aucun sentiment ne sourdait de cette entité ; aucune bonté ou miséricorde. Il ne semblait s'agir que d'une évaluation, comme on jauge un cheval ou une vache.

— C'est quoi ? s'exclama-t-il. C'est qui qui traîne amont le ch'min ? hein ? c'est qui ?

On ne lui répondit pas, mais on se jeta violemment sur lui, avec une sorte de soupir de jouissance qu'il ne put interpréter, car il mourut sur-le-champ.

Leh'cim éprouva une peine immense à se glisser dans ce corps vigoureux. Son intellect ne parvenait pas à retrouver ses marques, ses habitudes dans ces muscles puissants, ces os solides, ces articulations souples. Il eut soudain peur de se perdre en cherchant à reconnaître cette enveloppe charnelle. Il avait quitté un corps débile, obèse et flasque. Aucune des informations qu'il recevait ne correspondait à ce qu'il avait toujours connu et cette dissemblance le perturbait au plus haut point. Profondément troublé, presque effrayé, il prit conscience qu'il pouvait échouer. Il devait accepter totalement toutes ces nouvelles particularités physiques, et ne surtout pas chercher à retrouver les sensations qu'il connaissait depuis sa naissance, sous peine de plonger dans une folie dont il craignait ne jamais pouvoir sortir.

Jusqu'à ce moment, il avait toujours habité ses victimes de façon intellectuelle, investissant seulement leur esprit, la projection mentale de son corps ne participant à aucun moment à

cette prise d'assaut d'une autre entité. Là, il lui fallait voir par les yeux de Luc, sentir par la peau de Luc, bouger grâce aux muscles de Luc...

Il souffrit de tout son être, trembla d'une terreur qui balaya toutes ses résolutions, tout son fantastique désir de posséder totalement un esprit et un corps étrangers. Il faillit renoncer à plusieurs reprises, craignant de ne jamais reprendre conscience, *sa* conscience dans ce nouveau corps.

— Oh ! le Luc ! qu'est-ce donc qui te fait tant lambiner ? n'as-tu point vidé ton chargement, que tu musardes 'core dans les labours ?

Le portier s'était avancé dans le chemin et, regardant fréquemment en arrière, hélait puissamment le manouvrier.

Ses cris, ses appels résonnèrent douloureusement dans l'esprit de Leh'cim. Il devait réagir. Il fallait qu'il réponde.

— *Je viens !* tenta-t-il de dire.

Ce ne fut qu'une sorte de coassement pitoyable qui sortit de sa bouche, et le portier ne l'entendit pas, mais le fait de parler, d'imposer sa volonté aux muscles de ce nouveau corps lui sauva la vie. Immédiatement, tout son être spirituel investit l'enveloppe charnelle et la fit sienne.

Il se leva, effectua quelques pas tremblants, prit de l'assurance, marcha, trottina, puis courut vers la ville en hurlant de joie.

— Allons donc le Luc, qu'est-ce donc qui te met en pareille liesse ? s'étonna le portier. Qu'as-tu envisagé amont la glaise qui te fasse hucher à t'en faire péter le gargamel ? me le vas-tu narrer ?

Luc-Leh'cim le regarda sans rien répondre, un sourire béat vissé sur les lèvres.

— Et ta charrette ? où l'as-tu abandonnée, nigaud ? tu crois qu'il te va féliciter, le Josquin ? hein ?

Devant l'air totalement ahuri de son interlocuteur, l'homme haussa les épaules et s'écarta pour le laisser passer en murmurant :

— C'est-y point pitié, un niaiseux pareil !

Toute la nuit, Leh'cim erra dans les rues, emprunta toutes les venelles, traversa toutes les places. Il se rendit près des églises et fit, par simple injonction mentale, vibrer doucement les cloches et les bourdons pour lui seul.

Il ne se rassasiait pas de la joie qu'il éprouvait à sentir ce corps lui obéir. Chaque pas était un délice, chaque saut un miracle et chaque course une jouissance. Il déambulait sans but, effrayant les chats et les rats, jouant avec son ombre dans les escaliers, s'écorchant aux aspérités des murs pour le simple plaisir de voir couler un sang rouge et de ressentir la morsure des pierres dans *sa* peau.

Ce ne fut que lorsque le jour commença à éclairer la pointe des clochers qu'il regagna sa tanière. Elle lui parut sombre, triste, sale. Son corps abandonné sur sa couche l'écœura. Cette chair flasque et blafarde qui se répandait sans retenue, débordant du tissu grisâtre et ce visage sans expression, bouche ouverte dans un dernier soupir, lui semblèrent appartenir à une époque définitivement révolue. Il n'était plus cet homme monstrueux à force de laideur, mais vivait dans un corps à l'apparence aimable, une enveloppe qui ne susciterait pas, au mieux, la

pitié emprunte de terreur. Quant à l'esprit du simplet, il avait été tué par l'invasion de sa chair et ne subsistait qu'à l'état de vague souvenir qu'il était simple pour Leh'cim de maintenir dans un petit recoin de son intellect.

Il sourit. Il était fatigué par sa métamorphose, par sa nuit sans dormir, mais ne s'était jamais senti aussi joyeux et plein d'allant. Il lui restait encore beaucoup à faire.

Quand Éline poussa la porte, elle fut surprise de la transformation de la grande pièce. De grandes torches produisaient une lumière vive et chaude et permettaient de constater que tout avait été transformé : le grabat avait disparu et était remplacé par un lit de bois recouvert à l'aide d'une couette de couleur. Sur une table étaient posés deux bols fumants. Elle s'approcha :

— Une soupe, dit-elle.

Un fol espoir s'empara d'elle. Se pouvait-il que...

Le son de la porte se fermant dans son dos la fit se retourner. Elle poussa un cri de surprise. Un homme jeune se tenait devant elle et la considérait en souriant. Dans ses yeux dansait comme une trouble lueur. On pouvait y voir une sorte de folie, une puissance incommensurable, et surtout une joie qui ne demandait qu'à être partagée.

Ce regard si particulier était celui de Leh'cim. Malgré tout, Éline ne parvenait pas à admettre l'évidence.

— Est-ce... est-ce vous ? demanda-t-elle.

— *Si fait, ma mie. C'est bien moi*, répondit-il.

— Comment avez-vous...

— *Tu me tutoyais, naguère*, l'interrompit-il en s'approchant.

Il lui prit les mains. Elle ne résista pas, complètement dépassée par cette relation qui lui était devenue indispensable, mais qu'elle ne contrôlait absolument plus.

Leh'cim, tremblant de désir et d'inquiétude, lui posa les mains sur les hanches et l'attira à lui. Avec un soupir, Éline se laissa faire. Il se pencha lentement vers elle. Elle renversa la tête sans oser réfléchir et offrit ses lèvres à celle de l'homme.

Le baiser ne fut pas merveilleux, ils ne se connaissaient pas suffisamment, mais là n'était pas l'essentiel ; il se situait dans l'émotion qu'ils ressentirent tous deux.

Quand ils s'allongèrent ensemble sur le lit de bois, ce fut sans une parole, sans un geste inutile, mais avec une fièvre et un désir communs.

Éline était perdue. Elle ne savait plus ce qu'elle faisait là, ne concevait toujours pas ce qui la poussait à autoriser à cet homme l'accès à son intimité, pas plus qu'elle ne comprenait comment elle pouvait accorder sa confiance à un être tel que Leh'cim. « Une histoire d'amour, comme toute relation entre deux êtres comporte des risques, un péril de confusion, un danger de perte de soi... », avait-elle affirmé à Amo, il y avait de cela quelques semaines. Elle n'arrivait plus à réfléchir correctement et ne pouvait s'empêcher de frissonner en sentant les mains de son amant explorer son corps qui se tendait sous la caresse. Avec un cri soupiré, elle laissa derrière elle tout ce qui pouvait encore la retenir et s'abandonna totalement dans le maelström d'émotions qui l'emporta.

Leh'cim se trouvait au même point qu'elle et se sentait perdre pied avec un plaisir et une jubilation inédits.

Ils se rejoignirent tous les deux dans la jouissance de la communion de leurs esprits qui les fit pousser le même cri de plaisir.

Ils avaient dormi l'un contre l'autre, l'un si près de l'autre ! Leh'cim regarda un instant Éline allongée sur le ventre, tout contre lui. Elle ne bougeait pas et respirait calmement.

Il repoussa la couette et se leva précautionneusement. Il lui semblait qu'il naissait à une nouvelle vie, tellement tout était neuf pour lui. Les sentiments qu'il éprouvait, cette joie, cette terrible inquiétude face aux événements qui se précipitaient, étaient presque douloureux. À ces nouvelles sensations s'ajoutaient les douleurs physiques d'un corps qu'il ne connaissait pas encore totalement, mais qui se rappelait à lui. Il ressentait un tiraillement sur la peau à l'endroit où Éline l'avait agrippé, dans leur abandon. Il en ressentait un plaisir qu'il n'avait jamais connu et qui étendait ses racines dans les profondeurs de son âme. Aucune de ses anciennes actions ne lui semblait à la hauteur de ce qu'il vivait avec cette femme. Elles lui apparaissaient maintenant comme des tentatives futiles et dérisoires.

Pour la première fois, il était réellement heureux. Il quitta la pièce pour aller chercher de quoi grignoter et boire. Il n'avait plus besoin de la vieille qui le ravitaillait autrefois dans le plus grand secret. Elle seule connaissait sa véritable identité et avait signé un pacte avec lui comme avec le diable en personne : elle trouvait pour lui les simples, les herbes et les viandes qu'il lui fallait pour vivre et, de son côté, il laissait ses trois petits en vie, ne leur volait pas leur âme.

Elle savait qu'elle ne devait révéler tout cela à personne, pas même lors de la confession, sous peine de voir sa vie transformée en enfer. Leh'cim était intraitable et trop puissant. Il lui avait fait montre de ses pouvoirs et la Monique avait été convaincue : il ne fallait pas tenter de tromper un tel être. De son côté, elle savait également qu'il dépendait d'elle. Incapable de se mouvoir normalement, il fallait impérativement que quelqu'un lui apporte sa nourriture, prenne soin de son corps obèse.

Il devenait maintenant impératif de libérer la vieille femme de son serment et ce fut d'un pas léger que Leh'cim se rendit dans le quartier où logeait Monique.

— *Oh ! la Monique ! te trouves-tu céans ?*

Une porte s'ouvrit sur une trogne patibulaire :

— C'est toi qui huches à péter les ouïes du voisinage ?

— *Oui-da, l'homme, c'est moi. Je mande la Monique, je sais qu'elle vit dans c'te masure.*

— L'est point céans à c't'heure. Passe ton chemin.

L'homme refermait la porte quand Leh'cim, plus rapide que quiconque ne le sera jamais, bloqua le battant avec son pied.

— *Que nenni, l'homme,* dit-il d'une voix douce, *ce n'est point ainsi que j'entends notre commerce.*

— Point de commerce, je n'ai point...

Une voix venant de l'intérieur de la maison l'interrompt :

— Laisse, le Guy, je reconnais cette voix. Est-ce bien vous, sieur Leh'cim ?

— *Si fait la Monique, c'est moi. Je suis céans pour te...*

— Tu restes hors, l'homme. Oncques quelqu'un n'a pénétré dans ma mienne demeure sans que je l'aie invité à le faire, grogna le dénommé Guy, alors que Leh'cim s'appêtait à entrer.

Tout en parlant, il posa brutalement sa main sur la poitrine de son interlocuteur et le poussa fortement. Il eut l'impression de toucher un roc. La chair avait la consistance de la pierre et l'homme ne bougea pas d'un iota.

— Par Dieu, qu'est-ce donc que... ?

— *Ôte cette main de mon poitrail, le Guy, ou tu ne failliras point à en souffrir*, le prévint tranquillement Leh'cim.

La voix était devenue dure et tranchante. On ne pouvait que comprendre qu'il fallait y obéir instantanément. Mais pas Guy. Il était fort. Fort et obtus. Un bœuf.

Il laissa sa main sur la poitrine de Leh'cim et poussa plus fort. Il mourut instantanément et n'eut pas le temps d'entendre vibrer les cloches de l'église du quartier, pas plus qu'il ne sentit son corps partir en arrière et se fracasser contre le mur opposé.

Monique hurla :

— Vous aviez juré ! vous aviez fait serment de ne point meurtrir mes enfants !

— *Silence, la Monique. Celui-là ne valait point de vivre plus avant. Il était aussi stupide qu'un baudet. Il lui fallait...*

— Vous aviez fait serment ! vous êtes le diable ! oncques je n'aurais dû traiter avec vous ! je m'en vais...

Elle se préparait à sortir. Leh'cim ne bougea pas de sa place, mais la vieille parut heurter un obstacle invisible et tomba assise sur le plancher avec un cri de douleur.

— *La Monique, entends-moi bien*, expliqua l'être. *Je ne souffrirai point que tu révèles nos arrangements à qui que ce soit. Adonc, comme je sais fort bien que tu le vas faire dès que je serai départi de cette mesure, il me faut t'occire. Ne te déquiète point, tu ne ressentiras rien, pour ce que tu m'es venue en aide pendant toutes ces années.*

La vieille femme poussa un hurlement terrifiant que personne ne parut entendre. Elle devint folle en comprenant que le monstre qui la regardait avec un air presque triste, l'avait placée dans une sorte de bulle de silence et qu'elle ne pourrait jamais appeler à l'aide ses deux autres fils. Ils travaillaient dans l'atelier qui jouxtait la salle où elle se trouvait.

Il la tua aussitôt. Elle cessa simplement de respirer, resta assise et sa tête tomba sur sa poitrine.

Leh'cim la huma, comme l'aurait fait un animal, en poussant un sourd grondement repris en sourdine par les cloches de l'église. Il était bien. Tuer de cette façon, directement, face à ses victimes lui procurait une sensation qu'il n'avait jamais connue jusqu'alors. Il sentait le corps de sa victime devenir un simple objet, quitté par l'étincelle de vie qui l'avait habitée.

Il résista difficilement à l'envie d'aller tuer également les deux autres fils. Seule l'image d'Éline qui devait l'attendre chez lui l'empêcha d'assouvir sa pulsion.

Amo marchait dans la ville sans but réel, cherchant sans trop y croire la silhouette de Jacques ou celle d'Éline, quand des cloches bourdonnèrent.

Une femme qui passait, portant deux poules pendues par les pattes, s'immobilisa aussitôt et l'apostropha :

— Avez-vous oui ? demanda-t-elle.

— J'ai entendu.

— Les cloches ont chanté, lors que c'est point l'heure de les faire sonner. Vrai, il se passe 'core des choses fort peu catholiques en icelle cité.

Elle laissa le Japonais et poursuivit son chemin en hochant la tête.

Il se rendit vers l'église la plus proche.

Sur la petite place et les marches qui l'entouraient, plusieurs personnes étaient regroupées autour d'un homme en soutane et discutaient, la tête levée vers le clocher. Leh'cim, qui avait quitté la maison de Monique, se trouvait dans l'attroupement. Il jouissait de la peur des gens, de leur proximité immédiate et du fait qu'ils le prennent pour l'un des leurs.

— C'est-y qu'ça va recommencer ? s'inquiétait un homme. Hein, mon père ? ça va recommencer tout ça ?

Le religieux joignit ses mains en un geste de prière :

— Je l'ignore, mon fils. Il nous faut prier pour que non point le Seigneur oublie derechef notre cité et il nous faut également veiller à un grand zèle dans notre foi. Le malin n'escarguette assurément qu'une occasion pour s'aller nicher dans l'esprit des gens de peu de foi, nous en venons d'avoir la preuve. J'y vois-là un signe qui nous doit inciter à la plus grande ferveur.

Il considéra l'attroupement qui s'était fait autour de lui, et remarqua la présence d'Amo.

— Ah çà ! s'exclama-t-il. Ne seriez-vous point l'étranger qui a œuvré à la parfin de bouter hors le mal de notre cité ?

Leh'cim sursauta. Tout à sa découverte des sensations nouvelles qui saturaient son esprit, il n'avait pas pris conscience de la présence de son ennemi.

— Si, dit simplement Amo.

— Adonc, vous nous pouvez renseigner. Qu'est ceci ? dites-nous le pourquoi de l'agissement de ces cloches qui vibrent et grondent de leur propre chef. À peu que l'on croie qu'elles sont vives !

— Je ne sais pas ce qui se passe ici. Je crois que c'est en relation avec Leh'cim.

— Leh'cim ! murmura-t-on dans la foule qui grossissait.

— Il a cessé de nuire, continua le Japonais, mais est toujours présent dans la ville. Mon ami a donné sa vie pour le maîtriser.

— Votre ami, est-ce bien l'homme que la prévôté a mandé pour ce qu'il était grand maître dans les malédictions ?

— En quelque sorte, oui.

— Il a passé ? s'enquit le curé.

— Je ne sais pas. Il a disparu depuis plusieurs jours et je le cherche. J'ai peu d'espoir.

— Adonc, le monstre est toujours vif et gaillard ? demanda un homme.

— Oui.

— Adonc qu'attends-tu, sauvage, pour l'aller pourfendre ? n'est-ce point pour cette raison que tu te trouves céans ?

Le ton était agressif.

— Sais-tu où il vit, toi qui parles bien fort à l’abri de la foule ? l’as-tu vu de près ? non, bien sûr. Tu ne serais pas là à réclamer que d’autres aillent se faire tuer pour toi, rétorqua Amo. Apprends, l’homme, que dès qu’il se trouvera à portée de mon sabre, Leh’cim mourra.

Celui-ci frémit en entendant Amo annoncer cela. Il retint à grand-peine la fureur qui le saisit et fit imperceptiblement vibrer les pierres des murs.

« *Je t’attends, sauvage, pensa-t-il. Oncques tu ne seras puissant assez pour me déquiéter. Tu déconnais ma force. Qu’es-tu, homme jaune ?* »

Il méprisait son adversaire. Son amusement de se trouver immergé dans la foule qui parlait de son cas et s’inquiétait de ces nouvelles manifestations étranges, avait été irrémédiablement gâché par les paroles du Japonais.

L’idée de tuer tous ces gens lui traversa l’esprit et il eut toutes les peines à la refréner. Il ne pouvait s’empêcher de visualiser les corps s’embrasant, se disloquant sur les dalles de la place. Luttant pour maîtriser cette envie de meurtre qui le submergeait, il tremblait de tout son corps. Son esprit sentait les cloches qui se mettaient inexorablement en branle sous l’effet de sa fureur.

Il prit le parti de s’éloigner doucement, profitant des allers et venues de la foule pour passer inaperçu.

Amo continuait de parler, décrivant ce qui s’était passé et dont la plupart des personnes ignoraient les détails.

Leh’cim ferma son esprit. Il était trop tôt. Trop tôt pour l’anéantir. Il lui fallait d’abord séduire totalement Éline et alors, quand elle serait à lui, corps et âme, il pourrait libérer totalement sa puissance, se révéler sans fards, et montrer à tous ces êtres faibles qu’il était le seul maître, l’unique !

Quand il revint dans sa cave, Éline était partie. La pièce était vide.

Il poussa un grognement de bête et sortit en courant.

— *Où te trouves-tu ?* demanda-t-il, espérant qu’elle entendrait son appel silencieux.

Personne ne lui répondit. En proie à une rage et une inquiétude grandissantes, Leh’cim prit le chemin de la prévôté.

— Amo est-il céans ? questionna Éline.

— Amo ? est-ce la personne étrangère qui loge en haut ? s’enquit la femme de chambre.

— Oui-da.

— Je ne l’ai point envisagé ce jour. J’accrois qu’il est ‘core départi en la cité à la parfin de glaner des révélations sur le sort de son ami. Pauvre homme ; il est fort attristé de la disparition d’y celui. Madame aspire-t-elle à assavoir où se trouve le prévôt, son oncle ?

— Nenni. Je voulais seulement avoir...

— Éline, ma fille ! vous voilà enfin parmi nous !

Le curé venait de faire son entrée dans la prévôté et tendait son manteau à la servante.

— Assavez-vous que nous nous fîmes un sang d’encre, votre oncle et je ? tout ce temps sans nouvelles, nous étions fort déquiétés ! où passâtes-vous la nuit ?

Éline se rembrunit :

— Mon père ce sont-là mes affaires et je n'ouls vous mander une autorisation chaque fois que me prendra l'envie d'une connaissance aller visiter, répliqua-t-elle d'un ton sans appel.

— Je l'entends, ma fille, je l'entends. Nonobstant, concevez la mésaise qui fut la nôtre, à votre oncle et moi-même !

— Je le conçois, mon père et vous mande votre pardon, mais...

— Il vous est jà accordé, Éline, dit le curé, magnanime. Lors, narrez-moi.

— Que donc vous dois-je narrer ?

— J'ai dans l'esprit que vous vous escamotâtes à la parfin d'assavoir où a pu disparaître Jacques du Chesnoy.

— Nenni, mon père. Il est constant que la disparition de Jacques trantole sans cesse pardedans mon cap, mais j'avais à faire.

— Fort bien, fort bien, dit l'homme d'Église en levant les mains. Et... votre ami, l'estranger ?

Il se tut et attendit. Éline n'entendait l'aider en aucune façon. Elle ne dit mot et s'assit dans un fauteuil.

— Eh bien ? insista-t-il. Qu'en est-il ? où se trouve-t-il présentement ? n'êtes-vous point apensée qu'il est estrange ? qu'il disparaisse au même moment que sieur du Chesnoy et que cesse la malédiction ?

— Qu'est-ce donc là que vous attendez de me faire entendre, mon père ? demanda Éline d'une voix blanche.

— Oh ! rien ! je ne fais que narrer ce que je vois et me pose des questions quant à...

— De bien vilaines questions, monsieur le curé. Amo ne saurait en aucun cas être soupçonné d'une quelconque entente avec Leh'cim.

— *Je t'ois ma mie*, déclara soudain une voix aux résonances multiples, directement dans l'esprit de la femme qui sursauta en poussant un cri de surprise.

— Ma fille, qu'avez-vous ?

— Rien mon père. Rien. Il me faut vous quitter présentement, mais ramentevez-vous mes direns. Amo pleure son ami et mène sa quête à travers la cité. Voilà tout.

Elle n'écoula pas les protestations polies du prêtre et quitta précipitamment la salle. L'homme d'Église la suivit jusque sur le seuil, et la regarda partir, l'air préoccupé.

— Où te trouves-tu ? pensa-t-elle.

— *Non loin de la prévôté, ma douce amie. J'appète vivement à couvrir ton corps de becs tendres et doux comme tu les aimes*, répondit la voix dans sa tête.

— J'ai soif de toi, Leh'cim ! je me dirige vers la cathédrale et t'espère sur la place d'icelle.

Tout à sa joie de retrouver celui dont elle avait tellement besoin, elle n'avait pas vu le curé sortir derrière elle et la suivre à distance.

Il y avait du monde dans les rues. On parlait, on s'apostrophaient, on marchandait, mais elle ne voyait personne. Elle marchait d'un pas pressé, entendant cette voix qui ne s'adressait qu'à elle pour lui murmurer des mots doux, des mots inconnus mais dont la musique lui ravissait l'âme.

Derrière elle, le curé pressait le pas. Il ne voulait pas la perdre de vue, sentant confusément qu'elle le conduisait vers quelque chose ou quelqu'un qu'elle tenait à garder secret.

— *Mon soleil, ma lumière, mon amie, mon toujours, comment ai-je pu survivre sans ta présence à mes côtés ? j'entends à présent la mésaise qui était la mienne, alors que je respirais sans ton souffle...*

Tous ces mots se bouscullaient dans l'esprit d'Éline et lui imposaient de marcher vite, de courir quelques pas, un sourire inconscient sur les lèvres. De temps en temps, elle relevait la tête et paraissait regarder ceux qui vivaient à ses côtés, mais elle était aveugle et, dans sa douce et impérieuse urgence, tout ce qui n'était pas Leh'cim n'existait pas pour elle.

Le curé fut pris d'une espérance folle. Elle avait tourné en direction de la cathédrale... Se pouvait-il qu'elle allât se recueillir ? Il la craignait dévoyée, mais voilà qu'elle se précipitait vers un des foyers du Seigneur. Qui mieux que Lui saurait la remettre dans le droit chemin qu'elle avait très certainement quitté sous l'influence de ce sauvage ? Vrai, le prévôt avait été mal inspiré de faire appel à un impie et à un être dont on pouvait se demander s'il possédait réellement une âme, pour chasser le démon hors des murs de la ville.

Où se trouvait-elle ? Ah ! elle était sur la place, devant la maison de Dieu.

— *Je te vois ma mie. Je te vois de mes yeux ! n'est-ce point merveille ?*

— Où es-tu, murmura Éline. Montre-toi que je t'envisage enfin. Ces heures sans toi ont été longues.

— *Je me tiens non loin de toi. Il te suffit de tendre ta dextre dans ton dos... Là, tu vois ?*

— Leh'cim..., souffla-t-elle en touchant ses doigts.

Mais... qui était donc ce guillaume qui tenait la main d'Éline pressée dans la sienne et la dévorait du regard ? Le curé ne le connaissait pas et était certain de ne jamais l'avoir rencontré à la prévôté. Était-ce un prétendant ? certes, Éline était femme et avait le droit de fréquenter, son veuvage étant passé. Malgré tout, il voulut en avoir le cœur net et avança résolument vers les deux amants.

— Voici donc ce que vous nous celiez, dit-il avec un sourire.

Le ton enjoué sonna faux.

Leh'cim se retourna d'un bloc et faillit heurter l'homme d'Église de plein fouet. Celui-ci fit un pas en arrière, éprouvant une terreur brute et irraisonnée qu'il ne parvint pas à camoufler.

— Et qu'est-ce donc que je celais ? demanda Éline.

— Euh... votre... votre...

Il n'arrivait plus à parler, l'esprit pratiquement vide, et les yeux fixés, hypnotisés par l'étrange regard de l'homme qui n'avait pas lâché la main de son amie.

— Oui ? narrez-moi donc cela, dit celle-ci, la colère montant dans sa voix, tandis que la température augmentait sensiblement autour d'eux.

— *Notre père appète certainement à ce que nous le laissions seul*, intervint doucement Leh'cim dont la voix trouva une douloureuse résonance dans l'esprit de l'homme d'Église. *Il allait prier au-dedans de la cathédrale, pour ce que c'est là qu'il trouve l'apaisement, baigné dans la félicité et sous le regard du Seigneur. C'est bien cela, mon père ?*

— Oui-da, articula le prêtre, comme apaisé. J'allais dans la cathédrale. Je vais...

Il n'acheva pas sa phrase et les laissa sans ajouter un mot, pour se diriger vers l'entrée du bâtiment dans lequel il entra sans répondre aux saluts des quelques bigotes qui se trouvaient là.

— Est-ce toi qui lui as intimé l'ordre de partir ?

— *Disons que je ne l'ai point retenu. Cette volition se trouvait jà dedans son cap. Je n'ai fait que la confirmer*, répondit Leh'cim.

— Je ne sais si je dois accorder ma fiancée à un homme qui m'escarguette dans la foule et se glisse derrière moi à mon insu, dit Éline, joueuse.

— *Bien tu le dois, pour ce que ce Guillaume se trouve être moi et que je suis dorénavant avant homme de vérité*, lui dit-il avec une courte révérence. Puis, changeant, de ton, il ajouta : *Ma mie, il me faut te quitter un court instant pour m'aller livrer à une affaire qui ne souffre d'aucun délai.*

— Qu'est-ce donc que cette affaire-là ? demanda Éline, soudain inquiète.

— *Ne te mets point martel en tête, ma douce*, la rassura-t-il. *Il ne s'agit de rien dont tu puisses avoir quelque vergogne.*

— Vrai ?

— *Vrai. Oncques je ne t'ai menti et oncques je ne te mentirai, tu peux avoir fiancée en ma parole, elle t'a été donnée pour toujours. Espère-moi en notre couche.*

— Ne délaye point.

— *Je t'en fais serment.*

Ils se séparèrent sur un dernier regard et elle partit, joyeuse de sa présence, heureuse de son absence qu'elle savait être de courte durée.

Leh'cim pénétra dans la vaste cathédrale. Quelques femmes et de plus rares hommes étaient debout, tête baissée et mains jointes. Il faisait frais et assez sombre, malgré les grands vitraux chatoyants qui tentaient de faire entrer un peu de lumière.

Il ne lui fallut pas longtemps pour repérer le curé, agenouillé à la croisée du transept, la tête baissée et les lèvres psalmodiant quelque prière fervente. Il s'approcha doucement de l'homme recueilli.

— *Mon père, pardonnez-moi, car j'ai péché.*

Cette voix ! la même que dans ses cauchemars les plus horribles !

Il se retourna vivement et faillit s'évanouir. Devant lui se tenait l'ami d'Éline, dont les yeux le transperçaient, fouaillaient son esprit et son âme sans aucune retenue.

Il tenta de se ressaisir et inspira profondément.

— *Mon père ?*

— Narrez-moi, mon enfant, le pourquoi de ces péchés. Dieu vous oit et, dans Son infinie mansuétude, Il vous accordera Son pardon, assura machinalement le prêtre, sans croire un seul instant à ces paroles convenues.

— *Je ne sais S'il sera magnanime à suffisance, car ce que je porte par le dedans de mon âme est fort pesant et me supplicie prou*, dit la voix visiblement tourmentée. *Ne pourrions-nous aller dans le confessionnal ? ce que j'ai à avouer est si lourd.*

Le prêtre obéit sans discuter, s'installa et assura :

— Dieu vous voit et vous juge en toute chose, je vous le répète mon fils. Ce n'est nullement à vous d'opiner quant à Sa décision, répliqua sans conviction le religieux.

Il ne comprenait pas pourquoi il jouait son rôle d'homme d'Église, alors que tout son être lui hurlait qu'il se trouvait en présence du mal absolu. Une partie de lui avait parfaitement conscience de l'horreur de la situation, alors que l'autre semblait à tout prix vouloir sauver les apparences.

— *Je l'entends fort bien ainsi, mon père. Nonobstant, je nous assavoir s'Il pourra ouïr ce que j'appête à Lui confier par le truchement de vos oreilles... Baste, foin de ces atermoïements, je me lance.*

Le prêtre frémit et s'attendit au pire.

— *Adonc, voilà le pourquoi de ma présence dans ce temple de la foi : j'ai eu de mauvaises pensées.*

— De mauvaises pensées ? s'exclama le religieux. Allez en paix, mon fils, le Seigneur vous pardonne et...

— *Tout beau, curé*, gronda l'homme avec une voix de fauve. *Tu me vas ouïr jusqu'au terme de mon dit. L'entends-tu ?*

— Oui-da, je l'entends, balbutia le prêtre. Je... je t'oïs, mon fils.

— *Voilà qui est mieux*, dit le monstre avec une voix redevenue calme. *Adonc, il m'est maintes fois survenu de songer que je me trouvais tout soudain aussi puissant que Dieu lui-même.*

— C'est là en effet, une pensée fort outrée.

— *Et bien la considérai-je ainsi. Ce n'est point céans le lieu pour débattre de cela, mais je suis apensé que ce pourrait être un blasphème. Je poursuis : j'ai eu de mauvaises pensées, disais-je. Cela s'est produit de nombreuses fois. En icelle cité, ou bien en la cité capitale. À chacun de ces errements, l'on pâtissait, l'on...*

— Qui pâtissait, mon fils ? demanda le prêtre qui, se refusant absolument de comprendre ce que lui disait l'homme, commença à trembler sans même s'en apercevoir.

— *Des guillaumes qu'oncques je n'avais envisagés, des femmes qu'oncques je n'avais connues. N'est-ce point fort estrange ? Les guillaumes se trouvaient tout soudain asservis à mes pensées et les femmes, mon Dieu, les femmes... elles se refusaient à moi, comme si j'avais été répugnant à l'extrême ! comme si l'on me devait considérer avec horreur. Cela m'était fort douloureux par-dedans le cœur et, je le confesse, mon père, j'en éprouvais une vive colère qui, je le crois, m'a poussé plusieurs fois à commettre des exactions que Dieu lui-même aura quelque embarras à me pardonner. Le plus étrange de tout cela, c'est que je ne ressens aucune vergogne. Bien au rebours, je me trouve paonnant de ce que j'ai pu accomplir, pour ce que cela n'aurait pu être aussi roïdement mené par nul autre homme que moi sur cette Terre.*

Le prêtre ne pouvait détacher son regard horrifié du visage du monstre qu'il croyait disparu.

— Leh'cim, murmura-t-il.

En face de lui, tout près de son visage, si près qu'il aurait pu l'embrasser, l'homme sourit. Un sourire terrible, sans aucune joie, sans trace de détente et encore moins de plaisir. Juste un rictus qui s'habillait d'un semblant de joie, mais ne révélait que haine et folie. La démence diabolique de l'être était soulignée par ses yeux devenus rouges et dont seule la pupille encore noire accentuait la monstrueuse anormalité.

— *Oui-da curé, Leh'cim. Leh'cim qui t'est venu chercher pour ce que tu profères des menteries sur lui dans tes prêches stupides, pour ce que tu cherches à le bouter hors des murs de ta cité, pour ce que tu n'appètes qu'à sa destruction et, dans ce dessein, t'es allié avec un païen. Sache, à ce propos, que du Chesnoy a passé. Oui-da, Philibert, il a passé. Il a attenté de me surprendre, mais n'était que trop peu pour s'attaquer à moi. Comme tu le peux constater, je puis lire dans ton esprit. Je connais ton prénom, alors qu'oncques tu ne l'as révélé à quiconque. Que pouvait du Chesnoy, ce bouffon triste ? Je suis céans pour te montrer que la puissance de ton dieu n'est rien en regard de la mienne.*

Le religieux, dans un sursaut de lucidité, se releva d'un seul bond, et fit quelques pas en trébuchant dans sa hâte, puis se rendit compte de l'endroit où il se trouvait.

L'autel, le chœur, la chaire, tout cela avait disparu. Un vent humide faisait bouger le bas de sa soutane. Une plaine pierreuse s'étendait jusqu'aux contreforts de collines noires qui bouchaient l'horizon sur sa droite.

— Mais... ? Qu'est-ce que...

— *Ton devenir, prêcheur*, lui dit Leh'cim en faisant un pas dans sa direction.

Seule, une croix rappelait l'église. Elle était plantée dans la pierraille et bougeait un peu, poussée par les quelques rafales de vent. Elle paraissait terriblement fragile et déplacée dans cet endroit lugubre. Malgré tout, le curé, s'approcha du fragile édifice, seul point auquel s'accrochait sa raison vacillante.

— *Allons, mon père, abandonne ces colifichets ridicules qui ne font que te perdre davantage et admet la réalité, la seule réalité : celle que je te donne.*

À peine cessa-t-il de parler que la croix s'embrasa en un feu qui ne dégageait aucune chaleur, tandis que le curé poussa un cri de désespoir.

— *Et, par pitié, cesse ces huchements qui m'anéantissent les ouïes. Alors, dis-moi : ton dieu t'a-t-il ainsi transporté dans des lieux si nouveaux ? T'a-t-il permis d'accomplir cela ?*

Horrifié, le religieux vit ses propres mains s'emparer de sa soutane et la faire passer par-dessus sa tête, saisir sa chemise de lin qui lui tombait jusqu'aux genoux et l'enlever également, de sorte qu'il se retrouva totalement nu devant le monstre. Il le regarda et ne put retenir un cri de frayeur. Ce n'était plus un être de chair et de sang qui se trouvait devant lui, mais une sorte d'ombre dense aux contours mal définis, et dont seule la forme pouvait faire penser à un être humain. Il hurla.

Impitoyable, le spectre lui dit :

— *Avoue qu'oncques tu n'as agi ainsi devant personne.*

Au bord de la crise de nerfs, le prêtre tomba à genoux :

— Pitié, monseigneur, pleura-t-il.

— *Monseigneur ? Tudieu, me voilà cardinal, plaisanta Leh'cim. Moi, cardinal, rêva le monstre en levant les bras vers le ciel sombre. Ma foi, pourquoi refuser un poste de cet ordre ?*

Le religieux se releva et, tendant les mains vers l'être, il poursuivit :

— *Oui-da, je suis à tout plein acertainé que cela se pourrait et, comme vous êtes habile, je gage que vous saurez certainement manœuvrer de façon à briguer la papauté.*

— *Pape... Leh'cim premier ! voilà qui sonne comme le plus pur cristal, dit l'être en souriant.*

— *Assurément, votre grandeur.*

Le prêtre se releva, le visage baigné de larmes. Il n'osait croire à sa chance. Se pourrait-il que... ?

— *Ah, curé, curé... ! ta veulerie a cessé de m'ébaudir.*

La voix était devenue cassante.

— *Je n'ouïs plus avant et tes flagorneries m'échauffent la bile. Tu ne penses point une seule des paroles que tu as prononcées...*

— *Monseigneur, je jure que...*

— *Ne jure point ! et, me le peux-tu narrer, qu'aurai-je à faire d'une tiare ? de pécheurs bêlant à mes pieds pour réclamer des indulgences ? quelle aise aurai-je à ouïr sans cesse les ridicules psaumes si mal chantés par toutes ces ouailles ? Je suis plus grand que ton dieu, curé ! l'as-tu jà rencontré ? oncques tu ne l'as vu ! alors que moi, tu me vois. Je te transporte dans un lieu qui t'est à tout plein déconnu et d'où tu ne sortiras point.*

— *Pitié ! pleura le prêtre en voulant s'accrocher à la jambe de Leh'cim, mais il ne rencontra que le vide.*

Il hurla.

— *Eh oui, tu es seul. Je suis 'core dans ton église et les vieilles femmes qui passent près du confessionnal oient le murmure respectueux que je glisse dans ton oreille compatissante. Ce que tu avises céans est mon esprit. À dieu, curé. Je sais que tu vas devenir fol dément dans cette plaine. Tu n'auras point faim, ni soif. Tu ne mourras point, mais tu vas errer, perdant peu à peu la raison et doutant de l'existence de ton dieu que tu vas, sous peu, insulter. Que la vésanie soit avec toi, mon père.*

Le rire inhumain qui salua ces paroles resta pour toujours dans l'esprit du prêtre qui tomba sur le sol, se blessant aux pierres coupantes.

Arrivée dans la « demeure » de Leh'cim, Éline sentit tout son enthousiasme s'envoler. Elle se tint immobile près de la porte encore ouverte, les bras le long du corps et, sans que rien ne l'eût annoncé, fut prise de sanglots irrépressibles. Elle ignorait la raison de cette profonde tristesse, mais son âme lui paraissait se vider d'un trop plein d'émotions, de la disparition de Jacques, de la mort de son époux qui lui revenait brusquement avec une douloureuse acuité, des doutes qu'elle ne pouvait s'empêcher de nourrir quant à l'honnêteté de Leh'cim, du sentiment qu'elle éprouvait encore pour Amo... Tout cela se mêlait dans son esprit et la submergeait totalement sans qu'elle puisse faire quoi que ce soit pour y résister.

— *Par Dieu, que dois-je entreprendre ? se lamenta-t-elle.*

Elle se laissa tomber sur le lit et ferma les yeux pour tenter de s'apaiser. Épuisée par son chagrin, par tout ce qui lui arrivait et toutes les incertitudes qui l'angoissaient et l'empêchaient de réfléchir, elle s'endormit sans en avoir conscience.

La nuit était tombée. On avait allumé les lanternes qui éclairaient les rues principales, abandonnant les venelles et traboules dans une obscurité inquiétante.

Leh'cim n'en avait cure. Il marchait lentement, encore plongé dans son monde personnel, dans cet espace hors du temps que son esprit avait d'abord créé dans ses rêves et ses cauchemars, puis que sa puissance sans cesse croissante avait matérialisé, jusqu'à lui donner corps, volume, et réalité. Là-bas, il se sentait chez lui. Là-bas, il se savait seul maître et pouvait, sans aucune peur, sans aucune honte, être lui. Personne ne le jugeait, ne se moquait, ou s'opposait à ses volontés, quelles qu'elles soient. Par habitude, il évitait les grandes rues, les places, où l'on déambulait encore un peu. Il préférait les passages étroits, irrégulièrement pavés, au sol parfois glissant, empruntés par des ivrognes, des prostituées trop vieilles ou trop malades pour se montrer en pleine lumière.

Il fut surpris d'être déjà arrivé dans l'escalier qui le menait chez lui.

La porte grinça un peu quand il l'ouvrit. Éline était allongée, abandonnée sur le lit. Il avança sans bruit et se pencha jusqu'à la toucher. Ses lèvres effleuraient le cou de son amie qui respirait paisiblement maintenant. Il se redressa et la contempla, résistant à l'envie de la réveiller pour goûter encore une fois ce moment magique où elle ouvrirait les yeux et le regarderait. Il lui était devenu impossible, impensable, de se passer de sa présence.

Toutes ces années qui s'étaient écoulées à la voir vivre, se marier, partager la vie d'un autre, lui avaient été intolérables. La passion qu'il éprouvait pour elle s'était développée, devenant progressivement démesurée et ne trouvant un exutoire que dans ses premières tentatives de domination.

Il sourit. Le souvenir de ces pitoyables manœuvres fit ressurgir les cris de terreur de ses premières victimes. Leur peur, leur souffrance l'avaient, pour un temps, apaisé. Mais il lui en avait fallu plus ; encore des visages effrayés, des peaux hérissées, des yeux terrorisés. Petit à petit, son pouvoir s'était accru, augmentant les possibilités qui s'offraient à lui. Réciproquement, chaque nouvelle victime était comme une pierre supplémentaire à l'édifice de sa puissance. Il sentait grandir en lui la rage qui le portait depuis toutes ces années, une envie de revanche sur ce qui avait fait de lui un monstre à peine regardable dont même sa mère avait fini par avoir horreur. Elle avait été sa première proie. Il l'avait tuée avec une facilité qui l'avait surpris. Le plaisir presque physique qu'il avait alors éprouvé s'était mué en une fugace mais exaltante impression de toute puissance qu'il rechercha par la suite avec une avidité frénétique.

Maintenant, il se sentait arrivé à un stade qui dépassait de loin tous les rêves qu'il avait pu faire. Il dominait tous ces humains faibles et déficients. Il pouvait leur imposer sa volonté, les soumettre à son bon vouloir... Mais tout cela, il le savait, n'aurait de sens que si Éline se trouvait à ses côtés. Que si elle partageait cette vie avec lui.

Il frémit. Le bonheur total était là, si proche, si accessible, que c'en était presque douloureux. Jamais il n'aurait cru atteindre un aussi parfait état de plénitude. Il se sentait enfin arrivé, presque apaisé.

\*\*\*

Amo marchait. Il recherchait toujours Jacques, refusant d'admettre sa disparition. Il avait cru le reconnaître à plusieurs reprises, dans la silhouette d'un homme disparaissant au coin d'une rue, dans l'ombre d'un autre aperçu dans une taverne, mais à chaque fois il s'était aperçu de son erreur.

Il savait que du Chesnoy ne reviendrait pas, qu'il ne le reverrait jamais, il l'avait compris, mais son âme refusait cette absence. Alors il cherchait, mais la ville s'opposait à lui. Une sorte de volonté minérale l'empêchait de réfléchir et de mettre sur pied une stratégie cohérente. Jamais il n'avait éprouvé une telle confusion, une telle incapacité à raisonner. Sa quête pour retrouver Jacques était vaine, mais elle se confondait avec celle qui le conduirait vers Leh'cim... et vers Éline.

Épuisé, il s'assit où il se trouvait, dans une petite ruelle sombre. Il resserra son manteau contre lui, saisit le fourreau de son sabre, l'ôta de sa ceinture et s'allongea à même le pavé froid.

\*\*\*

Ce fut le froid qui éveilla Éline. La pièce était encore plongée dans l'obscurité, mais elle sut immédiatement que Leh'cim se trouvait là, quelque part.

Elle se redressa. Aussitôt, la voix envahit son esprit :

— *Ma mie, tu es là ; tu seras toujours là, n'est-ce pas ?*

Elle soupira :

— Je ne sais. Je ne saurais te narrer ce que sera mon futur. Il me faut suivre une voie que je déconnais à tout plein, mais qui m'est comme imposée par une force dont je n'entends point l'origine... Cela m'épuise.

La lumière se fit dans la grande salle et Leh'cim vint près du lit. Il posa sa main sur celle de son amie :

— *Ne te déquète point. Ce chemin que tu empruntes dorés en avant est celui qui te mènera vers toi. Tu as vécu dans un monde plat et vain, tu accèdes maintenant à la réalité de ta vie et, ce faisant, tu m'autorises à vivre pleinement la mienne. Pour tout cela, je te chéris.*

Éline ne répondit rien.

— *Ma mie, reprit-il après un court silence. J'ai pour projet de me rendre en la cité capitale. Me accompagneras-tu ?*

— L'ignores-tu vraiment ? demanda-t-elle d'une voix lasse.

## – Chapitre huit –

La ville parut gigantesque à Éline. Quel que soit l'endroit où elle regardait, des gens qui marchaient, chargés de sacs de farine, porteurs d'eau, soldats en armes, enfants qui se poursuivaient en criant entre les adultes dont certains, excédés, tentaient sans succès de leur administrer une gifle. Cela faisait de cette foule une sorte d'organisme tout à la fois riant, grondant et pestant sans cesse.

Elle qui avait jusque-là vécu dans la cité des cuirs, n'aurait pas pensé être impressionnée par la capitale, bien qu'elle la sût plus vaste que sa ville. Malgré cela, l'atmosphère de la ville royale la plongea immédiatement dans un autre monde.

Leh'cim, au contraire, paraissait parfaitement à l'aise dans toute cette presse. Il se dirigeait sans hésiter un seul instant sur la direction à suivre, connaissait l'histoire de la cité sur le bout des doigts, et parlait même l'argot employé par les natifs.

Il la guida vers une auberge située à l'écart des voies les plus empruntées.

– *Ici, nous serons quiets*, assura-t-il.

Éline, qui jusqu'à cet instant, avait été émerveillée par la taille de la ville et de ses bâtiments, regarda son ami et, à nouveau, une sourde angoisse s'imposa lentement dans son esprit.

– Dans quel dessein nous sommes-nous rendus dans icelle cité ? demanda-t-elle.

– *Pour ce que nous y avons moult et grandes choses à entreprendre, ma mie*, lui dit Leh'cim en suivant des yeux des personnes qui sortaient de l'établissement.

– Quelles choses ?

– *Aie fiancé en moi, tu ne le regretteras point*, lui répondit-il sans cesser de considérer les gens qui s'éloignaient.

– Quelles choses ? insista-t-elle.

Leh'cim se tourna brusquement vers elle et la fixa sans ciller.

– *Aie fiancé en moi, t'ai-je mandé. Ne l'as-tu point oui ?*

Sa voix avait baissé de deux tons et, pour la première fois, il ressentait un sentiment de colère à son égard.

– Cesse de m'envisager de la sorte ! s'exclama-t-elle, alors que la température augmentait brusquement autour d'eux. Ne suis point femme à se laisser vilipender sans réagir, et j'abhorre plus que tout les ires soudaines et injustifiées. Je n'ouls te accompagner sans assavoir le but de ma présence céans. Adonc, narre-moi tout cela, à la parfin que je juge si...

– *Pour quelle raison ne te peux-tu point fier à moi ? que crains-tu que j'entreprenne ?* la coupa-t-il.

— Je l'ignore, avoua Éline. Me faut-il te ramentevoir que des guillaumes ont passé de ton fait ? ajouta-t-elle en baissant la voix.

— *Nenni, je l'ai en ma remembrance. Et toi, as-tu omis le serment que je te fis concernant la cité des cuirs et le dol de ses habitants ? ne t'ai-je point assuré qu'il ne leur arriverait plus rien de fâcheux ? ai-je violé cette promesse ?*

— Nenni, il est vrai.

— *Adonc, entrons dans cette auberge sans tant barguigner et prenons une repue qui me soulagera le gaster.*

Il avait dit cela sur un ton doux et calme et, même si le sourd grondement de sa voix persistait, Éline lui sourit et, pour toute réponse, lui prit le bras.

Ils passèrent plusieurs jours heureux dans la ville, la parcourant en tous sens. Éline vécut ces instants avec la merveilleuse sensation d'être totalement libre, ne craignant de rencontrer personne et se fondant dans la foule avec une voluptueuse impression de légèreté.

Leh'cim avait de l'argent dont elle se souciait peu de connaître l'origine. Il payait, elle en profitait sans aucune gêne, et tout se passait pour le mieux. Il était prévenant, aimable, enjoué, drôle... Elle se sentait incroyablement bien avec lui, bien qu'ils ne partageassent pas tout à fait les mêmes centres d'intérêts. Cela n'avait aucune importance, plongés qu'ils étaient dans la découverte l'un de l'autre.

Ce fut le soir du sixième jour que Leh'cim eut la sensation d'une brusque impatience. Il ne savait comment se tenir, ne pouvant cesser de marcher de long en large dans la chambre qu'ils louaient.

— Qu'est cela ? lui demanda Éline. Tu trantoles sans cesse, le front soucieux. Je n'entends point la raison de ce soudain et fort estrange comportement.

— *Je ne sais, avoua-t-il. Je ressens, par le dedans de mon corps et de mon esprit, comme une impérieuse volition de mouvement qui me prend les gambes, et m'impose de me mouvoir. J'accrois qu'il me faut saillir hors de l'auberge pour ce que j'y vais devenir fol si j'attente à rester céans.*

Sans attendre que son amie réponde, il sortit vivement de la pièce et se précipita dans l'escalier.

Éline n'essaya pas de le retenir, pas plus qu'elle ne le suivit. Malgré tout ce qu'elle avait vécu avec lui ces derniers jours, malgré son envie de lui faire confiance et de penser qu'il ne tuerait plus, une partie de son esprit savait et avait toujours su : il allait à nouveau devenir le monstre qu'elle avait poursuivi dans sa ville. Des hommes allaient mourir, des femmes allaient souffrir.

Elle s'assit sur la seule chaise de la chambre et, le regard vide, se prépara à l'attendre.

Leh'cim marchait. Leh'cim chassait. Il avait besoin de sentir la peur d'un homme, de voir ses yeux s'agrandir de terreur quand la vie le quitterait. Il voulait pétrir la poitrine d'une femme, la malaxer sans craindre de lui faire mal ; *pour* lui faire mal. Il aimait trop Éline pour se laisser aller à toutes ses envies, tous ses fantasmes, quand il la touchait et l'embrassait. Il lui fallait une femme qui ne soit pour lui qu'une femelle.

— Allons, cesse de musarder, le Patrick, il nous faut nous hâter, pour ce que le maître va ‘core être en courroux si d’aventure nous ne sommes point en cuisine à la septième heure !

Un homme et une femme. Lui portait quelque chose sur l’épaule, de la viande, sans doute, tandis qu’elle tenait un panier d’où venait une odeur d’herbes.

— *Où donc vous rendez-vous en si grande hâte ?* leur demanda Leh’cim, sourire aux lèvres.

— Chez not’ maître, lui répondit l’homme, étonné par le son étrange de cette voix. Si le sieur se veut bien déplacer à sa droite, nous poursuivrons notre chemin.

— *Eh bien ! est-ce ainsi que sont traités les étrangers, en la cité capitale ?* s’étonna-t-il.

Dès qu’il se tut, les pierres du mur de gauche émirent une sorte de son modulé et parurent chanter un air grave. Étonnée, la femme leva la tête qu’elle gardait obstinément baissée, ainsi que sa mère le lui avait maintes fois recommandé.

— *Hé ! mais c’est que je n’avais point envisagé ce minois !* s’exclama-t-il. *Et comment te nomme-t-on, la femme ?*

Sa voix vibra et résonna tout à la fois, produisant un son grondé que son air aimable ne parvenait pas à atténuer.

— Muselle ton bec, la Jacquotte, recommanda vivement Patrick qui venait de déposer son fardeau à terre. Ce quidam m’apparaît tout soudain à craindre.

— *Plus que tu ne le crois !* rugit Leh’cim.

Sans aucun temps de latence, il se rua sur l’homme avec un cri de jouissance, tandis que les pierres hurlaient leur rage de meurtre d’une voix stridente.

La femme s’enfuit immédiatement en criant, appelant le guet.

Patrick ne tint pas une seconde devant le monstre de violence qu’était devenu son adversaire qui le percuta avec une force telle que son cœur cessa immédiatement de battre. Cela ne calma pas Leh’cim qui s’acharna sur le corps sans vie, jusqu’à ce qu’il ne soit plus qu’une enveloppe de chair molle, tous les os ayant été brisés.

Pendant ce temps, Jacquotte pleurait, hurlait, se débattait contre quelque chose d’invisible qui l’empêchait d’avancer. De ses poings crispés, elle frappait l’air autour d’elle sans parvenir à s’échapper de l’invisible prison où elle avait été précipitée.

Quand elle vit venir vers elle l’homme qui les avait arrêtés, elle ne put s’empêcher de trembler. Il était terrifiant. Ses yeux étaient totalement rouges, ses cheveux étaient dressés sur sa tête et lui faisaient comme une auréole sombre de démon, un sourire dément déformait son visage, et le sang sur ses mains et ses vêtements ne pouvait être que celui de Patrick. Elle tomba à genoux, croyant que son cœur allait lâcher.

— Pitié not’ sieur ! pitié, implora-t-elle.

— *Que mandes-tu la pitié, femelle ?* demanda le monstre. *Je n’ai point de pitié. Je te vais violenter, puis occire quand tu ne m’intéresseras plus. Voilà ton avenir. Cesse de hucher, oncques personne ne t’oira.*

Bien qu’elle sache qu’il n’existait aucun salut pour elle, Jacquotte se releva et essaya de s’enfuir en hurlant. L’être la saisit et, d’une seule main, la souleva de terre. Il arracha ses vêtements sans paraître sentir les coups qu’elle lui assénait en criant. Quand elle fut totalement nue, il la contempla un instant puis, avec un grondement de bête, posa ses mains sur elle...

Il courait. Haletant, il fuyait l'horreur absolue, ne voulant pas croire ce qu'il venait d'apercevoir. Un... homme. Une chose penchée sur le corps sans vie d'une femme et qui, mon dieu, qui la besognait en poussant des grognements inhumains. Le diable, il avait vu le diable !

Il s'était enfui aussitôt, passant par les traboules qu'il connaissait parfaitement pour les avoir parcourues dans tous les sens par tous les temps, depuis qu'il vivait dans cette ville et qu'il devait échapper au guet de la prévôté.

La chose ne l'avait pas vu, il en était certain. Il savait être discret et se faire invisible quand il le voulait, cela faisait partie de son métier. Diable ou pas, celui qui l'attraperait n'était pas encore... Soudain, il dut s'arrêter. Une espèce de lien le retenait par la taille. Il posa ses mains sur ses hanches pour tenter d'ôter la corde qui le gênait, mais ne trouva que sa ceinture. Il n'y avait rien. Avec un cri de surprise, il tenta de repartir en courant, mais fut à nouveau entravé.

— Ah, bren ! glapit-il. Qu'est-ce donc qui me grappit ?

Comme pour répondre à sa question, la cloche d'une église proche sonna six coups. Il savait que la sixième heure était passée depuis longtemps et eut la certitude soudaine qu'il était la proie d'une entité magique et malfaisante. Il commença à ressentir l'étau de la terreur reprendre possession de son esprit et se refermer sur sa poitrine.

Une ombre qui lui parut gigantesque se glissa dans la ruelle, longeant le mur, épousant les pierres et soufflant les torches au fur et à mesure de sa progression.

— Qui va là ? demanda-t-il d'une voix brisée par la peur.

— *Ce n'est que ton destin*, répondit l'ombre.

Sa voix était terrible, elle résonnait comme l'aurait fait celle d'un monstre, et les pavés de la ruelle semblaient parler avec elle.

— Non, pitié, je n'ai rien avisé ! je ne jacterai point, je le jure ! je musellerai mon bec ! pleura-t-il en tendant les mains devant lui en une protection dérisoire.

— *Je sais*.

Ce furent les derniers mots qu'il entendit. Le choc qui lui enfonça la poitrine fit éclater ses poumons et broya son cœur en une fraction de seconde.

Dans la chambre de l'auberge, Éline ne dormait pas. Elle entendit enfin le son de la porte qui s'ouvrit doucement. Allongée sur le lit, elle ne bougea pas. Il se dévêtit sans un bruit, puis se glissa à ses côtés. Son corps était chaud et doux. La jeune femme laissa aller les larmes qui coulèrent sur sa joue et mouillèrent le drap de lin. Ce corps qu'elle aimait, dont elle avait tellement besoin, n'était pas celui de Leh'cim, mais celui d'un homme qu'il avait tué, dont il avait détruit l'esprit pour s'emparer de son enveloppe charnelle.

Il posa sa main sur la hanche de son amie avec un long soupir et s'endormit rapidement, comme à chaque fois.

Dès qu'il commença à ronfler doucement, elle se dégagea avec d'infinies précautions. Il lui avait confié qu'il se sentait en sécurité avec elle, à tel point qu'il ne craignait pas de s'endormir et de s'abandonner en sa présence, d'oublier tous ses réflexes de défense.

Elle quitta le lit et commença à se diriger vers la porte de la chambre dont elle manœuvra précautionneusement le loquet. Elle tira lentement le battant et... poussa un cri. Il était là, devant elle, nu dans le couloir de l'auberge !

Il la repoussa doucement dans la pièce avec un sourire triste :

— *Tu me voulais quitter à la sauvette, ma mie ?* demanda-t-il d'une voix qu'elle ne lui connaissait pas.

Une vague de terreur lui traversa le corps. Elle se reprit rapidement :

— Si fait. Tu m'as leurrée. Tu as occis à nouveau anuit, je l'ai entendu dès ton département. Je n'ouls te accompagner plus avant. Je...

— *J'ai occis il est vrai, je le confesse*, l'interrompit-il. *Vois, je ne te leurre point, j'avoue cet acte. Mais apprends qu'il ne s'agissait que d'un manouvrier et de sa ribaude. Point de gens d'importance.*

— Ah çà ! cria Éline. Qu'est-ce que des gens d'importance pour toi ? la vie est suprême ! quelle qu'elle soit ! qui crois-tu être que non point respecter cela ?

Elle se laissa tomber sur le lit, le visage dans les mains et :

— Par Dieu, qu'ai-je fait ? comment se peut-il que j'aie été aveuglée de la sorte ? tu n'aimes que le sang et le dol ! tu...

— *Que non point ma mie, je prise fort en avant ton minois, la douceur de ta peau...*

Leh'cim parlait doucement, sans colère apparente, mais sa voix était emprunte d'une tristesse que reprenaient les pierres dont le lamento faisait comme un tapis sonore sur lequel coulaient ses paroles.

— *... j'aime ton regard, ta lumière ! quand tu parais devant moi, c'est le soleil qui m'illumine et la noirceur des jours sans toi se trouve tout soudain balayée comme les nues sombres par un vent de printemps.*

Éline releva la tête et le regarda.

— Que voilà un dit poétique, dit-elle d'un ton désabusé. Où le vas-tu quérir ? dans ton âme, ou dans celle de ceux que tu as occis ? je ne te puis porter créance plus avant, Leh'cim. Je t'ai chéri ; avec toute la sincérité dont je me sais capable. J'accrois que ce n'était point toi que je chérissais, mais l'envie de liberté absolue que tu représentais pour moi. Je te vois mal heureux. Se peut que j'ai voulu secourir une âme dans la peine et l'affliction, je ne sais...

— *Je suis mal heureux, dis-tu ?* éclata Leh'cim. *Tu me prends en pitié, toi ! toi qui es si différente de toutes ces autres femelles juste bonnes à foutre.*

Elle commença à se lever, mais fut retenue par une force phénoménale qui la plaqua sur le lit.

— *Nenni, ma toute belle, tu restes céans. Tu restes à mes côtés à jamais. Tu me voulais quitter ? je te l'interdis, ainsi...*

— Oncques tu ne m'interdiras quoi que ce soit Leh'cim, gronda Éline.

L'air de la pièce devint subitement brûlant.

— *Vois !* s'exclama-t-il. *Tu possèdes des pouvoirs aux miens comparables !*

— Nenni ! je te dénie le droit de prétendre cela !

— *Ne sens-tu point la soudaine chaleur de l'air ? je l'avais jà noté. Lorsque ton ire se déclare, il vient à chauffer tes environs comme le ferait un feu d'enfer. Si d'aventure je suis un monstre ? qu'es-tu apensée qu'il en est pour toi ?*

Elle dut se rendre à l'évidence : il semblait régner une chaleur étouffante dans la chambre, mais Leh'cim était le seul à la ressentir. Il transpirait à grosses gouttes, alors qu'elle-même n'était absolument pas incommodée.

— *J'appète à te donner une vie qu'oncques tu n'as rêvée dans tes songes les plus insensés, lui dit-il. Accorde-moi encore une journée, je t'en prie. Je te révélerai alors ce que je t'offre.*

— Je..., commença-t-elle.

— *Ne refuse point, de grâce ! je fais serment de ne te point blesser ou obliger de quelque façon que ce soit et toi, tu promets de me suivre jusqu'à ce que le jour tombe.*

Elle réfléchit quelques secondes. Elle ne voulait pas admettre qu'elle s'était autant trompée, qu'elle s'était éprise d'un monstre sanguinaire et totalement dément. Il devait exister de la bonté et de la commisération derrière ce masque terrifiant.

— Une journée, laissa-t-elle tomber, tandis que la température de la pièce redevenait normale et paraissait fraîche comparée aux instants précédents.

— *Une journée !* exulta Leh'cim.

Éline ne savait plus que penser, ne pouvait plus penser. Qui était-il ? même son apparence actuelle était factice, il l'avait volée. Malgré tout, elle était certaine de sa sincérité, y compris dans ses mensonges. Il était visiblement persuadé de son bon droit, certain que ce qu'il lui cachait n'était pas répréhensible. Il l'englobait dans sa vision de la vie et des choses et cela, elle ne pouvait l'admettre.

D'autre part, elle ne comprenait pas d'où lui venait cette faculté d'élever la température de l'air. Se pouvait-il qu'il lui ait transmis une partie de ses facultés ?

— Ah, Dieu, pria-t-elle silencieusement. Viens à mon aide, je t'en supplie, je ne sais que...

— *Laisse ton dieu où il se trouve, c'est-à-dire dans le néant, lui conseilla la voix qu'elle attendait tant, autrefois. Oncques il n'a ouï quiconque et oncques il ne t'oira. Je suis céans, moi. Je te puis venir en aide, si tu le veux. Voilà plusieurs jours que tu es entrée dans ma vie, que tu es dans mon corps, dans mon âme. Tout cela est tellement puissant ! dans l'éclat de ton regard, je puise la force dont j'ai besoin pour tenir dans les moments où le dol me ronge. Oncques je n'ai ressenti pareille émotion. Tu ne peux imaginer tout ce que tu m'apportes. Tu es ma sève et maugré tout ce que l'on pourra objecter, tu m'appartiens.*

— Je n'appartiens à personne et te dénie le droit de lire dedans mes pensées sans me l'avoir mandé, s'insurgea-t-elle. Il est vrai que j'ai souhaité être à toi. Corps et âme, ajouta-t-elle plus doucement. Nonobstant, je ne puis dorénavant que je me détache de ton âme et de tout ce qui te touche. Tu recèles une part d'ombre et de dol qui m'effraie prou. Je faille à porter créance à ce Leh'cim-là. Il m'est étranger, il m'apparaît violent et ne respectant point la vie. Je déprise la brutalité, j'abhorre la volition de régenter l'existence d'autrui. Tu es tout cela, Leh'cim. Tout à la fois doux et tendre, mais également tourmenteur et meurtrier. Je nous chérir un tourmenteur. L'entends-tu ?

— *Oui-da, je l'entends. Sache cependant que tu ignores le pourquoi de ce côté sombre que tu déprises. Il ne s'agit nullement d'actes de vésanie...*

— Lors, c'est 'core plus coupable ! s'exclama Éline.

— *Laisse-moi mener mon dit à son terme, je te prie, gronda l'être. Il ne s'agit nullement d'actes de vésanie, disais-je, mais de l'exercice d'un pouvoir qui m'autorise à...*

— Qui t'autorise... Qui t'autorise à quoi ? À meurtrir ? à violenter comme certainement tu le fis tantôt ? Cesse ! Cesse, je t'en supplie, dit-elle en se levant et s'adossant à la fenêtre. Cesse, pour ce que si tu persistes, je ne pourrais que je fuie. Tu m'as offert de me révéler ce que tu m'offres. J'ai tant besoin de me fier à toi !...

Leh'cim se tut et s'approcha d'elle. Il posa doucement sa main sur son épaule sans qu'elle tente de se dégager.

— J'espère vivement ce moment où je serai à tout plein convaincue, où tu n'attenteras plus de nuire et où, à la parfin, tes pouvoirs œuvreront pour le bien. J'accrois 'core que c'est possible. Je ne sais le pourquoi de ce sentiment, mais il est réel.

Son ami ne dit rien. Ils restèrent simplement près l'un de l'autre. Dehors, le jour se levait.

Dès que les activités journalières de la ville reprirent, Leh'cim la conduisit, avec son efficacité habituelle, devant un riche hôtel particulier.

— Où donc sommes-nous ? demanda-t-elle, alors qu'il tirait sur une chaîne pour annoncer leur venue.

— *Chez d'Yeuse, le ministre le plus écouté par le roi.*

— Un ministre ? le roi ? s'étonna-t-elle. Que leur veux-tu mander ?

— *Mander ? rien. Offrir.*

Deux chiens s'époumonaient derrière le haut portail.

— Paix les dogues ! cria une voix. Qui mande ?

Ce fut d'une voix modifiée, plus haute et altière, que Leh'cim répondit :

— *C'est je, le duc de Thévoile, il me faut...*

— Leh'cim ! s'offusqua Éline, c'est menterie !

— *Ce valet refusera de faire entrer un guillaume déconnu, ma mie, se justifia son ami. C'est menterie il est vrai, mais conçois qu'il m'en faut user pour leurrer ce cerbère.*

— Monseigneur le duc ? s'exclama-t-on dans la propriété. Que Monseigneur se donne la peine d'entrer.

Un vantail s'ouvrit lentement sur une cour pavée au fond de laquelle trônait la maison, flanquée de deux bâtiments pour le domestique et les écuries.

Le valet s'inclina profondément devant Leh'cim, lui donnant du « Monseigneur » avec une déférence qui stupéfiait Éline et lui fit comprendre que le valet ne voyait pas l'apparence de Leh'cim, mais celle du duc en question. Cependant, elle ne dit rien, se contentant de suivre son ami qui avançait vers le perron.

Ils furent introduits dans un salon richement meublé où on les pria d'attendre un instant.

— Que veux-tu entreprendre auprès de ce ministre ? s'enquit Éline.

— *Mander une audience près du roi,* répondit son ami.

— Auprès du roi ? mais...

Elle fut interrompue par l'arrivée d'un couple d'âge mûr qui parut lui aussi voir en Leh'cim le duc de Thévoile, car l'homme n'eut pas l'air étonné et s'installa dans un fauteuil les invitant à faire de même et, avec une grimace de douleur, étendit sa jambe goutteuse sur un petit tabouret.

— Eh bien duc, que nous vaut votre visite impromptue ? entama-t-il.

— *J'appête à rencontrer le roi ce jour,* répondit Leh'cim, toujours avec sa voix d'emprunt.

— Encontrer sa majesté ce jour d’hui ? et le pourquoi de cette volition soudaine, duc ? vous n’êtes point sans assavoir que sa majesté ne reçoit jamais à l’impromptue.

— *Pour ce que j’entends lui narrer des faits moult instructifs sur l’être que l’on nomme Leh’cim et qui...*

— Leh’cim ? Par dieu, duc, que voulez-vous donc professer à sa majesté à propos de ce monstre qui occit les guillaumes et besogne roidement les femelles ? j’accrois pour ma part qu’il n’est rien à narrer au roi. Il n’est que de trucider cet être, cette erreur. Point de discours, mon jeune pair. Point de discours, de l’action.

— *Je rends grâces à votre grande expérience, monsieur le duc, cependant, j’opine que ce que j’ai à narr...*

— Allons, Thévoile, n’allez point lasser sa majesté avec vos prétendues informations. Me pouvez-vous apprendre, à moi, par quel biais inédit vous auriez pu glaner des sciences nouvelles sur le monstre ?

— *C’est la seconde fois que vous interrompez mon discours, d’Yeuse. Je vous conseille fortement qu’il n’y en ait point de troisième*, gronda Leh’cim.

Sa voix avait brusquement changé. Éline reconnut le timbre double et changeant de sa colère rentrée. Elle posa la main sur son bras. Il respira amplement et reprit, ignorant l’air offusqué du gros homme :

— *Adonc apprenez, duc, que celui que vous appelez monstre est un guillaume comme vous et moi. Il se trouve seulement doté de pouvoirs inouïs qui lui viennent se peut d’une connaissance qu’il aurait faite à son insu avec des dieux anciens...*

— Puis-je opiner, jeune duc ? demanda d’Yeuse avec une déférence exagérée.

— *Opinez, duc, opinez*, consentit Leh’cim avec un geste de la main.

— Je suis étonné par vos dits. Des dieux anciens, prétendez-vous ? à quels dieux faites-vous allusion ? Je déconnais à tout plein quelconque chronique qui narrerait de telles éventualités. D’autre part, vous affirmez également que le monstre, souffrez que je le nomme ainsi, aurait eu contact avec iceux. Derechef, vous me voyez perplexe et même, béant. Qu’est-ce que ce conte que vous me servez, Thévoile ?

— *Que parlez-vous de conte, vieil homme ? avez-vous la moindre connaissance de tout ce dont je veux instruire votre roi ?* demanda Leh’cim, sa voix totalement transformée en un sourd grondement de fauve.

Éline, craignant le pire, posa à nouveau la main sur le bras de son ami qui se dégagea et se leva :

— *Dois-je ainsi supporter d’être humilié par un gros homme qui ne doit son pouvoir qu’au bon vouloir d’un roi ?*

D’yeuse, les yeux écarquillés, comprenait peu à peu à qui il avait affaire. Sa bouche s’ouvrit démesurément, alors que sa face s’empourprait :

— Vous êtes... vous êtes Leh’cim, articula-t-il.

— *Oui-da, sinistre ministre, je suis Leh’cim, et je n’ouls me laisser vilipender par un homme, fut-il roi, ou pape ! alors à présent, il y va de votre bien être et de votre sécurité ainsi que de celle de votre épouse, et vous m’allez ouïr calmement. Pour être à tout plein honnête et surtout pour ne point déplaire à mon amie ci présente, je vous dois confesser que j’entends ce qui se peut tramer dans vos mérangeoises. Adonc, abandonnez dès à présent l’espoir que celui que vous nommez Antoine survienne céans et m’assène un coup fatal. Il n’aurait point le*

*temps de franchir la porte dérobée sise dans mon dos qu'il aurait jà passé. L'entendez-vous d'Yeuse ?*

— Je l'entends, confirma le duc d'une voix calme.

— *Fort bien. Voilà à présent la raison de ma venue dans votre maison. Votre roi me doit rencontrer, pour ce que je puis lui apporter moult enseignements et pouvoirs qui se révéleront fort utiles pour son gouvernement.*

— Des enseignements et pouvoirs, dites-vous... Quels sont-ils ? demanda le duc.

— *Il n'est nullement besoin que vous le sachiez, rétorqua Leh'cim. Cela se narrera entre moi et votre roi.*

— Cela ne se peut. Le roi...

— *La peste soit des obstinés ! ne vous ai-je point mandé de ne me pas interrompre ? ne l'ai-je pas fait ?*

— Si assurément, tu le fis, intervint Éline. Monseigneur le duc ne peut qu'il ne l'ait noté, n'est-ce pas, Monseigneur ?

Sa voix était pressante. D'Yeuse, qui possédait une intelligence très fine, comprit parfaitement l'urgence que recelait cette question.

— Assurément madame, je l'ai noté. Je vous prie de bien vouloir accepter mes excuses, sieur Leh'cim. Mais il me faut néanmoins objecter que sa majesté ne reçoit jamais sans passer par mon avis. C'est l'étiquette.

Leh'cim fit quelques pas dans la pièce. Tout le monde se taisait. Le ministre, sa femme et Éline savaient que la situation pouvait basculer dans l'horreur d'un instant à l'autre. Une sorte de raisonnement qui venait de leur plus profond instinct de survie avait compris qu'ils se trouvaient en présence d'un monstre qui n'hésiterait pas un instant à les tuer.

— *L'étiquette... Qu'ai-je à faire de cette étiquette. Ne suis-je point Leh'cim ? Ces façons de cour ne sont que pour les manants et les courtisans. Suis-je de cette populace ?*

— Nenni, répondit Éline.

— *Ce n'est point à toi que je pose cette question.*

La voix changeante du monstre était dure.

— Vous ne faites certainement point partie des courtisans de sa majesté, convint d'Yeuse.

— *Dois-je ouïr de l'ironie dans ces propos, monsieur le ministre ?* demanda le monstre.

— Que non point ! il n'y a...

— *Car si c'est le cas apprenez, duc, que je ne souffre point que l'on se gausse.*

— Loin de moi l'idée de me gausser de quelque façon que ce soit, je vous l'assure !

— *Adonc, cessez de jouer avec ma patience qui arrive à son terme, et menez-moi vers le roi sur l'heure.*

— Le voudrais-je que je ne le pourrais ! ainsi que je vous l'ai appris tantôt, sa majesté ne reçoit point à la chaude, je ne sais comment vous convaincre de ma sincérité ! vous avez prétendu ouïr mes pensées dans le dedans de mon cap. N'oyez-vous point la véracité de celles-ci ?

— *Je l'ai prétendu, oses-tu dire ?* gronda l'être.

Éline sut à cet instant ce qui allait se dérouler dans cette pièce. Leh'cim avait depuis longtemps résolu de tuer d'Yeuse et sa femme. Il ne faisait que s'amuser avec eux, avec leur

peur. Sans doute voulait-il lui montrer ce dont il était capable quand on ne se pliait pas à ses volontés ? Elle renonça à chercher les mobiles qui l'animaient et poussa un cri inarticulé en tentant de le jeter hors du salon. Il ne bougea pas d'un millimètre et étendit simplement le bras. Son amie fut violemment projetée contre le mur.

— Qu'est ceci ? s'exclama le duc. Cessez ces façons dans ma demeure ! s'il est céans quelqu'un à qui vous devez vous en prendre, c'est je, le duc d'Yeuse, et non point à ces femmes qui ne vous ont rien fait !

— *Quel courage, duc. Quel courage, quand tu as jà entendu que tu allais passer*, ricana le monstre. *Que peux-tu assavoir sur ce que m'a fait cette femelle ?* demanda-t-il en désignant Éline étourdie par le choc. *Qui es-tu pour accroire connaître mes pensées ? je suis le seul à posséder pareil pouvoir ! tu refuses de me accompagner chez ton roi ? fort bien. Je m'y vais rendre seulet.*

Le débit de ses paroles s'accélérait, sa voix devenait de plus en plus inhumaine.

Il s'approcha du gros homme et, grandissant lentement, il enfla jusqu'à paraître occuper tout l'espace autour de sa future victime.

— *Vois de quoi je suis capable, d'Yeuse. Vois ce que tu refuses. Vous n'entendrez jamais ce que je vous puis offrir !* ragea-t-il soudain. *Ah ! je vois que je suis seul ! à jamais seul.*

— Leh'cim..., tenta Éline.

— *Paix là, femelle !* la coupa-t-il. *Tu m'as déçu au plus haut point. J'avais placé en toi toute la confiance que je me connaissais. Tu l'as foulée aux pieds. Je ne te veux plus à mes côtés. Dépars de cet endroit qui te pourrait devenir mortel.*

Curieusement, cette menace balaya toute trace de peur dans l'esprit d'Éline. Elle sentit une sourde colère monter en elle et lui donner une force qu'elle sut au moins égale à celle du monstre.

— Tu n'as aucun droit sur moi, je te l'ai jà affirmé. Tu plastronnes sur ton pouvoir immense. Sais-tu que je te trouve pitoyable ? Quel est ce pouvoir, s'il ne te donne point la possibilité de juguler ta vésanie...

— *Quelle vésanie ? de quoi gloses-tu, toi qui ne sais rien ?*

— Je parle de ce que je sais et que, maugré tes dénégations, tu reconnais comme réel, répliqua-t-elle. Tu es fol dément, Leh'cim. Tu es dominé par cette force qui te pousse et malmène. Tu nouls l'avouer, car tu ne serais plus lors qu'un pauvre hère mené par ses frustrations et ses envies de femmes. De vraies femmes.

— *Muselle ton bec, femelle !* hurla celui-ci.

— Que non point, répliqua-t-elle, nullement impressionnée. Laisse partir le duc et son épouse. Je suis céans ta seule véritable ennemie, car j'ai été la seule qui t'aie réellement chéri. Ces gens ne te sont rien. Ils représentent un pouvoir que tu nies, alors que je suis celle qu'oncques tu ne pourras soumettre à ta volonté. Tu le sais. Retrouvons-nous seuls et voyons qui de nous deux aura raison.

— *Tu vas droit au trépas, petite femelle*, gronda Leh'cim. *Je ne m'intéresse point à ton cas. Ce duc et sa femme vont passer, car je l'ai décidé.*

— Non ! s'écria soudain la femme du ministre. Mon ami, je...

Elle avait tendu les bras vers son mari en un geste désespéré.

L'être ne la laissa pas achever. Il se rua sur elle avec une vocifération inhumaine et la broya en un coup dont la puissance traduisait toute sa colère et sa folie. Le vacarme de sa rage masqua totalement le cri de douleur et de désespoir du duc.

— Leh'cim ! hurla Éline.

Il ne se tourna même pas vers elle et se jeta sur d'Yeuse qui ne fit rien pour se protéger et reçut de plein fouet la masse démente du monstre qui l'écrasa contre le mur.

En un instant, tout était terminé.

Éline partit silencieusement. Il n'y avait définitivement plus rien à dire, plus rien à tenter. Leh'cim était sorti de sa vie en un battement de cil, le temps que le duc et sa femme passent de vie à trépas, en une fraction de seconde.

Elle quitta la maison alors que le monstre était penché sur le cadavre désarticulé du duc qu'il contemplait en émettant un grondement continu qui faisait vibrer les murs de la maison. Elle ne se souciait pas qu'il tente quoi que ce soit contre elle, et ne s'étonna même pas qu'il la laisse sortir de la pièce puis de l'hôtel particulier sans tenter de la retenir. Il lui importait simplement de partir et de mettre le plus de distance entre eux deux.

De constater qu'il lui avait fallu assister à la mort violente d'un homme et d'une femme pour comprendre que Leh'cim avait atteint un point de non-retour dans la folie meurtrière, la remplissait de honte et lui ôtait toute possibilité de réaction. Elle ne pouvait que fuir. Simplement fuir.

Le monstre avait voulu lui faire partager ce besoin absolu, totalement dément de pouvoir... Elle frissonna. Il lui semblait qu'elle prenait seulement conscience de sa propre folie, de l'égarement dont elle avait fait preuve, et à quel point elle avait pu être égarée par sa soif de lui, par sa quête d'elle-même.

Aveuglée par les larmes, elle ne vit pas les gens qu'elle croisait dans les rues, ne prit pas conscience que certains passants lui parlaient, qu'on la questionnait, étonné de sa détresse. Elle courait, fuyait le plus vite possible, le plus loin possible de cet être tourmenté, mais également de son propre sentiment de culpabilité envers tous ceux qui avaient péri par sa faute.

— *Où dépars-tu ma mie ?* lui hurla la voix dans sa tête. *Il le fallait, je te l'assure ! il n'a point pâti... Éline ! ne me laisse point maintenant ! j'ai tant besoin de ta présence à mes côtés, sans toi, je ne serai rien ! Éline, je t'en conjure !...*

Le ton changea abruptement :

— *Reviens ! femelle ! ah ! j'entends à la parfin que tu es comme toutes les autres... Je te pourfendrai, je déchirerai tes jupes et jupons, mon vit s'ira loger roidement dans le dedans de ton con !...*

À nouveau, la voix se fit plus tendre et presque désespérée :

— *Éline, ma douce, reviens, ne me laisse point en ce précipice qui va avoir raison de mon entendement. Toi seule me peux venir en aide et prêter la main. Éline !... Tu as raison, cours. Cours et fuis loin de moi et de mon ire qui t'ira quêter dans des lieux dont tu n'as point idée. Je ne te veux plus envisager, si ce n'est au moment où, épuisée, tu te rendras. Lors, je t'occirai, Éline. Je t'occirai ! Ma mie, ne me laisse point !...*

Il oscillait sans cesse entre la supplication et la menace, comme s'il ne pouvait prendre parti, comme si sa folie l'empêchait de choisir une ligne de conduite et s'y tenir.

Éline tenta de fermer son esprit, de rester sourde à ces suppliques et ces fulminations démentes. Dans les rues qu'elle emprunta, courant à l'aveuglette dans cette ville trop grande et trop peuplée, les pierres des pavés et des bornes vibraient un chant qui la suppliait, pleurait la détresse de Leh'cim, et hurlait sa colère. Elle avait l'impression que chacun de ses pas les assassinait, clouait un pieu définitif dans leur cœur minéral, dans tous les cœurs de Leh'cim.

De son côté, elle pleurait la fin de son rêve, la disparition d'un amour auquel elle avait cru, dans lequel elle s'était jetée avec tellement de joie. Elle regrettait également de n'avoir pu apporter suffisamment de sérénité à Leh'cim. Sans doute n'aurait-il suffi que d'un petit rien de bonheur en plus pour qu'il ne devienne pas le monstre qu'elle avait vu à l'œuvre. Elle était persuadée que sa fuite annihilait définitivement la possibilité d'une vie normale pour cet être.

— Il recelait une part de bonté, j'en suis acertainée, pensa-t-elle.

— *Je ne suis point ce monstre que tu accrois avoir rencontré ce jour d'hui, confirmèrent aussitôt les cloches des églises. Tout au rebours, je suis un guillaume qui se meurt de ton département et de ta fuite. Éline, reviens-moi, ou je suis acertainé que ma raison s'en va vaciller, lors je commettrai, se peut, des actes déments. Ne me déprise point, de grâce !*

Ignorant de toute sa volonté la voix de son âme qui la poussait à rebrousser chemin, elle continua de courir sans savoir où elle allait, se forçant à ne pas changer d'allure, voulant, dans la douleur de l'épuisement, étouffer le besoin qu'elle avait de ses mains sur elle, de son regard dans son esprit.

Malgré sa course, elle le sentait. Il était là, il le serait toujours. Il serait partout. Il était la ville, il était les pierres.

Brusquement, elle sut. Rassemblant ce qui lui restait de souffle, elle se rua vers la poterne la plus proche, ignorant les pavés disjoints qui paraissaient s'acharner à la retenir en multipliant les bosses, les creux, les surfaces glissantes.

— *Où te rends-tu ? Où cours-tu ?* lui demandaient-ils. *N'entends-tu point qu'oncques tu ne m'échapperas ? je serai toujours là, Éline. Toujours ! Où vas-tu ? Réponds !*

Se jetant hors de la ville en poussant un sanglot de délivrance et de tristesse infinie, elle se précipita dans les labours, puis dans la forêt qui l'accueillit avec un silence enfin apaisant.

Ce ne fut que lorsqu'elle fut sous le couvert des arbres que la voix du monstre se tut.

— Il a besoin des cités, des pierres, des cloches des églises. Il ne peut rien hors de ces murs, se dit-elle à haute voix. Céans, je suis sauvé. À jamais.

## – Chapitre neuf –

Éline resta plusieurs jours dans la forêt. Elle était totalement épuisée, vidée de toutes ses forces.

Elle crut devenir folle, ne comprenant plus pourquoi elle était allée vers Leh'cim, ne retrouvant plus ce qu'elle avait tant aimé chez lui au point d'accepter la disparition de Jacques, sa trahison envers Amo et sa coupable cécité pour tout ce qui concernait les meurtres que le monstre avait commis alors qu'elle l'aimait.

Elle se sentait responsable de la mort et de la souffrance qu'il avait infligées alors.

Une famille de charbonniers l'avait recueillie. Ils ne lui avaient posé aucune question, comme s'ils avaient intuitivement compris dans quel tourment elle se débattait. Ils l'avaient nourrie plusieurs jours, le temps qu'elle reprenne ses esprits et sente la folie s'éloigner d'elle.

Petit à petit, à force de promenades solitaires, de réflexions sincères et sans complaisance, Éline sortit lentement de l'irréelle situation qu'elle avait elle-même bâtie et mesura le poids de la réalité. La souffrance morale qu'elle ressentait et le manque physique de la présence de Leh'cim, de sa voix, du poids de son corps sur le sien, l'obligeaient à admettre le côté sombre de son comportement.

Elle savait maintenant ce que cela signifiait : Jacques, Amo, le curé, son oncle le prévôt, ils avaient tous raison. Depuis le début. Elle avait été aveuglée. Leh'cim représentait ce dont elle avait eu besoin à un moment précis de sa vie et rien n'aurait pu la distraire du chemin qu'elle devait suivre. Mais là, c'en était trop et ses yeux dessillés découvraient enfin la réalité telle qu'elle avait toujours refusé de la comprendre : Leh'cim était un être profondément malheureux, détruit par la vie, abandonné de tous, mais il s'agissait également d'un monstre de puissance et d'horreur qui ne pouvait que vivre en tuant, ou faisant souffrir.

Elle ne savait que faire, abattue par la honte. Jacques, et tous ces hommes, toutes ces femmes, tués dans des souffrances indicibles... À cause d'elle. À cause de son choix de vie, de son égoïsme. Elle sentait, jusqu'au fond de son âme, un dégoût qui persisterait pour le reste de son existence, au fond de sa gorge.

Il devait mourir. Il était totalement fou, sans qu'existe le moindre espoir de guérison. Il se trouvait bien au-delà de toutes les échelles de jugement. Son attitude lors de la mort de ces femmes, l'odieux et avilissant plaisir qu'il avait certainement pris à les voir succomber sous les coups de boutoir assénés par ses marionnettes, tout cela aurait dû provoquer une violente réaction de la part d'Éline.

Maintenant, elle ne pouvait plus rester sans intervenir, elle avait déjà trop tardé. Il se trouvait beaucoup trop loin dans l'horreur pour ne pas tenter de la tuer elle aussi si elle se manifestait.

Elle quitta les charbonniers après quelques jours en leur compagnie, les remerciant brièvement pour ce qu'ils avaient fait. Ils ne furent pas plus diserts que d'habitude et partirent à leur travail, toujours aussi taciturnes. Elle ne savait strictement rien d'eux, ils ne s'étaient pas ouverts et ne l'avaient pas questionnée sur sa vie.

Évitant les villes trop importantes, elle remonta vers le nord, vers sa cité, vers Amo.

Un soir où elle se trouvait en compagnie d'un groupe de marchands qui se rendaient également dans la cité des peaux, elle ressentit une vive douleur juste à l'arrière du crâne. Une sorte de cri l'effleura, puis se perdit dans les bruits habituels de la nuit.

— Leh'cim, murmura-t-elle. Que fais-tu 'core ?

Resté dans la ville royale, le monstre avait pris les traits du duc d'Yeuse. Il vivait dans son château et commandait à ses gens sans que quiconque ne se doute de l'horrible supercherie. Il avait laissé passer quelques jours pour être certain que personne ne nourrissait de doute quant à son identité.

Il aurait sans doute pu agir ainsi dès son arrivée dans la capitale, mais la présence d'Éline à ses côtés l'obligeait à plus de précautions. Maintenant qu'il était seul, il se persuadait d'être mieux sans elle, sans ses scrupules, ses critiques incessantes. Malgré tout, la jeune femme lui manquait terriblement.

Un soir, il décida que le moment était enfin venu de rencontrer le roi. Il partit à pieds, empruntant les venelles les plus sombres, se gorgeant des sensations que lui procurait la ville. Il vivait par toutes les pierres, voyait par les pavés, chantait par les cloches des églises. Cette ubiquité le remplissait d'une joie et d'une puissance telles qu'il en éprouvait un plaisir presque sexuel.

Quand il se présenta devant les portes du palais, son apparence fit merveille ; il était tellement simple de tromper tous ces soldats. Il fut presque dépité de ne pas avoir à faire preuve de finesse. Les traits qu'il s'était choisis lui permirent de passer tous les postes de gardes, sans qu'aucune difficulté ne surgisse.

« *Ce d'Yeuse est réellement par trop respecté* », pensa-t-il quand il fut devant la porte de la chambre royale. « *Trop, sans doute. Je navrerai tous ceux qui penseront l'être plus que moi. Ah, Éline ! si tu m'envisageais anuit, j'accrois 'core que tu ne pourrais qu'être fière de moi...* »

Elle était partie. Elle l'avait abandonné. Il était un monstre ? soit. Il allait leur donner raison, à tous. Il allait leur montrer ce qu'un monstre doué de puissance pouvait accomplir.

Il savait que le monarque avait invité sa favorite dans son lit, ainsi qu'il le faisait de temps en temps en fonction de ses envies, sans que cela soit programmé. Il salua les gardes, l'air préoccupé, et poussa la porte. En entrant dans l'antichambre, il abandonna les traits du premier ministre et reprit ceux qu'il affectionnait : le visage d'un jeune homme qu'il avait tué

de ses propres mains, jaloux de sa beauté. Il claqua la seconde porte qui donnait accès à la somptueuse pièce.

— Qu'est cela ? sursauta le roi.

Un homme à la mine sombre et au regard sans vie venait de pénétrer dans sa chambre.

L'inconnu s'avança jusqu'à lui, ignorant la jeune femme qui avait remonté le drap jusqu'à son menton et tremblait sans parvenir à s'arrêter.

— Cessez donc, madame ! lui intima le monarque, excédé.

— *Les femmes semblent posséder un entendement au tien supérieur, roi, dit l'homme sur un ton supérieur. Voilà que celle-ci, qui ne fait pourtant point montre d'une cervelle plus grosse que celle d'un pigeon, a perçu ce qui se va jouer céans. N'est-ce point étonnant ?*

Le roi ne songea pas à s'étonner de ce timbre de voix profond et comme dédoublé, qui semblait résonner et faire vibrer les lattes du plancher, ainsi que les ressorts du lit.

— Qu'ouïs-je ? s'étouffa le souverain. Savez-vous donc à qui vous parlez, monsieur ?

— *Au misérable petit roitelet, dont le vit est si petittissime qu'à peu que ses maîtresses le confondent, dans l'obscurité de l'alcôve, avec leur petit doigt.*

— Que... ? Gardes ! Gardes ! on s'en prend à votre roi ! Gardes !

Il avait beau s'époumoner, personne ne paraissait l'entendre. Un de ses ancêtres avait pourtant veillé à ce que la porte qui séparait la chambre royale de la salle des gardes soit fine, de façon à ce que l'on entende parfaitement ce qui pouvait se passer dans la chambre. Peu importe que ce soit des ébats amoureux, il fallait que le roi soit secouru quand il le désirait.

— Par Dieu ! jura-t-il. Sont-ils sourds ? gardes !

L'homme souriait. Négligemment assis sur une chaise à bras, il attendait, apparemment plongé dans la contemplation de sa main droite.

Dans le lit, la femme tremblait encore plus fort et commençait à pleurer sans bruit.

— Nous sévrons, dit le monarque. Bien, que désirez-vous, puisqu'il semble que nous ne puissions nous faire ouïr par nos hommes ?

— *Toi.*

— Nous ? moi ? qu'est-ce à dire ?

L'inconnu se leva et approcha du lit sans paraître faire un seul mouvement, exactement comme s'il avait glissé sur le sol. Le roi eut un mouvement de recul qui le plaqua contre sa maîtresse qui sanglotait, à présent.

— *C'est-à-dire toi. Ton corps, ton sang, tes entrailles. Toi.*

— Mes... Ah ça, monsieur, êtes-vous fol ? demanda le souverain d'une voix brusquement criarde.

— *On l'a prétendu, oui. Mais ceux qui ont eu cette audace ne sont plus.*

Tout en parlant, il s'était lentement penché sur le lit qui se mit à vibrer en produisant un bruit sourd et menaçant, puis bougea de plus en plus, provoquant la terreur chez la maîtresse du roi qui commença à crier.

— Qu'est cela ? qu'est cela ? répétait le monarque, effrayé.

Il tenta de descendre du lit maintenant agité de brusques soubresauts, mais ne put soulever le simple drap qui le recouvrait.

— *Tu ne te peux soustraire à ma volonté, roi. Ne l'entends-tu point ?* dit l'homme d'une voix terrible.

— Gardes ! tenta une nouvelle fois le souverain, toujours sans résultat.

— *Quand vas-tu admettre que tu te trouves présentement dans un état qui ne t'a oncques été proposé. Tu vas connaître un instant unique, réjouis-toi !*

Ce qui terrorisa le roi et le fit basculer dans l'horreur, fut la lueur de folie et de méchanceté absolues qu'il lut dans les yeux de l'inconnu. Il lui sembla que rien ne devait paraître démesuré à cet esprit hors de toute limite. Comme pour lui donner raison, l'homme éclata d'un rire sinistre qui secoua encore davantage le lit dont les pieds frappaient violemment le plancher. La maîtresse royale semblait avoir perdu la raison. Elle criait sans discontinuer, secouant frénétiquement la tête de gauche à droite.

— *Vois cette femme. Vois cette femelle que ton titre a séduite et dans laquelle tu as lâché ton foutre. Ouïs-la hucher à s'en faire péter les tétins et à nous rendre sourds. L'ois-tu ?*

*Le roi n'osa rien dire, rien faire.*

L'homme s'emporta soudainement et administra une claque magistrale sur la tête du souverain qui en fut étourdi.

— *L'ois-tu, t'ai-je mandé !* cria-t-il.

Le monarque fit un signe d'assentiment, une sourde douleur lui taraudant le crâne.

— *Fort bien.*

À peine eut-il prononcé ces deux simples mots que les cris de la femme cessèrent. Totalemment. Elle hurlait toujours, mais aucun son ne sortait plus de sa bouche, sans qu'elle ne paraisse s'en rendre compte.

Instinctivement, le roi porta ses mains à ses oreilles.

— *Nenni, nous ne sommes nullement sourds. Je l'ai tout benoîtement placée dans un endroit où ses huchements ne nous peuvent atteindre.*

Hébété, le monarque ne pouvait quitter sa maîtresse des yeux, la regardant crier, se débattre, dans un monde qui n'était déjà plus le sien. Il commença à pleurer.

— *Allons, ne fais point l'enfançon. Tu voulais tes gardes ? hèle-les, ils te vont ouïr, cette fois.*

Craignant à une manœuvre sadique de la part du dément, le souverain ne dit rien.

— *Hèle-les, te dis-je. Ils vont survenir. Hèle-les !* hurla l'homme.

— Vous êtes... Leh'cim, lâcha le roi.

— *Enfin, tu me reconnais. Oui-da, roi. Leh'cim.*

— Gardes ! hurla le monarque.

Aussitôt, cinq soldats armés firent irruption dans la pièce et se précipitèrent vers le lit.

— Gardes, pleura le roi de soulagement. Emparez-vous de cet homme, il attende à notre vie !

Leh'cim était retourné s'asseoir sur la chaise à bras et regardait tranquillement la scène.

Le roi essaya de quitter le lit, mais se rendit compte que cela lui était impossible. Il tenta alors de toucher, d'appeler les soldats qui s'occupaient de la favorite, mais ils ne paraissaient même pas s'apercevoir de la présence du monarque. Il cria :

— Gardes ! m’oyez-vous ? emparez-vous de cet homme, il... Gardes ! Gardes !

Les cinq militaires sortaient de la pièce après l’avoir inspectée de fond en comble, échangeant des paroles que le roi n’entendait pas et agissant exactement comme s’il n’était pas là. Ils quittèrent la chambre, deux d’entre eux portant la femme qui se débattait, hystérique, puis fermèrent la porte, sous les yeux incrédules du souverain.

— Mais... cela ne se peut, cela ne se peut !

— *Si. Cela se peut, car je le veux*, dit Leh’cim en se levant de sa chaise. *Nous ne sommes plus dans ton palais, dans ta chambre. Nous sommes céans.*

Il ouvrit les bras et la pièce disparut instantanément, remplacée par un paysage pierreux dont la tristesse et la désolation firent sangloter le roi.

— *Te voilà chez moi. Voici le pays de mon esprit, voici mon monde*, dit Leh’cim en faisant quelques pas, le dos tourné au monarque.

Celui-ci, jouant le tout pour le tout, descendit doucement du lit, ne s’étonnant même pas d’y parvenir, et se précipita vers son ennemi, les poings levés.

Sans avoir pu voir quoi que ce soit, il se retrouva à terre, la chemise de nuit relevée jusqu’aux épaules, et Leh’cim penché sur lui, son visage déformé par un rictus de haine et des larmes noires lui coulant des yeux.

— *Qu’accroyais-tu donc, pauvre humain ridicule ?* cracha-t-il. *Ah ! cela suffit, tu ne m’intéresses plus. Tu n’es rien d’autre qu’un homme et, comme tous les autres, tu te penses infailible, supérieur à tous. Mais quand entendrez-vous que je suis votre maître ?*

Il avait crié ces derniers mots.

Le roi, désespéré, ferma les yeux et se mit à prier.

— *Que fais-tu ? cesse !* ordonna son tortionnaire.

Le souverain ne lui répondait plus. Il tentait de se soustraire à cette folie, à cette horreur, à ce monde impossible, et marmonnait des prières, des psaumes, en un flot ininterrompu de paroles.

Leh’cim, voyant qu’il lui échappait, devint hors de lui. Il malmena le roi, le projetant à plusieurs mètres, le frappant à toute volée. Il fit tant et si bien qu’il le tua. Cela le mit dans une rage folle et il s’acharna sur la dépouille du défunt monarque en hurlant sans discontinuer. Quand elle ne fut plus qu’une chose informe et sanglante, avec un dernier cri, Leh’cim la regarda se consumer dans un feu bleu et glacial qu’il avait fait apparaître, et fut déçu de ne rien ressentir d’autre que de l’ennui.

— *Ne suis-je donc rien sans elle ?* cria-t-il.

Éline avait rejoint la cité des peaux.

Retrouvant ces murs, cette ambiance, ces odeurs, elle eut l’impression de revenir plusieurs années en arrière. Elle était autre. Tous les rêves qu’elle avait pu faire, même sans en avoir conscience, avaient disparu, annihilés par la folie de Leh’cim, et par sa propre attitude.

— La merci à vous pour ce compagnement, dit-elle aux marchands.

— Puisse tes tourments disparaître ma commère, lui répondit un tanneur.

— Dieu seul sait si cela se pourra accomplir, murmura-t-elle.

Elle se savait en danger dans ces murs. Le monstre était capable de la repérer et de tenter quelque chose contre elle. Il lui fallait passer inaperçue, jusqu'à ce qu'elle soit capable de combattre.

— Pour quelle raison suis-je revenue céans ? se demanda-t-elle en déambulant sans but dans les rues. Que ne suis-je restée dedans la cité royale pour l'affronter ? ne suis-je donc qu'une femelle craintive et stupide qui ne peut qu'elle ne retrouve son gîte ? Pour Amo. Je suis revenue pour Amo, il ne sert de rien de le masquer. Mais il ne me faut point le contacter, il serait lors en grand danger mortel.

Elle prit conscience qu'elle parlait à haute voix.

— Ah ! je deviens démente, pleura-t-elle.

Épuisée par son chagrin, par son indécision, elle marcha sans chercher à lutter davantage contre le besoin qu'elle ressentait. Il lui fallait de l'amour, de l'attention, une chaleur qui l'enveloppe et la rassure.

— Mais madame, qu'est-ce donc que cette affliction ?

La servante de la prévôté, rentrant les bras chargés de légumes frais, venait de découvrir Éline qui pleurait, appuyée contre le mur de la maison.

— Mon oncle est-il céans ? demanda celle-ci.

— Oui-da. Le dois-je quérir ?

— Nenni. Prévenez-le simplement de mon retour. Et... le sieur Amo Ves est...

— Si fait. Il se trouve à muser en la cité à c't'heure, mais il va sans doute paraître à la sixième heure. Il le fait ainsi tous les jours. Il est pour quitter nos murs, il l'a annoncé à monsieur le prévôt voici deux soirs.

— Il va partir..., commenta Éline.

Elle entra dans la maison, se rendit immédiatement dans sa chambre et se laissa tomber sur son lit où elle s'endormit aussitôt.

Le grincement de la porte ne la réveilla pas. Elle était allongée sur le côté, tournée vers le mur, et Amo ne pouvait voir que la masse de ses cheveux et les courbes de son corps.

Il s'assit sur l'unique chaise de la petite pièce et la regarda. Dès qu'il était entré dans la prévôté, on l'avait informé du retour d'Éline. Il avait d'abord cru à une erreur et s'était fait répéter plusieurs fois l'information. Il lui paraissait stupéfiant qu'elle ait réussi à échapper à l'influence de Leh'cim. Cet être semblait posséder une puissance inouïe et, lui qui ne croyait que peu aux histoires de dragons, de génies malfaisants, ne pouvait qu'admettre le caractère surnaturel des pouvoirs de l'être qu'il avait combattu.

Il avait crû la bataille terminée. La disparition de Jacques, celle du curé, puis celle d'Éline qui avait semblé avoir choisi son camp, tout cela prouvait la victoire de Leh'cim et l'avait anéanti. Bien que le prévôt fût convaincu de leur victoire, étant donné que les assassinats et les viols avaient cessé, Amo était persuadé que rien n'était réglé. Leh'cim avait tout simplement succombé aux charmes d'Éline. Cela durerait-il ? Il en doutait alors, et le retour de la femme dans sa ville confirmait ce qu'il pensait : l'affaire n'était pas terminée et il allait lui falloir combattre le monstre ; il allait devoir le tuer, ou mourir.

Éline poussa un petit gémissement et se tourna vers lui. Elle dormait encore, fronçait les yeux dans son sommeil et prononçait des paroles incompréhensibles. Elle s'agita de plus en plus, tandis que les cloches de l'église proche commençaient à vibrer doucement.

Amo se dirigea vers la fenêtre qu'il ouvrit précautionneusement. Il n'y avait aucun doute : ce son, cette vibration sourde, cette présence sonore et maléfique qu'il n'avait plus entendue depuis le départ d'Éline et du monstre, était de retour.

— Nenni !..., cria la femme en se redressant sur son lit, hagarde.

Les cloches se turent aussitôt.

Éline, les yeux encore ensommeillés, considéra Amo sans le voir, puis la conscience revint dans son regard. Elle tendit une main vers lui sans un mot. Il s'assit au bord de la couche et elle s'agrippa à lui, à son torse, à ses épaules. Il ne fit plus un geste, ne lui parla pas, ne la toucha pas. Ils restèrent ainsi pendant de longues minutes, puis Éline se recula un peu.

— Je mande ton pardon, dit-elle à voix basse. Je te mande ton pardon. Je suis coupable de tout ce malheur... c'est ma faute si Jacques a passé. Je n'avais point vu, point voulu accroire. J'étais aveuglée par... Ah ! je ne sais par quoi, par quel mirage. J'ai perdu tout cela quand il a...

Elle s'interrompit un instant, ne quittant pas le Japonais des yeux. Elle soupira, puis reprit :

— Malgré tout cela, je suis acertainée qu'il y avait du bon en lui, mais je décrois à présent qu'il puisse être sauvé. Jacques a passé par ma faute. J'eusse dû vous...

— Tais-toi, la coupa-t-il Tu es certes responsable de tout cela, mais pas coupable. Je pense que tant que l'intention n'est pas mauvaise, personne ne doit parler de culpabilité. Ta décision est la cause de toute cette destruction, c'est vrai. Mais n'oublie pas qu'elle était à l'œuvre bien avant que tu ne partes avec lui... avant que tu ne tombes amoureuse de lui.

— Je ne sais si j'étais réellement amoureuse de lui, je... ah ! je ne sais comment te le faire entendre, car je ne l'entends point moi-même. J'étais bien avec lui. Incroyablement bien.

Amo eut un petit rire sans joie :

— Et qu'est-ce que l'amour, sinon être bien avec l'autre, avoir envie de sa présence, aimer son absence, goûter les moments où l'on sait qu'il pense à vous ?... Laissons cela, c'est du passé et il y a plus urgent à faire. Si tu es là, c'est que tu es en danger. Tu as réussi à le quitter, mais je pense qu'il n'est pas capable de se passer de toi. Tu es son remède, son pansement, le baume qu'il passait sur sa plaie. Sans toi, il souffre à nouveau. Il tue à nouveau.

— Il a recommencé à occire en la cité royale, confirma Éline. Nous avons vécu des jours heureux pendant...

— Je ne veux pas connaître cette partie de ta vie, elle ne m'appartient pas. Rien de toi ne m'appartient. Il m'est difficile de ne pas chercher à savoir ce que tu as vécu avec lui, et je m'en refuse le droit. Que serai-je, si je voulais tout connaître de toi ? Alors, s'il te plaît et si tu le peux, ne m'impose pas ton histoire ; vit avec elle, l'interrompit-il. Dis-moi seulement : est-il toujours dans la ville du roi ?

— Oui, je l'accrois.

— Sait-il que tu es revenue ici ?

— Je l'ignore, mais il me vient hanter dans mon sommeil. Je n'ose m'endormir de peur de lui donner la possibilité de me rejoindre.

— Il faut qu'il le sache, décida Amo.

— Qu'il apprenne que je me trouve céans ?

— Oui.

— Mais alors, il va survenir en la cité !

— C'est ce que je cherche. Je veux qu'il revienne ici. Je veux qu'il retrouve cet endroit qu'il connaissait et que...

— Mais il sera dans son antre, il sera lors très dangereux ! s'exclama Éline.

— Laisse-moi terminer : il va revenir dans cette ville. Il va se retrouver dans des murs, des lieux, des odeurs qu'il connaît, mais tout aura changé, parce que lui-même a changé. Il n'a pas connu la ville depuis sa transformation. Ses repères ne seront pas les mêmes. En outre, ta présence va le fragiliser. Il pensera qu'il est le plus puissant, mais je suis certain que le doute a commencé à saper sa force et ses pouvoirs dès que tu l'as quitté. Cela ne se manifeste sans doute pas dans ses actions habituelles, mais quand il se trouvera en ta présence, il découvrira cette fragilité et alors, nous pourrons le détruire. Seulement à cet instant.

— En es-tu acertainé ?

Amo la repoussa doucement et se leva :

— Il le faut. Il le faut, mais non, je n'en suis pas sûr. Peut-être sera-t-il plus fort que nous... peut-être ne pourras-tu pas m'aider pour le tuer. Auras-tu la force de détruire celui pour lequel tu as laissé tout ce qui était toi, celui qui t'a révélé qui tu étais réellement ?

Il sortit de la chambre sans attendre la réponse d'Éline.

— Par Dieu, qu'accroyez-vous qu'elle puisse attenter ? elle est certes fort raisonnable, et son entendement est puissant, mais c'est une femme !

Le prévôt était en face d'Amo et paraissait totalement désemparé. Le Japonais lui avait raconté tout ce qu'il savait, y compris le rôle d'Éline dans le départ de Leh'cim et la trêve que le monstre avait conclue avec la ville et ses habitants.

Il n'avait d'abord pas voulu le croire, puis avait dû se rendre à l'évidence. Tout concordait : le changement qu'il avait pu remarquer dans le comportement de sa nièce, la disparition de Jacques du Chesnoy, l'absence inexplicquée d'Éline elle-même et le retour du calme sur la cité. Calme qu'il avait cru définitif.

— Je sais que c'est une femme, mais si vous pensez qu'elles sont plus faibles que nous autres, vous vous trompez lourdement, affirma Amo. Elles ne sont ni plus faibles, ni plus fortes. Elles sont comme nous, avec leurs doutes et leurs espoirs. Éline fait partie des êtres puissants. Elle est de taille à faire face à Leh'cim. Je crois même qu'elle est la seule qui pourra en venir à bout.

Le prévôt eut une moue dubitative, puis haussa les épaules :

— Ma foi, si vous en êtes acertainé...

— Je voudrais que vous préveniez la population du retour possible du monstre d'ici quelques jours. Pas de sorties nocturnes, pas de déambulations seul dans les rues. Dès que les cloches se mettent à sonner hors de propos, que tout le monde se calfeutre solidement chez lui.

— Je m'en vais faire souffler un vent de panique dedans ma cité, remarqua le policier.

— Oui.

— Mais il n'est aucun moyen d'agir différemment ; c'est bien cela ?

— C'est ça.

Avec un profond soupir, l'homme posa la main sur l'épaule du Japonais, puis passa dans son bureau.

Au repas, Éline et Amo étaient assis dans la grande salle et mangeaient sans un mot la soupe qui leur avait été servie.

Dehors, le ciel devenait de plus en plus gris. Un vent chargé de pluie soufflait bruyamment derrière les volets que les servantes avaient fermés.

— Ah çà ! s'exclama l'une d'elles, qu'est-ce donc que ce temps ? il nous avait pourtant bien semblé que la froidure tirait à sa fin et les jours d'avant étaient bien clairs et riants. Et voilà cette noirceur qui nous tombe amont le cap anuit !

Amo et son amie échangèrent simplement un regard.

— Voilà, dit le prévôt en s'asseyant à table, j'ai rédigé un avis selon votre conseil, sieur Ves. Il va être copié nocturnement et placardé dès matines.

— Vous avez bien fait monsieur, dit le Japonais.

Le gros homme hocha la tête et se tourna vers Éline :

— Ainsi vous voilà, ma nièce.

— Me voilà, monsieur mon oncle.

— Que fîtes-vous en la cité royale ?

— J'étais avec Leh'cim, répondit-elle naturellement. Il était calme et serein pendant plusieurs jours, puis a tout soudain changé d'attitude. J'accroyais qu'il avait vaincu ses démons, mais je me leurrerais. Oncques il ne le pourra, je le crains. Lors, je l'ai quitté. Je me suis ensauvée. Je l'eusse dû entendre bien avant... Ah, mon oncle, je suis fort coupable devant Dieu et les hommes.

— Dieu n'a rien à voir dans cette affaire, intervint Amo. Que tu te sentes coupable, je le comprends parfaitement, mais ne te réfugie pas derrière ce sentiment, il ne ferait que t'empêcher d'avancer.

— J'entends que tu ne compatis point à ma peine, mon ami.

— J'ignore si je compatis ou pas et je pense que là n'est pas l'urgence...

— Je me réfugie derrière ma culpabilité, le coupa Éline, et toi derrière ton sens de la tâche. À chacun son heaume.

Amo ne releva pas.

Le lendemain matin, le prévôt quitta sa maison juste avant le lever du jour. Il voulait s'assurer que les avis qu'il avait rédigés étaient correctement recopiés et qu'ils seraient bien affichés et lus par des hérauts officiels.

Il pleuvait. Toute la nuit, la pluie avait violemment frappé les volets clos et brillait maintenant sur les pavés de la rue.

Son chapeau bien enfoncé sur la tête pour le protéger des rafales, le gros homme se pressait vers l'atelier du copiste sans lever les yeux.

— Où donc te rends-tu dès la pique du jour, compère ? demanda une voix d'homme.

Le prévôt regarda devant lui. Un grand gaillard se tenait au milieu de la rue, souriant calmement.

— Je me rends à mes affaires, mon sieur, répondit-il.

— Pressées, à ce que j'entends.

— Oui-da, fort urgentes, répondit le prévôt en se remettant en chemin.

— Te puis-je accompagner ? cette cité m'est déconnue et je me dois trouver dans le centre à la sixième heure. C'est bien cette direction ?

— À tout plein.

Ils partirent ensemble sans plus échanger une parole. Le prévôt, bien qu'étonné par cette soudaine présence, n'était pas inquiet. Il avait servi en plusieurs campagnes militaires et savait se battre avec suffisamment d'efficacité pour mettre hors d'état de nuire des personnes plus puissantes que ne semblait l'être cet homme.

— Vous venez de loin ? s'enquit-il au bout d'un moment.

— De la cité capitale, répondit l'inconnu.

— Vous êtes arrivé anuit ?

— Anuit, oui-da.

— Et... vous vous trouvez en nos murs pour...

Il laissa sa phrase en suspens.

L'homme ne compléta pas immédiatement et, quand il le fit, ce fut d'une voix qui se modifiait lentement, tandis que le prévôt crut percevoir une sourde vibration émaner des pavés eux-mêmes.

— *Pour retrouver une amie qui m'a été chère. Si je suis bien renseignée, tu la connais fort bien, prévôt.*

L'oncle d'Éline comprit immédiatement :

— Leh'cim..., souffla-t-il.

Il sut qu'il allait mourir. Cette certitude s'imposa immédiatement à lui et ce fut l'esprit totalement serein qu'il défourra la lame qui se cachait dans sa canne.

Le monstre sourit :

— *Es-tu réellement apensé que tu vas succéder à m'occire avec icelle rapière ?*

— Nenni, cracha le prévôt. Malgré cette conviction, il ne sera point narré que je n'aurais pas résisté à ton assaut, suppôt de l'enfer.

Il se fendit brusquement et Leh'cim ne dut qu'à sa vélocité de ne pas se faire embrocher par la pointe.

— *Tudieu, gros homme ! s'exclama-t-il. Tu es rapide ! eussé-je eu du temps à t'accorder, j'aurais se peut goûté de croiser le fer avec toi, mais il me faut me rendre à un rendez-vous plus important. Adonc, pardonne mon empressement.*

Il se précipita vers son adversaire avec un cri repris par toute la cité et le broya en un instant.

— Leh'cim ! s'exclama Éline.

Elle se redressa sur son lit et jaillit dans le couloir où elle courut vers la chambre d'Amo. il dormait encore. Elle bondit vers lui et le prit par les épaules :

— Il a occis ! il a 'core occis ! éveille-toi mon ami, je t'en conjure.

— Je suis réveillé, je suis réveillé ! protesta le Japonais. Que se passe-t-il ?

— N'as-tu point ouï ? la cité tout entière a clamé sa rage, la rage de Leh'cim... Il est céans ! il est dedans la ville, et il a tué.

— *Oui-da, ma mie*, susurra la voix dans son esprit. *Oui-da, ma toute belle, je suis céans pour toi. J'entends que tu te vas escamoter à ma vue, et j'accrois que tu y peux succéder. Adonc apprendis que chaque nuit sans toi à mes côtés, une âme pâтира. À c't'heure c'est ton oncle...*

— Nenni ! hurla-t-elle. Cela ne se peut !

— Éline ? s' alarma Amo qui ne percevait pas Leh'cim. Éline, que...

— *Laisse-la, étranger*, lui intima soudain celui-ci d'une voix grondante. *Elle m'appartient et tu n'es rien*. Il poursuivit, d'un ton plus calme : *Je t'espère dès passé vèpres, ma douce amie*.

Le bourdonnement sourd et presque palpable qui avait accompagné chacune des paroles de Leh'cim disparut brusquement, et la ville redevint silencieuse.

Éline s'était laissé tomber sur le plancher de la chambre. Elle pleurait, la tête dans ses mains, ses cheveux lui cachant le visage.

— Éline ? demanda Amo.

Sans le regarder, elle lui dit :

— Il a occis mon oncle, et prendra une vie pour chaque soir où je ne le compagnerai point.

Le Japonais sentit une chape de plomb lui tomber sur les épaules. Il ne savait comment venir à bout d'un tel adversaire, d'une telle puissance. L'envie de quitter cette ville maudite le tenta un instant, puis le souvenir de du Chesnoy lui revint.

— Il ne prendra plus de vie, car il va mourir, affirma-t-il.

Son amie eut comme un hoquet et se leva d'un seul bond.

— Mais comment escomptes-tu succéder à pareille tâche ? il est indestructible, par trop puissant et j'accrois qu'oncques on ne pourra...

— Calme-toi, lui dit-il en se levant de son lit. Calme-toi. Oui, il est fort. Mais il ne l'est qu'avec la certitude que tu lui appartiens. Oui, il est monstrueux, mais sa folie l'affaiblit, elle lui ôte toute possibilité de réflexion et d'analyse. Qu'en a-t-il à faire, quand il lui suffit d'apparaître pour que tout le monde tremble et soit vaincu avant même d'avoir livré combat ? il peut me tuer en un instant, seulement si je ne l'intéresse pas ; seulement si mon agonie ne le captive pas. Or, je suis certain qu'il voudra me voir souffrir ; je suis persuadé qu'il voudra me combattre avec mes armes pour nous prouver à tous les deux, et à lui-même également, qu'il peut vaincre en employant des méthodes humaines. Je crois qu'il craint ton jugement. Il a peur que tu le considères comme un monstre qui broie, qui brûle, qui viole, uniquement par des moyens surnaturels. S'il me tue en combat loyal, il pensera t'avoir prouvé son humanité et sera heureux de l'avoir fait, pour lui-même également. Je pense qu'il ne sait pas s'il est un monstre ou un humain. Il a perdu tout repère et son esprit vacille entre les dieux et les hommes. Cette incertitude le fragilise et, selon moi, tu cristallises cette ambivalence. T'aimer, te caresser, c'est être humain. T'imposer son pouvoir, comme il a voulu le faire dans la

capitale, c'est être un dieu. Je pense qu'il ne peut pas choisir, et donc qu'il perdra tout contrôle si on le conduit à devoir le faire. C'est vers cela que je dois l'entraîner.

Éline réfléchit un instant, puis objecta :

— Soit. Mais s'il t'occit néanmoins ?

— Alors je serai mort.

— Ne joue point avec cela, s'indigna-t-elle.

— Je ne joue pas. C'est simplement la vérité : s'il me tue, je serai mort et rien ne pourra plus l'arrêter. Je n'ai pas envie de mourir, donc je vais le tromper. Tu seras là. Tu seras quelque part, dans l'ombre et tu le perturberas. Il te saura non loin de lui et une part de son esprit cherchera à te localiser, à te voir. Seul contre lui, je n'ai aucune chance. Il faut le tuer et je n'y parviendrai qu'avec ton aide.

— Jacques m'avait jà fait pareille demande, se souvint-elle. Je l'ai trompé...

Amo ne dit rien. Il voulait la laisser vivre avec toutes les contradictions que son évolution avait fait surgir. Il ne lui appartenait pas de prendre parti, il ne s'en reconnaissait aucun droit.

— Tu restes coi, constata son amie.

— Oui. C'est ta vie ; et je n'y suis plus.

Il commença à sortir de la pièce, mais elle le retint par un bras :

— Tu es dans ma vie..., commença-t-elle.

— Comme tant d'autres.

— Je ne puis te donner tout ce que tu mandes.

— Que sais-tu de ce que je demande ? t'ai-je demandé quelque chose à propos de moi ? non. La seule inquiétude que j'ai pour l'instant entre nous deux est de savoir si tu pourras m'aider à tromper Leh'cim et prendre part à sa mise à mort. Réfléchis à cela, je t'ai déjà posé cette question : es-tu prête à le tuer ?

Il sortit sans attendre la réponse.

Ce ne fut qu'à la fin de l'après-midi qu'ils se retrouvèrent.

On avait apporté le corps du prévôt et il reposait maintenant dans la chapelle proche. Éline s'était recueillie près de lui pendant une partie de la journée. Son oncle n'avait pas tellement compté dans sa vie, mais il s'agissait d'un homme droit et intègre et elle pleura la disparition de cet être-là.

Quand elle quitta la petite église, elle ne rentra pas immédiatement dans la prévôté, malgré le vent froid et humide qui transperçait les vêtements et annonçait une nuit sans lune. Elle emprunta la rue qui menait vers la porte becheresse, celle que l'on utilisait pour rejoindre la forêt où travaillaient les charbonniers. Les arbres et leur silence accueillant lui apparaissaient comme un havre de paix, depuis sa fuite de la cité royale.

Alors qu'elle marchait vers la forêt, elle vit le Japonais. Immobile dans un petit verger, il paraissait figé, hiératique statue de chair. Le regardant, elle ne comprit pas ce qui l'avait attirée vers Leh'cim. Amo était beau, simple et naturel. Présent, tout simplement. Il semblait à Éline qu'il dépassait l'autre en tout ce qu'il pouvait faire...

Brusquement, il bougea. Sans qu'elle ait eu le temps de voir quelque chose, il se retrouva avec son sabre à la main, et asséna des coups tranchants. Dans la grâce de ses mouvements, la lame paraissait blanche et, dans le jour qui commençait à tomber, traçait des arabesques fluides et d'une mortelle simplicité.

Éline resta sans faire un mouvement, sachant qu'elle assistait à un moment unique et solitaire. Elle n'avait pas été conviée. Tout bruit, tout souffle aurait été de trop. Amo était seul avec son sabre, seul au monde.

Il poursuivit son ballet pendant encore quelques minutes. D'où elle se trouvait, son amie pouvait voir la sueur briller sur ses bras, sur son front, mais il ne ralentissait pas son rythme, enchaînant les frappes, les ponctuant avec un cri qui paraissait venir des profondeurs de son âme.

Il cessa enfin, s'immobilisant, son arme pointée devant lui, descendit lentement sur ses talons et, en un geste qui apparut terriblement sensuel à Éline, fit glisser doucement la lame dans son fourreau qui vint à la rencontre de l'acier sans aucun à-coup et l'enveloppa amoureusement.

Il se releva et s'aperçut de la présence de la femme :

— Tu étais là.

— Oui-da.

— Je ne t'ai pas entendue approcher.

— Je fus discrète et noulais te perturber.

— Merci.

— Me peux-tu narrer la raison de ton choix pour cet endroit comme lieu d'exercice ? demanda-t-elle, tandis que son ami enfila sa chemise de lin.

— Je me sens bien dans la forêt. Elle est paisible et m'accueille.

— J'éprouve également cette sensation. De plus, je suis acertainée que Leh'cim ne nous oit point céans. Il n'est puissant que dedans la cité. Les pierres, les cloches sont ses amies, au rebours des arbres et des herbes.

— Je crois aussi que c'est pour cela qu'il empêchait les hommes de quitter la ville. Ce que je ne sais pas, c'est pour quelle raison il nous est maintenant possible d'aller et venir sans risquer la mort comme auparavant.

Éline resta songeuse un instant, puis :

— Accrois-tu que tu vas succéder à l'occire ?

— Seul ? non. Il me tuera. Avec toi, c'est possible.

— Pourquoi ne fuis-tu point, si tu es si indécis quant à l'issue de cette tentative ?

— Il me serait insupportable de le laisser derrière moi, alors qu'il a tué Jacques et tous ces gens. Je pense que je peux faire quelque chose si tu es là. C'est tout. Ce sera cette nuit.

— Anuit ?

— Oui. Tu vas lui dire que je vais à sa rencontre. Tu vas lui préciser que tu vas m'aider. Tu ne vas rien lui cacher ; il ne doit pas avoir la satisfaction de découvrir quelque chose que tu lui aurais caché. Si tu l'aimes, ne le dissimule pas, et...

— J'ignore si je le chéris, je te l'ai jà narré ! s'emporta Éline.

— Je me moque de cela et...

— C'est faux, le coupa-t-elle. Tu n'as prononcé ces dits que pour m'ouïr protester.

Amo soupira :

— C'est possible, admit-il. Toujours est-il que tu dois être vraie. Si tu ne l'es pas, c'est que tu le crains, ou que tu le protèges. Dans les deux cas, je meurs cette nuit.

Il fit une courte pause, puis plongea son regard dans celui de son amie :

— Ma vie est dans ta décision.

— Tu n'as point le droit de me faire porter un tel faix ! s'insurgea-t-elle.

— Sans doute, mais je ne sais pas comment agir autrement, répliqua-t-il.

— Comment vais-je lui annoncer ce projet ?

— Allons Éline... tu sais très bien qu'il te suffit d'entrer dans la ville pour qu'il t'entende et que tu le perçoives.

— Je ne prise plus cette cité par le dedans de mon cœur, dit-elle d'une voix emprunte de tristesse.

Le Japonais ne fit pas de commentaire.

— Derechef, tu restes coi, constata-t-elle.

— Oui. Je n'ai rien à dire à ce sujet.

— Me chéris-tu 'core un peu ?

— Mes sentiments m'appartiennent et, d'autre part, je suis stupidement fier et ne veux pas me ridiculiser en te disant que je t'aime et que je n'attends que le jour où tu pourras à nouveau me considérer comme celui que tu souhaiterais voir le matin, en t'éveillant. Laisse-moi maintenant, je souhaite être seul.

Éline le quitta à pas lents, sans se retourner.

— *Que dois-je entendre ?* grondait la voix. *Il me veut occire, et tu t'apprêtes à lui donner la main dans cette tentative inepte ?*

— Oui-da, murmura-t-elle.

Elle avait choisi la cathédrale comme endroit où accepter de laisser Leh'cim entrer en communication avec elle. On aurait pu la croire en prière ; agenouillée devant l'autel, elle gardait la tête baissée comme les quelques femmes qui se trouvaient là, et ne faisait que bouger les lèvres, comme si elle psalmodiait des textes sacrés.

— *Tu ne me chéris donc plus ?*

— Te l'ai-je dit, ou laissé accroire ?

— *Oui-da !* affirma la voix.

— C'est donc que je l'ai désappris, laissa-t-elle tomber.

— *Menterie !* clamèrent les cloches.

Les personnes présentes levèrent la tête, soudainement alarmées.

— *Vois ces humains misérables,* continua le monstre. *Considère leurs vies fugaces et inutiles. Un soupir, et je les occis. Est-ce cela que tu désires ?*

Éline se surprit à rester calme.

— Nenni, et bien tu le sais. Tu tempêtes, piétines comme un enfant à qui l'on refuse un jouet ou une demande. Certes tu es puissant, mais cela n'empêche en rien que par le dedans de ton cap, ce sont des volitions de jeunet capricieux qui paraissent te dicter toutes tes pensées. Je t'en prie, Leh'cim, supplia-t-elle, abandonne cette certitude d'être l'égal d'un dieu, j'accrois que tu peux afficher la bonté qui se trouve en toi et que...

— *Silence, femelle, ou je t'occis sur-le-champ !* menaça la voix. *Ah ! qu'ai-je chéri en toi ? va. Va avertir ton sauvage que je l'espère en la cité quand il le souhaitera. Il n'aura point le temps de m'aviser qu'il se trouvera jà en un monde dont il ne peut augurer la nature. À quelle bonté oses-tu faire allusion ? Je ne suis point bon, et oncques je ne le serai. La bonté est l'apanage des faibles ; ne le peux-tu point entendre ?*

— J'entends que tu es par trop couard pour admettre la puissance que permet l'aveu de sa fragilité.

— *Qu'est-ce donc que ce galimatias ?* se moqua Leh'cim. *Fuis, tu me lasses. Sache, avant que de partir, que si ton sauvage ne se présente point parmi les pierres quand la nuit sera tombée, toute la cité périra.*

— N'aie crainte, il sera là... et je le serai également. Tu vis ton dernier soir, Leh'cim. Goûte-le à tout plein et songe à ce que tu aurais pu accomplir.

Sans plus ajouter un mot, une pensée, elle ferma son esprit, ignorant la vibration des cloches et des pavés de la place, puis quitta la cité pour aller porter le message du monstre à Amo.

## – Chapitre dix –

Amo le sentait. Il était là, tout proche, noir et maléfique, qui le guettait et n’attendait que de le voir pour l’anéantir. Dès qu’il avait passé la poterne, il avait perçu l’attention, la vigilance malveillante des pierres, des pavés, de tout ce que la cité contenait de minéral. Il se savait surveillé, et sentait que chacun de ses pas résonnait dans la ville entière, immense conscience de Leh’cim. Il faisait noir. Le noir absolu. Toutes les lanternes normalement allumées dès la tombée de la nuit restaient obstinément éteintes. Amo les ignora. Il ne fallait pas espérer la lumière. Ne pas avoir peur. Ne pas se laisser envahir par la terreur dont le monstre se nourrissait.

Amo veillait à ne pas penser, à ne pas échafauder de plan ou de stratégie particulière. Il allait, simplement. L’être le guettait. Ses innombrables agents veillant pour lui, il aurait été immédiatement informé de tout ce que le Japonais aurait pu élaborer. La cité *était* Leh’cim.

Il y avait de cela quelque temps, Éline lui avait dit qu’il était malheureux, qu’il s’agissait d’une âme perdue dans sa douleur, dans son chagrin, et qu’il n’était pas coupable, qu’il ne fallait pas le juger pour tout le malheur qu’il avait répandu autour de lui depuis sa venue dans ces murs.

— Il ne sait où il est, où il doit être, avait-elle précisé. Il se sent coupable pour tout le mal qu’il fait, mais ne peut vivre d’une autre façon. Il aime *La* femme, c’est-à-dire toutes les femmes et ne pouvoir en serrer une seule dans les bras sans qu’elle trémule, sans qu’elle se pâme, lui emplisse le cœur de jalousie et de haine vis-à-vis des hommes qui sont en âge de le faire. J’entends bien, à présent que je ne suis qu’un moyen pour lui. Je ne suis pas la femme qu’il aime, mais simplement la façon d’aimer, la façon d’exister. Il ne m’aime pas moi, il aime à travers moi. Tu n’en dois point éprouver de jalousie. La jalousie n’est pas l’amour. Bien au rebours, c’est le revers de l’amour. Lui, ce n’est qu’un être qui a besoin qu’on l’aime, qui est seul ; désespérément seul, et qui voit l’amour comme un moyen de guérir de sa souffrance. Aimait-il une seule femme, qu’il parviendrait à l’enlever à son mari, si par bonheur pour lui elle acceptait de succomber à son charme. Si elle possédait cette infime faiblesse qui la ferait décider de lui accorder toute sa fiance, de lui faire don de son cœur, de son corps et de son âme. J’ai cru avoir cette fragilité, ou cette force, je ne sais... mais je ne les possède point. Je ne suis point celle qui pouvait vivre avec lui en sachant tout ce qu’il est capable de faire. Je n’ai point eu la grandeur d’âme qui aurait pu lui pardonner tous les meurtres, toutes les navres qu’il a infligés à ces guillaumes et ces femmes, lors que je le croyais quand il m’assurait avoir cessé ses méchancetés.

— Tout cela, on le sait déjà, avait fait remarquer Amo.

Elle avait vivement posé sa main sur ses lèvres et avait dit :

— Certes, mon ami, mais laisse-moi aller au bout de mon dit, je t'en prie. Leh'cim est un être qui souffre, je te l'ai jà assuré. Je ne sais comment il faut considérer une âme comme la sienne. Elle est assurément noire, trop noire. J'en suis maintenant acertainée. Cette noirceur est-elle naturelle ? n'est-elle point apparue à la suite de trop de souffrance, trop de mépris et de regards horrifiés ? chérit-il cette obscurité dans laquelle il se complaît ? je le décrois à tout plein. Il souffre et en veut aux hommes, aux femmes ; aux humains qui l'ont honni dès sa naissance. Sa mère est la seule qui l'ait accepté tel qu'il est. Son père l'a immédiatement rejeté. Quand la mère a passé, Leh'cim s'est tout soudain trouvé sans appui, sans protection. Il en a conçu une grande peine qui s'est lentement transformée en ressentiment, puis en haine. Il a forgé son pouvoir en fortifiant son esprit, en allant par-dedans des domaines qu'oncques aucun entendement n'a foulés. Lors il est présentement plus fort qu'il ne l'était auparavant et capable d'accomplir des choses dont nous n'avons point seulement idée. J'accrois que ce pouvoir le domine et qu'il ne le voit point.

Elle avait soupiré et baissé la tête un instant. Quand elle l'avait relevée, ses yeux étaient baignés de larmes. Elle pleurait pour Leh'cim. Amo avait senti une bouffée de colère le prendre tout entier et lui broyer la poitrine. Le désir de le tuer, lui planter son sabre dans la poitrine et voir son sang noir couler pour se perdre entre les pavés disjoints des ruelles qu'il appréciait tant, l'avait traversé en une douloureuse fulgurance.

Éline avait-elle perçu cette désespérance ? elle lui avait posé la main sur le bras :

— Je te chéris, Amo Ves. Je te chéris prou, mais son âme est dores en avant liée à la mienne et ce lien ne saurait qu'il ne dure toujours. Je ne sais la raison de tout cela. Je n'entends point comment j'ai pu me trouver tout soudain attiré par un être qu'oncques je n'aurais pensé chérir ou même apprécier. Leh'cim veut chérir. Faudrait-il l'en blâmer ? Doit-on blâmer cette âme qui ne peut vivre sans amour et n'en trouve point dans son entourage, ou ne sait point voir celui qui s'offre à elle, pour ce qu'elle est par trop blessée, rendue par trop aveugle par la vie qu'elle a vécue ? Certes, elle va chercher cet amour ailleurs, là où on ne le lui permet pas ; certes, elle blesse, tue, éviscère et rend fol dément. Mais tout cela sans haine, Amo, sans haine.

— Sans haine ? s'exclama le Japonais. Comment peux-tu dire ça ?

— Je sais que cela paraît faux, mais cette colère qu'il ressentait n'était que le résultat d'une frustration intense. S'il utilisait les hommes, c'est parce qu'il ne pouvait faire seul ce dont il a envie. S'il les tuait ensuite, c'est parce qu'il était jaloux de ce qu'il leur avait permis d'accomplir et de tout ce qu'ils avaient vécu grâce à lui. Il a besoin d'amour, Amo. Juste besoin d'amour...

La tristesse dans sa voix, les larmes au bord de ses cils avaient bouleversé le Japonais qui n'avait pu s'empêcher de ressentir de la pitié pour cet être abandonné, blessé dans ce qu'il avait de plus profond, atteint dans son essence même. Malgré tout, il ne pouvait admettre qu'Éline ressente ce qui s'apparentait terriblement à de l'amour pour lui. Il ne parvenait à accepter les moments qu'elle avait passés en sa compagnie et, même si elle lui assurait que cela ne changeait rien à ce qu'elle éprouvait à son égard, il sentait s'éroder lentement, inéluctablement le sentiment qu'elle avait paru nourrir pour lui.

Après des nuits d'insomnie, d'hésitations infinies, de rêves d'abandon, ou il avait douté de tout ce à quoi il croyait, il avait enfin retrouvé Éline. Elle était revenue. Il avait alors pu décider d'aller tuer le monstre, ou de mourir en le tentant. Jacques avait disparu, et ne reviendrait jamais. Il en était maintenant intimement persuadé. Le fait que l'on n'ait pas

retrouvé son corps et que l'on ne sache rien de ce qui lui était arrivé, plaidait en faveur d'une intervention de Leh'cim. Du Chesnoy aurait fait un signe à son ami, il lui aurait indiqué par n'importe quel moyen ce qu'il allait entreprendre. Là, hormis le plan qu'il avait échafaudé visant à dénicher leur ennemi, rien. Pas un signe, pas un message. Cela ne lui ressemblait pas et révélait clairement sa mort.

Amo se ressaisit. Il ne fallait pas se laisser aller face à l'adversaire qu'il allait rencontrer.

Il ne savait où était Éline, mais elle lui avait dit qu'elle se rendrait elle aussi au centre de la cité. Il n'avait pas cherché à savoir quelles rues, quelles venelles elle emprunterait. Il ne fallait pas que Leh'cim puisse le lire dans son esprit et, d'autre part, peu lui importait du chemin que suivrait son amie. Elle serait proche de lui ; là était l'important.

Quand il fut au centre de la ville, là où se dressait la grande cathédrale, il s'arrêta et leva les yeux vers le ciel. Pas une étoile, pas une seule lueur de la lune pourtant pleine. La nuit était fuligineuse. De lourds nuages passaient lentement au-dessus de sa tête, il en distinguait vaguement les formes torturées qui donnaient à la nue une épaisseur, un volume poisseux et pesant. Jamais auparavant il n'avait ressenti cette si profonde et terrible impression de tristesse et d'abattement. C'était exactement comme s'il avait compris qu'il avait perdu le combat sans même l'avoir livré.

Avec un cri de rage, il défourra son sabre.

— Je sais que tu me perçois ! lança-t-il dans le noir. Je sais que tu veux ma mort ; tu l'auras ainsi pour toi seul. N'est-ce pas ce que tu veux ?

— *Tu es stupide, humain*, répondit aussitôt la voix métallique de l'être. *Je t'accroyais plus sage, mais tu n'es finalement qu'un sauvage. Bien sûr que je veux ta mort. Bien sûr que je rêve de te voir disparaître ! Mais comment pourra-t-elle chérir encore mon enveloppe si je te tue ?... Elle ne me chérit plus dedans son cœur. Je n'ai que faire de sa présence près de toi. Je sais qu'elle se trouve non loin de toi. J'ignore où... Comme tu le peux constater, je ne te cèle point mes interrogations. Tu vas passer, Ves. Je te vais occire. Et tu vas pâtir, car je te vais torturer. Oncques tu n'aurais dû attenter à me rober la femme que j'avais choisie...*

Une sorte de rire, dont la tristesse déchira jusqu'à l'air, envahit la place où se tenait Amo.

— *Vois-tu, petit humain. Je te dois confesser quelque chose : je t'ai aimé. Je t'ai apprécié. Tu m'as fait ressentir des émotions qui m'étaient jusqu'alors à tout plein déconnues. J'ai goûté l'esprit dont tu as fait preuve lors de la traque que vous avez lancée contre moi. J'ai été touché par la peine que tu as ressentie en comprenant que « ta » Éline était de plus en plus attirée par moi et que, inéluctablement, elle acceptait avec bonheur de vivre la vie qu'elle entendait, sans avoir à te rendre de comptes, et se livrait à moi, ainsi que je me livrais à elle. Mais maintenant, je te hais. Je hais le temps qu'elle passe près de toi. Je hais la tendresse qu'elle éprouve encore pour toi. J'abhorre les moments d'intimité que vous passez encore l'un avec l'autre. J'ai l'envie de t'apprendre qu'il y avait fort long temps qu'elle ne te chérissait plus. Plus comme tu l'aurais souhaité. Qu'elle n'éprouvait plus que de la tendresse pour toi et que, quand elle acceptait tes envies, quand elle t'offrait son devant, ce n'était que par amitié, mais non point par amour. Elle ne te désirait plus. Oh, ne crains rien, elle ne feignait pas. Vos corps se reconnaissaient et leur union était source de plaisir véritable. Mais n'entends-tu point qu'il ne s'agissait plus que d'un plaisir physique ? Que cet abandon que seule la passion peut autoriser, avait irrémédiablement disparu ? L'entends-tu, Amo Ves ? Ah, je sais que tu l'entends, car tu le sentais depuis plusieurs jours. Tu avais perçu chez elle*

*ces petits retraits, cette infime indifférence, cette absence de gestes tendres et si merveilleux qui font battre les cœurs aux nôtres semblables, tu ne voyais plus dans ses yeux cette flamme que tu sais dans les tiens quand elle apparaît, quand elle accomplit tous ces gestes banals qui font le quotidien, mais que tu engrangeais dans tes mérangeoises en noulant admettre que tu vivais les ultimes instants de vrai bonheur de ta vie... Tu te crois abandonné ! Sais-tu seulement ce que signifie ce mot ? Tu crois qu'elle ne t'aime plus parce qu'elle éprouvait pour moi un sentiment qu'elle n'ose pas réellement définir, alors que tout son être sait que c'était de l'amour. Sais-tu que ce sont tes questions, tes doutes, ton inquisition qui la pouvaient se faire détourner de toi ? Qui l'ont fait se détourner de toi. Elle ne t'aime plus, parce que la vie est ainsi, humain, mais tu as fort bien entendu que cela n'était point totalement consommé. Adonc, me peux-tu apprendre ce que tu fais céans ? Qui suis-je pour occire le sentiment qu'elle ressent encore pour toi ? En quoi puis-je être un danger pour ta petite vie, pauvre petit humain ? Tu seras pour toujours quelqu'un de particulier dans son cœur. Elle aura toujours besoin de ton existence non loin de son âme. Tu le sens. Seulement, ta présence dans ces murs n'est point pour ces gens que j'ai fait passer. À présent, peu te chaut. Non, tu es là, près de moi, pour m'occire, parce que tu sais que je suis également une âme dont elle aura besoin toute sa vie, et surtout, surtout, Amo Ves, près de laquelle elle se sent bien, envers laquelle elle éprouve ce qu'elle ne ressent plus pour la tienne : la passion, la soif de me voir, de me toucher, de s'abreuver de ma présence. Quand elle se donne à moi, c'est entièrement. Peu lui importe que ce soit moins bien qu'avec ton corps, car là, ce sont nos cœurs, nos âmes qui se rencontrent et s'unissent. Le plaisir physique est sans doute moins intense, mais ce n'est point là ce qu'elle recherche. Elle me chérit prou, Ves, alors qu'elle n'éprouve plus que de l'affection pour toi. Voilà la vraie raison de ta présence ici.*

Il n'y avait même pas de violence dans son discours. Pas de menace. Le Japonais ne percevait que la volonté désespérée de masquer une immense amertume et une tristesse sans fin.

Pour la première fois dans un combat, Amo ne savait plus que penser. Il ne parvenait pas à élaborer le moindre plan d'action et sentait progressivement que toute tentative était vaine.

Il inspira par le ventre et songea à Éline. Il lui fallait impérativement ne pas se laisser entraîner sur un plan qu'il ne pouvait maîtriser, face aux pouvoirs de son ennemi. Cette réflexion lui donna la marche à suivre. Il se lança :

— C'est ce que tu crois, pauvre Leh'cim, dit Amo. Tu as sans doute eu raison, mais maintenant, elle ne t'aime plus. Elle a enfin ouvert les yeux sur ta véritable nature, sur ta folie et ta volonté de nuire. Malgré toutes les promesses que tu as pu lui faire, tu es incapable de résister au plaisir que tu prends à torturer et à tuer.

— *Que dis-tu, sauvage ?* gronda son ennemi, en apparaissant à quelques mètres de lui.

— Que la vérité. Éline te hait.

— *C'est menterie !*

— Non. Tu l'as trompée, tu l'as salie. Elle s'est aperçue que, grâce à elle, tu avais tué, tué et tué encore.

— *Je suis le mal ! je suis la puissance ! je voulais qu'elle me rejoigne et que nous bâtissions un empire tous les deux !*

— Un rêve d'enfant, rit Amo. Un rêve d'illusion. Éline est femme. Elle est adulte et ne peut jouer à croire que tu es...

— *Silence !* hurla Leh'cim. *Tu ne sais rien d'elle. Tu déconnais jusqu'au moindre de ses désirs ! moi je le sais ! moi je les connais !*

Il apparut face à son adversaire, le visage qu'il avait choisi, déformé par un rictus de haine et de colère. Il paraissait totalement hors de lui et se dandinait sur place comme s'il avait été sous l'emprise d'une drogue. Il faisait un pas en arrière, tournait sur lui-même, partait, revenait, levait les bras au ciel.

Amo poursuivit son travail de sape, voulant le pousser à bout :

— Et dis-moi maintenant à quoi va te servir cette connaissance, puisqu'elle ne veut plus te voir, si ce n'est mort.

Avec un hurlement de monstre, Leh'cim se rua sur le Japonais. Celui-ci attendait l'attaque, il la souhaitait. Il l'avait provoquée. Il savait très bien que l'être lui était largement supérieur dans tous les domaines, sauf celui du combat à l'arme blanche. Il avait manœuvré en espérant que son adversaire ne pourrait plus se contrôler et retrouverait des sentiments humains, donc animaux. Les dispositions d'esprits qui libèrent les instincts du combat qui permettent de jouir de la destruction physique de l'être que l'on haït le plus. Là se trouvait le terrain qui lui permettrait sans doute de dominer le monstre qu'était Leh'cim.

Malgré tout, la rage décuplant sa force démoniaque et sa vitesse inouïe, celui-ci faillit trancher la gorge d'Amo dès le premier coup. Il se battait sans arme, simplement avec ses mains, enchaînant les attaques avec une violence et une célérité qui ne laissaient aucune marge de manœuvre. Le Japonais ne pouvait que deviner les frappes, sachant pertinemment que s'il perdait du temps à réfléchir et à élaborer une stratégie d'attaque, il mourrait immédiatement. Il oublia tout ce qu'il savait, tout ce qu'il avait appris durant sa formation et lors de tous les combats qu'il avait livrés. Ici, il s'agissait de tout autre chose. La réflexion ne devait pas entrer en ligne de compte. Seul l'instinct, comme une sorte de prescience, pouvait être utilisé pour vaincre.

— Leh'cim, dit brusquement Éline, je suis là. J'appète à te vaincre. Amo dit le vrai : tu m'as trahie. Oncques je ne t'appartiendrai.

Le monstre rompit et tourna la tête pour savoir d'où venait la voix.

Le Japonais éprouva un immense soulagement : l'être avait eu un comportement humain, il avait utilisé ses sens naturels pour voir la femme, il n'avait pas fait appel à ses pouvoirs.

À partir de cet instant, Amo ne fut plus que son sabre, se déplaçant en fonction de ce qu'il sentait vibrer dans son arme. Ce fut à cet instant qu'il sentit vraiment que la lame était son âme, et qu'elle représentait tout ce qu'il était.

Il bougeait en glissant sur le sol, se contentant d'éviter les coups que son adversaire assénait à nouveau avec une régularité effrayante, tellement la brutalité en était outrée. Il ne servait à rien de chercher à voir comment partaient les frappes, car les gestes étaient beaucoup trop rapides.

La présence d'Éline et ce qu'elle venait de dire parurent décupler la rage de Leh'cim. Le Japonais ne chercha jamais à parer, sachant que l'acier se briserait sous la force du choc. Il se réfugiait dans « nuki », l'esquive. Toujours l'esquive. Au début dérouté par l'absence de technique qu'affichait son ennemi, il faillit plusieurs fois avoir un bras ou même la tête tranchés. Plus le combat durait, plus il reprenait confiance et ses esquives devenaient réellement efficaces, lui autorisant une relative marge de manœuvre pour ne pas trop s'épuiser dans cet incessant ballet dont seule la mort était spectatrice.

Leh'cim grondait sans discontinuer, emplissant l'espace de sa rage désespérée et de son dépit de voir son adversaire lui résister et éviter ses coups. Tout vibrait autour d'eux : les

pierres des murs, les cloches de la ville tout entière, et l'air lui-même qui paraissait devenir plus épais, plus dense.

Éline intervenait de temps en temps, murmurant des mots d'encouragement à son ami, s'appuyant sur la confiance que le monstre avait dans sa force et sa vitesse inouïes. Elle savait qu'il n'était nullement besoin de crier, Leh'cim la percevait directement par la pensée. De même, elle ne ressentait aucune envie d'afficher une rage qu'elle n'éprouvait pas. Il lui suffisait de souligner sa participation active au combat. Elle utilisait tout ce qu'elle pensait posséder comme pouvoir pour que l'être ne puisse la localiser et qu'il soit dans l'impossibilité la plus totale de se fixer sur elle.

Amo avait dépassé le stade où il aurait pu se laisser impressionner par l'étalage de puissance dont Leh'cim faisait montre. Il suivait ce que lui indiquait son sabre, ayant abandonné toute volonté parasite. Se trouvant dans un état de transe active, il parvint à se relâcher et à laisser exister la tsuba de son arme, la poignée. Il prit alors conscience que sa lame pulsait à l'unisson du cri de Leh'cim. La vibration se transmettait à sa main gauche qui vivait en harmonie avec le sabre. Il laissa cette information accomplir seule son chemin dans son esprit et ne modifia rien dans son attitude.

Pourtant, à plusieurs reprises, il aperçut un monde triste et désolé, uniquement minéral. Cela se matérialisait sous la forme d'un mirage qui apparaissait devant ses yeux, puis disparaissait aussitôt. Il n'accorda aucune attention à ces images fugaces, refusant de se laisser emporter par ce qu'il reconnut comme étant une manœuvre du monstre.

Enfin, à un moment qu'il ne décida nullement, il lança sa première attaque. Dirigée vers une jambe de son ennemi, elle faillit aboutir et Leh'cim ne dut son salut qu'à un mouvement brusque qu'il fit en assénant une frappe en direction de la tête d'Amo qui se baissa instinctivement. La main de l'être alla cogner le mur. Des pierres se détachèrent et tombèrent sur l'épaule du Japonais, créant une fulgurance subite qui se propagea dans tout le cou et le bras. Il isola immédiatement la douleur, ne la considérant que pour ce qu'elle était : informative.

À partir de cet instant, l'assaut prit une nouvelle tournure. Amo lança des frappes successives, ne laissant plus de répit à son adversaire. De son côté, Leh'cim tentait également d'atteindre le Japonais mais, mal à l'aise dans une forme de combat qu'il ne maîtrisait pas, il lui était impossible de changer de rythme, sous peine de voir son adversaire en profiter immédiatement et se ruer dans la brèche ainsi créée. Le Japonais n'avait qu'à épouser ses mouvements et attendre l'erreur. Il parvenait maintenant à analyser de plus en plus clairement la situation. Ses déplacements devenaient réfléchis. Il ne cherchait toujours pas à parer, car les frappes n'avaient pas diminué d'intensité, mais la vibration de son sabre l'informait avec la même efficacité que si son ennemi lui avait annoncé à quel moment il allait assener ses terribles coups.

— Tu vas t'épuiser, monstre, lui dit-il en ricanant. Tu ne peux me vaincre en employant ces techniques normales, je ne suis pas comme tes autres victimes ! il va falloir que tu te révèles tel que tu es : inhumain. N'est-ce pas, Éline ?

— Oui-da, mon ami. Il s'épuise, tu vas vaincre sous peu, j'en suis acertainée, approuva celle-ci.

Amo put enfin lancer une attaque appuyée, vers le torse cette fois-ci. Elle porta. Faiblement, mais Leh'cim, stupéfait, baissa la tête vers sa poitrine qui se teintait d'un rouge sombre. Il n'aurait pas dû quitter le Japonais des yeux car celui-ci fit immédiatement suivre son coup tranchant par une autre frappe réalisée à une vitesse inconcevable et qui atteignit le sommet du crâne. Sectionnant facilement l'os, la lame du sabre pénétra profondément dans la tête. Le sang jaillit aussitôt et ruissela sur le visage de Leh'cim qui ouvrit démesurément la bouche.

Le cri de douleur et de rage mêlées fut tel qu'Amo faillit lâcher son arme pour se plaquer les mains sur les oreilles, car au hurlement se joignit la vibration démentielle des pierres du sol et des murs. Certaines se détachèrent et tombèrent sur le sol en un vacarme épouvantable.

Reprenant aussitôt ses esprits, le Japonais n'hésita pas une fraction de seconde. Il craignait que son adversaire ne parvienne à projeter sa conscience dans un autre corps, dans un autre monde, dans celui qu'il avait aperçu et dont il était certain qu'il appartenait au monstre.

Il frappa encore et encore, le découpant en morceaux dont chacun criait sa colère et sa fureur de se voir vaincu par un humain.

La lame était rouge de sang qui coulait le long de la tsuba, la garde du sabre, et poissait même la poignée. Le sol était jonché de morceaux de membres et de viscères. Leh'cim ne pouvait être que mort, néanmoins Amo frappait toujours. Jamais il n'avait ressenti un épuisement aussi intense, mais il ne voulait pas arrêter le combat qui, pour lui, n'était pas terminé. Tant qu'un seul son sortait des pierres, des cloches et de la chair, il savait que son ennemi se trouvait encore capable de nuire.

Ce fut Éline qui donna le coup d'arrêt. Surgissant près d'Amo, elle lui posa la main sur l'épaule. Elle se tenait droite, le visage fermé. À ses pieds reposait un baquet contenant un liquide épais, sombre et odorant. De la poix. Elle se pencha et, sans mot dire, en renversa le contenu sur le sol, puis ôta ses sabots et, pieds nus, mélangea le produit à la chair et au sang.

Amo la laissa faire ; il savait que cela devait lui appartenir.

Quand tout ne forma plus qu'une sorte de boue sombre et homogène d'où suintait une lamentation visqueuse, elle regarda intensément ce vivant magma et murmura sourdement, tandis que des larmes brûlantes commençaient à couler sur ses joues :

— Tu m'as leurrée. Tu as meurtri, navré des guillaumes et des femmes. Tu m'avais pourtant fait serment de ne te plus livrer à ces vilainies. Las, tu n'y pouvais mais. Ton âme était par trop noire pour agréer les douces promesses que tu me faisais encore et encore. J'eusse dû entendre ce qui se tramait par-dedans ton cap d'où ne sourdaient que de démentes volitions. Tu appétais au pouvoir absolu. J'ai grande vergogne de t'avoir donné la main...

— Éline..., voulut intervenir Amo.

Elle étendit vivement la main vers lui :

— Reste cois ! lui intima-t-elle. Je ne mande aucune pitié.

Autour d'elle, l'air devenait progressivement chaud et épais. C'était comme si elle puisait une énergie brute dans la présence de Leh'cim. Bien qu'il ne restât pratiquement rien de ce qui avait été l'être démoniaque, Éline sentait encore sa puissance se lier à la sienne et se muer en chaleur irréaliste.

— Vois, dit-elle avec rage, vois, tu me donnes 'core ta puissance. Je la pourrais, ainsi que tu le voulais, garder par-devers moi et asservir tous les humains... Nenni, Leh'cim. Oncques je ne serai telle que tu l'aurais voulu ! cria-t-elle brusquement. M'ois-tu ?

Sa colère désespérée porta l'air à une température telle qu'Amo dut reculer de plusieurs pas, alors que son amie ne semblait pas souffrir de la chaleur qui augmentait encore. Soudain, une masse ignée parut jaillir du corps de la femme elle-même. Elle resta un instant comme suspendue dans l'air, puis se précipita vers la boue vivante qui n'avait cessé de geindre au rythme des paroles d'Éline, et embrasa l'ensemble. Les flammes jaillirent immédiatement vers le ciel. La masse informe poussa un hurlement inhumain qui se mua en une lamentation d'abord incompréhensible, puis des mots se formèrent :

— ... *Line !... amie tant chérie ! femelle à foutre, je... ! ne me laisse p...*

Amo se trouvait à quelques mètres du foyer surnaturel ; il ne voyait que le dos d'Éline, mais compris, quand il vit ses épaules secouées de spasmes convulsifs, qu'elle sanglotait. Luttant contre la chaleur intense, il s'approcha et posa ses mains sur ses hanches. Sans se retourner, elle lui dit d'une voix déformée qui fit résonner les pierres :

— Il me chérissait. Son sentiment était réel et sincère. Je le tue parce que je ne puis le accompagner dans sa vésanie, mais j'accrois que je le tue également parce que je me hais d'aspérer au pouvoir qu'il m'avait promis. Ah ! Amo... que vais-je vivre à présent ?

Le Japonais la lâcha et recula, la laissant seule avec sa douleur, seule avec elle-même. Il ne pouvait rien pour elle.

Le foyer continuait de darder la colère désespérée d'Éline vers le ciel indifférent, et ce qu'avait été Leh'cim se consumait maintenant avec un braillement de terreur qui dura pendant quelques minutes, tandis que le feu noircissait les murs et les pavés, et que les cloches de la ville s'unissaient pour crier leur désespoir.

L'intensité du foyer diminua avec celle du cri. Graduellement, le brasier baissa, alors que la voix démoniaque se perdait peu à peu et cédait la place aux sons du vent et de la pluie qui s'était mise à tomber à grosses gouttes frappant les tuiles des toits avec un bruit qui ravit le cœur d'Amo.

Ce ne fut que lorsqu'il ne resta plus que le chant du ruissellement de l'eau dans les gouttières, la musique des gouttes à la surface des flaques, et que passa une effraie en chasse, qu'ils eurent la certitude que Leh'cim était mort.

Une à une, des portes s'ouvrirent, de la lumière apparut, chaude et dansante lueur de torches portées par des citadins.

Craintifs, hésitants, ils s'approchèrent du lieu du combat. Il ne restait plus que deux ou trois flammèches qui brûlaient petitement en grésillant.

Progressivement, l'attroupement devint foule. Une masse silencieuse d'hommes et de femmes qui regardaient sans rien dire la matière carbonisée de celui qui les avait terrorisés et qui considéraient également ceux qui l'avaient combattu.

Amo lut la crainte dans leurs yeux quand ils les posaient sur lui ou Éline. Il n'en fut pas surpris ; on ne pouvait pas vaincre le diable en personne sans être marqué d'une façon ou d'une autre par son sceau. Éline et lui étaient désormais à craindre ; ils ne faisaient plus partie des personnes que l'on pouvait considérer sans risque.

Il y eut comme un mouvement dans la foule. Un homme d'Église qu'Amo ne connaissait pas vint se placer au premier rang et se tourna vers les gens encore hébétés.

— Dieu, dans Son infinie mansuétude, nous a permis de vaincre le démon, prononça-t-il. Par le biais de ces deux âmes, Il a bouté l'être noir hors de nos murs, hors de nos vies. Oncques icelui n'occira plus nos hommes et ne violentera plus nos femmes. C'est jour de victoire de la foi !

Il y eut quelques vivats qu'il calma immédiatement en poursuivant d'une voix plus forte :

— Malgré cette fortune, il convient de ne se point trop laisser aller à la liesse. Il nous faut être fort prudents pour l'avenir qui s'ouvre devant nous. Si le malin a trouvé le chemin de notre cité, c'est bien que des âmes noires le lui ont indiqué. Où sont-elles ces âmes ? où se nichent-elles ? dans quelle mortelle enveloppe fomentent-elles à c't'heure une nouvelle tentative à la parfin que, derechef, les portes de l'enfer soient comme des ouvertures dedans nos murs ? Allons prier, mes frères et mes sœurs. Passons cette nuit en prière pour transformer un fragile avantage en indubitable et apodictique victoire.

Se tournant vers Amo et Éline, il leur dit :

— Venez, vous aussi. Dieu vous a guidés si près de la géhenne que vous ne pouvez que vos confessiez toutes vos fautes et toutes les tentations qui n'ont pu manquer de vous être offertes.

— Où étiez-vous, pendant que nous combattions ? demanda Amo, de la colère dans la voix. Qu'ont changé vos prières au sort de ceux que le monstre a tués ou violés ?

Il se détourna du religieux et alla vers son amie.

— Éline ?

Elle le regarda, les yeux bouffis, le visage ravagé par les larmes et, lui tendant les mains, elle dit :

— J'ai froid.

## – Épilogue –

Un cri rauque, apporté par le vent du Nord. Une corneille, sans doute...

Il arrêta son cheval, lui fit faire demi-tour et regarda au loin les murs de la ville. La brume tombait de plus en plus et noyait le paysage, étouffant les détails, et masquant les vallons couverts d'arbres alourdis par la pluie. Rien ne bougeait, tout semblait figé sous la chape grise et froide.

Les portes de la cité s'étaient refermées sur lui. Personne n'était venu pour le saluer. Personne n'avait manifesté de reconnaissance. Ceux qui l'auraient pu étaient morts, ou fous, et les autres n'avaient pas bougé. On connaissait bien sûr son rôle dans la disparition de Leh'cim, mais le peuple est ainsi : quiconque va si loin dans l'inconnu, dans la folie et l'absolu, ne fait plus partie des mortels. Il devient suspect. Quelle que soit la cause de la quête ; dérisoire ou fondamentale, basse ou noble, tout cela importe peu.

Amo était revenu seul de sa rencontre avec la malédiction. Ils étaient partis à plusieurs, dont les officiels et le représentant de la foi et lui, l'étranger, le Jaune, le Nippon, était revenu seul. Certes, il avait triomphé de ce Leh'cim, de cet être qui avait visiblement passé alliance avec le Malin, mais quel pacte avait-il lui-même conclu, pour voir son entreprise ainsi couronnée de succès, alors que maintes personnes éminemment sanctifiées avaient échoué ? au bas de quel sanglant accord avait-il apposé sa signature ?

Nul ne le saurait jamais et, pour tous les habitants de la cité, il subsisterait à jamais un doute.

Peu lui importait. Il se retrouvait désormais plus seul qu'il ne l'avait jamais été. Jacques avait disparu. Il n'avait pas retrouvé son corps. Malgré ses recherches de plus en plus désespérées, il ne parvenait pas à le croire mort et s'attendait sans cesse à le voir apparaître et demander à boire. Il espérait son rire, ses bourrades amicales... en vain, il le savait. Il lui faudrait du temps pour ne plus y penser, ne plus guetter le bruit d'un pas, la forme d'une silhouette.

Quant à Éline... Elle reviendrait sans doute vers lui ; sans doute. Il était parti sans se retourner. Elle l'avait regardé sans rien dire, sans pleurer, le visage presque absent, sans doute perdu dans des questions dont elle devait seule trouver les réponses. Elle avait trop souffert, trop douté. Elle aussi était allée trop loin pour revenir aussi facilement. Il le comprenait et ne savait lui-même s'il leur serait possible de se retrouver.

Il s'accordait un délai d'un an, jour pour jour, avant de prendre une décision et savoir s'il allait l'attendre, aller la chercher, ou repartir au Japon et tenter de renouer les liens improbables qui pouvaient encore exister avec son pays.

Il soupira :

— Ne pas attendre, ne pas espérer. Vivre. Et ne faire rien d'autre qu'aller. Aller dans la vie. Simplement.

Il fit volter son cheval et tourna le dos aux fumées de la cité qui se perdaient dans la brume blanche et vaporeuse.

– FIN –

## L'illustratrice



Née en 1969 à Quimper (Bretagne), **Sandrine Gestin** s'est toujours imprégnée de la culture et de l'imaginaire celtique. Cette inspiration se retrouve dans ses tableaux, au même titre que ses influences picturales : les préraphaélites, Vermeer...

Après des études à l'ESAG, elle se tourne vers le monde de la presse, la revue et le jeu vidéo ; mais c'est l'édition qui lui donne ses lettres de noblesse, lorsqu'elle réalise en 1994 sa première couverture de roman. En passant de l'acrylique à l'huile, sa carrière de peintre et d'illustratrice prend une tout autre ampleur et elle enchaîne les couvertures de romans.

Plus récemment, son travail s'étend aux livres d'art : *L'encyclopédie du merveilleux* (le Pré aux Clercs), *La Petite Faiseuse*, *Carnet de croquis*, *Rêveries de fées* pour lesquels elle est également auteur (Au bord des Continents). Chaque année, elle réalise agendas et calendriers.

Son premier artbook, *Le temps des Fées*, réunissant quinze années de travail, est sorti fin 2008 aux éditions Au bord des Continents.

Son site internet : [www.sandrinegestin.com](http://www.sandrinegestin.com)

## L'auteur



Chercheur et professeur de géologie à l'université de Dijon, **Didier Quesne** parcourt le monde à la recherche de strates (on ne sait pas trop si c'est du Cambrien ou du Trias...).

Ses passions sont nombreuses et vont du kendo (sabre en bois japonais) – qu'il pratique depuis plusieurs années – aux longues balades en forêt. Entre ses voyages en Afrique et les soutenances de thèse de ses étudiants, il écrit des romans de fantasy et de SF.

Ne se définissant pas comme un auteur, mais plutôt comme un conteur, Didier Quesne nous apprend qu'il est passé à l'écriture le jour où ses enfants sont devenus trop grands pour qu'il leur raconte des histoires, le soir à la veillée.

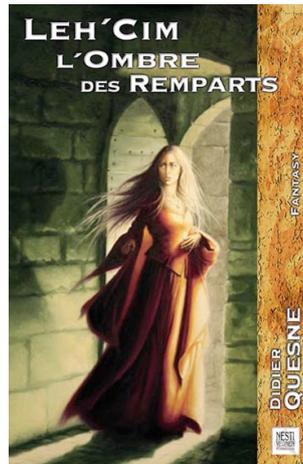
Lecteur invétéré, il aime lire de tout : du roman de SF et de polar, du pavé scientifique, de l'essai philosophique, des recettes de cuisine au mode d'emploi des grille-pains.

Pour élaborer ses histoires, il s'inspire autant de ses lectures et de ses voyages que de ses réflexions.

Auteur humaniste et passionné, il défend des thèmes comme la place de la femme dans la société, le rapport à l'autre ou la bestialité qui réside en chacun d'entre nous.

Il est (déjà) l'auteur d'une dizaine de romans, tous parus aux éditions Nestiveqnen.

## LEH'CIM, L'OMBRE DES REMPARTS



### **Le papier, c'est bien aussi...**

Vous pouvez retrouver le roman de Didier Quesne en **livre papier**, paru en 2004 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 224 pages – ISBN : 2-910899-98-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).

Découvrez les autres romans de Didier Quesne disponibles en livre papier et en version numérique :



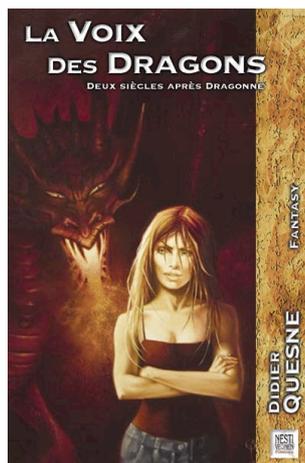
**DRAGONNE**  
de **Didier Quesne**

Enfant unique, Lilith de la Queyrie s'ennuie dans l'immense château de ses parents. Son caractère irascible et rebelle l'empêche d'apprécier les trop rares distractions que lui offre sa condition de jeune aristocrate. Même ses nombreux soupirants n'arrivent pas à la sortir de sa morosité permanente.

Mais le jour où elle se voit, en rêve, survoler des paysages grandioses et éventrer des bêtes sauvages pour s'en repaître, elle comprend que quelque chose de mystérieux l'appelle au fond d'elle-même.

Les anciennes légendes sur la race disparue des dragons s'imposent alors à son esprit...

- *Dragonne* est disponible en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 288 pages – ISBN : 2-910899-53-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).
- *Dragonne* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



## LA VOIX DES DRAGONS de Didier Quesne

### **Deux cents ans après *Dragonne* et l'histoire de Lilith de la Queyrie, *La Voix des Dragons* :**

Lorsque Guivre se réveille un matin avec le désir impérieux de consommer de la viande fraîche, il ne fait que suivre la voix intérieure qui lui promet un grand avenir. Le contenu de son réfrigérateur n'y suffit pas et c'est ailleurs qu'il trouvera la viande nécessaire pour débiter sa lente transformation... S'il le faut, en consommant ses propres congénères.

Vigie Watcher sait au plus profond d'elle-même que l'humanité va connaître une nouvelle ère et que si elle ne fait rien, l'espèce humaine risque de disparaître au détriment d'une espèce beaucoup plus puissante, beaucoup plus sanguinaire. En interrogeant sa mère, elle apprend qu'elle fait partie d'une caste puissante, les vigilants, qui sont là pour arrêter l'éveil des dragons. Mais comment faire ? Puisque sa mère n'a jamais rien voulu lui dire à ce sujet, reléguant le réveil des dragons à de simples contes pour enfants...

Elle ne s'est pas trompée, l'éveil des dragons est proche, et comme il y a deux cents ans dans le château de Lilith de la Queyrie, ils revêtiront d'abord forme humaine...

- *La Voix des Dragons* est disponible en **livre papier**, paru en 2005 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 288 pages – ISBN : 2-915653-11-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

- *La Voix des Dragons* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



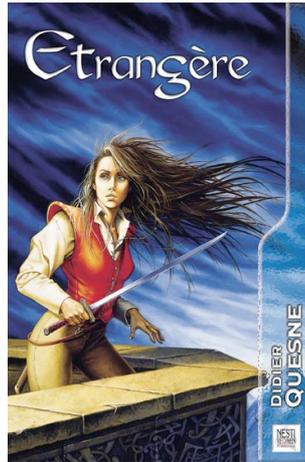
MAGICIENNE  
de **Didier Quesne**

Alors que les hommes font la chasse aux sorcières et aux anciens dieux, les croyances populaires ont la vie dure. L'une d'entre elles veut que les enfants roux soient liés avec le diable.

Pourtant, la petite fille roussotte qui naît le jour de la fête des morts n'a rien d'un suppôt de Satan.

Certes, elle est dotée d'une grande intelligence et manifeste très tôt d'étranges pouvoirs, mais ce ne sont pas ceux d'une sorcière, plutôt d'une véritable magicienne.

- *Magicienne* est disponible en **livre papier**, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 320 pages – ISBN : 2-915653-44-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).
- *Magicienne* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



## ÉTRANGÈRE

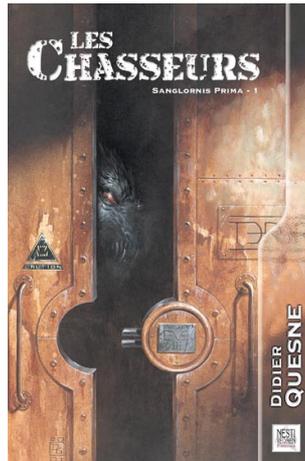
de **Didier Quesne**

Lirelle aurait pu rester « simplette » toute sa vie et continuer à garder ses chèvres, tout en ne comprenant rien au monde qui l'entoure. Mais un soir de printemps, elle va vivre le phénomène le plus exceptionnel de sa morne vie : Mèn-Gi, un haut mage venu d'un autre univers, va l'entraîner bien malgré lui dans son voyage « spatemporel » de retour, faisant d'elle une « perturbation ».

En se décorporalisant avec le Mèn, Lirelle va absorber ses nombreux pouvoirs et bénéficier de sa grande expérience dans de nombreux domaines et entre autres, dans le maniement du sabre. Mais, ce qui sera sans doute pour elle le plus bouleversant, c'est que pour la première fois de sa vie, sa conscience neuve va s'ouvrir sur un monde qui lui est complètement inconnu.

Toutefois, la découverte de ses nouvelles capacités va devoir se faire rapidement, car le monde sur lequel Lirelle s'éveille est loin d'être aussi paisible que celui qu'elle vient de quitter...

- *Étrangère* est disponible en **livre papier**, paru en 2001 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 336 pages – ISBN : 2-915653-40-2 – Moyen Format (13 x 20 cm).
- *Étrangère* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



## LES CHASSEURS

*Sanglornis prima* – tome 1

de **Didier Quesne**

Laure est une étudiante en biologie qui s'inquiète des manipulations génétiques qui sont entreprises dans le laboratoire où elle fait son stage. Une nouvelle race hybride (les *Sanglornis prima*) est en train de prendre vie et se transforme bientôt en monstre dont l'intelligence égale la soif de sang.

Et lorsque les spécimens de laboratoire s'échappent, la chasse commence.

Mais qui est le gibier ? et qui sont les chasseurs ?

- *Les Chasseurs* est disponible en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 272 pages – ISBN : 2-915653-42-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

- *Les Chasseurs* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



**DANGEREUX ÉLEVAGE**  
*Sanglornis prima* – tome 2  
de **Didier Quesne**

Après l'expansion des sanglornis – une nouvelle espèce de carnassiers particulièrement hostiles – les hommes ont dû s'adapter pour survivre. Regroupés dans des villages ou des fermes fortifiées pour échapper aux attaques incessantes des sanglornis, la vie s'organise tant bien que mal en autarcie.

Mais lorsque Marc Soters, apprenti sorcier à ses heures, parvient à créer dans son laboratoire de fortune une nouvelle espèce de cheval plus endurant et surtout plus rapide que les sanglornis, la découverte se répand rapidement et ne tarde pas à parvenir aux oreilles du pouvoir Impérial.

Voyant tout l'intérêt de cette nouvelle espèce, l'empereur et son bras armé, l'Inquisition, comptent bien s'approprier cette découverte et ce, à n'importe quel prix...

- *Dangereux Élevage* est disponible en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 288 pages – ISBN : 2-910899-49-7 – Moyen Format (13 x 20 cm).

- *Dangereux Élevage* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



## EMPIRE

*Sanglornis prima* – tome 3

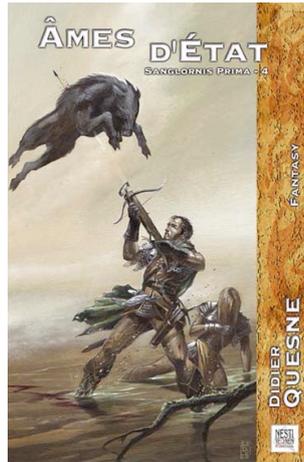
de **Didier Quesne**

Sentant que sa vie et celle de sa famille est mise en danger par de sombres complots, l'Empereur décide de confier son enfant unique âgé de deux ans à l'un de ses hommes de confiance.

Quinze ans plus tard, alors qu'elle travaille comme serveuse dans une auberge de la basse-ville, Janis voit un voyageur mystérieux faire son apparition. Dissimulé sous sa cape qu'il ne quitte jamais, celui-ci se contente d'observer la jeune fille sans rien dire. Et, étrangement, sans qu'il n'ait besoin de prononcer le moindre mot, Janis sait instinctivement ce qu'il ressent, comme si un lien télépathique existait entre eux...

- *Empire* est disponible en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 336 pages – ISBN : 2-910899-55-1 – Moyen Format (13 x 20 cm).

- *Empire* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



## ÂMES D'ÉTAT

*Sanglornis prima* – tome 4

de **Didier Quesne**

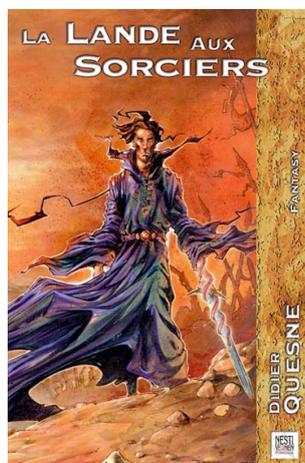
S'appuyant sur la légende de Janis d'Avroz qui avait réussi à domestiquer un sanglorni, l'Empereur décide de créer une nouvelle troupe d'élite composée de soldats et de ces prédateurs indomptés.

Mais personne n'a jusqu'à présent réussi à capturer un sanglorni et, hormis Janis, encore moins à le domestiquer. Il lui faut donc des hommes d'exception pour mener à bien son projet. Des hommes comme « les penseurs » qui, dit-on, seraient capables de lire dans la pensée des autres et de prévoir leurs réactions. Mais de tels hommes sont rares et ce qu'ils sont capables de faire sur un être humain pourront-ils le reproduire sur un sanglorni ?

Rien n'est moins sûr.

- *Âmes d'État* est disponible en **livre papier**, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 256 pages – ISBN : 2-910899-70-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).
- *Âmes d'État* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

**Découvrez les autres romans de Didier Quesne, tous disponibles en livre papier :**



## LA LANDE AUX SORCIERS

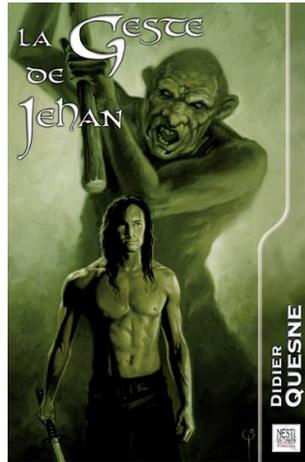
de **Didier Quesne**

Lorsqu'il reprend possession de son domaine familial, le comte de Trézel doit regagner la confiance de son peuple : voilà plusieurs dizaines d'années, avec la disparition de son grand-père, que plus aucun comte n'est revenu sur ce territoire de landes arides.

Très vite, il s'aperçoit que les magiciens du royaume voient d'un très mauvais œil qu'il refuse de s'entourer de leur aide pour la gestion de son domaine. Mais Trézel reste fermement campé sur ses positions : ce sont les mages qui sont à l'origine de la destitution de son domaine, et même s'il doit déplaire au roi, Trézel ne flanchera pas.

La confrontation est-elle inévitable ?

- *La Lande aux Sorciers* est disponible en **livre papier**, paru en 2006 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 240 pages – ISBN : 2-915653-27-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).



**LA GESTE DE JEHAN**  
de **Didier Quesne**

Le jeune Jehan, fils de pêcheur, découvre un homme évanoui sur la plage, un Guerrier, issu d'une caste violente, souvent accompagnée d'animaux fabuleux et dangereux. Néanmoins, il le recueille, le soigne, veille à sa convalescence. Tiré d'affaire, le Guerrier révèle à Jehan ses rares qualités de combattant.

Le destin de Jehan est amorcé, et au-delà des périls qui l'attendent, des Guerriers sanguinaires, des Géants cruels et primaires, il devra se découvrir lui-même.

- *La geste de Jehan* est disponible en **livre papier**, paru en 2011 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 416 pages – ISBN : 2-915653-41-0 – Moyen Format (13 x 20 cm).



## DE CHAIR ET D'OS

de **Didier Quesne**

Pour la première fois, Yves va participer à un GN, un jeu de rôle Grandeur Nature. Absolument insensible à la culture geek, il s'est toujours étonné de voir ses amis passer des heures autour d'une table à lancer des dés ou à jouer avec des figurines. Face à leur insistance, il a finalement accepté de s'inscrire à son premier GN : pouvoir incarner un personnage de fantasy sera une expérience inoubliable, lui assure-t-on.

Toutefois, lorsqu'il arrive devant l'immense mur qui délimite l'aire de jeu, Yves ressent un singulier malaise qui ne le quittera plus. Ce n'est pas de voir des adultes déguisés en guerrier ou en personnage de fantasy qui le dérange, c'est quelque chose de bien plus profond : une crainte primitive, comme s'il pressentait que sa vie allait basculer...

Il est loin de s'imaginer à quel point il ne s'est pas trompé...

- *De Chair et d'Os* est disponible en **livre papier** depuis juin 2013 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 372 pages – ISBN : 2-915653-46-1 – Moyen Format (13 x 20 cm).